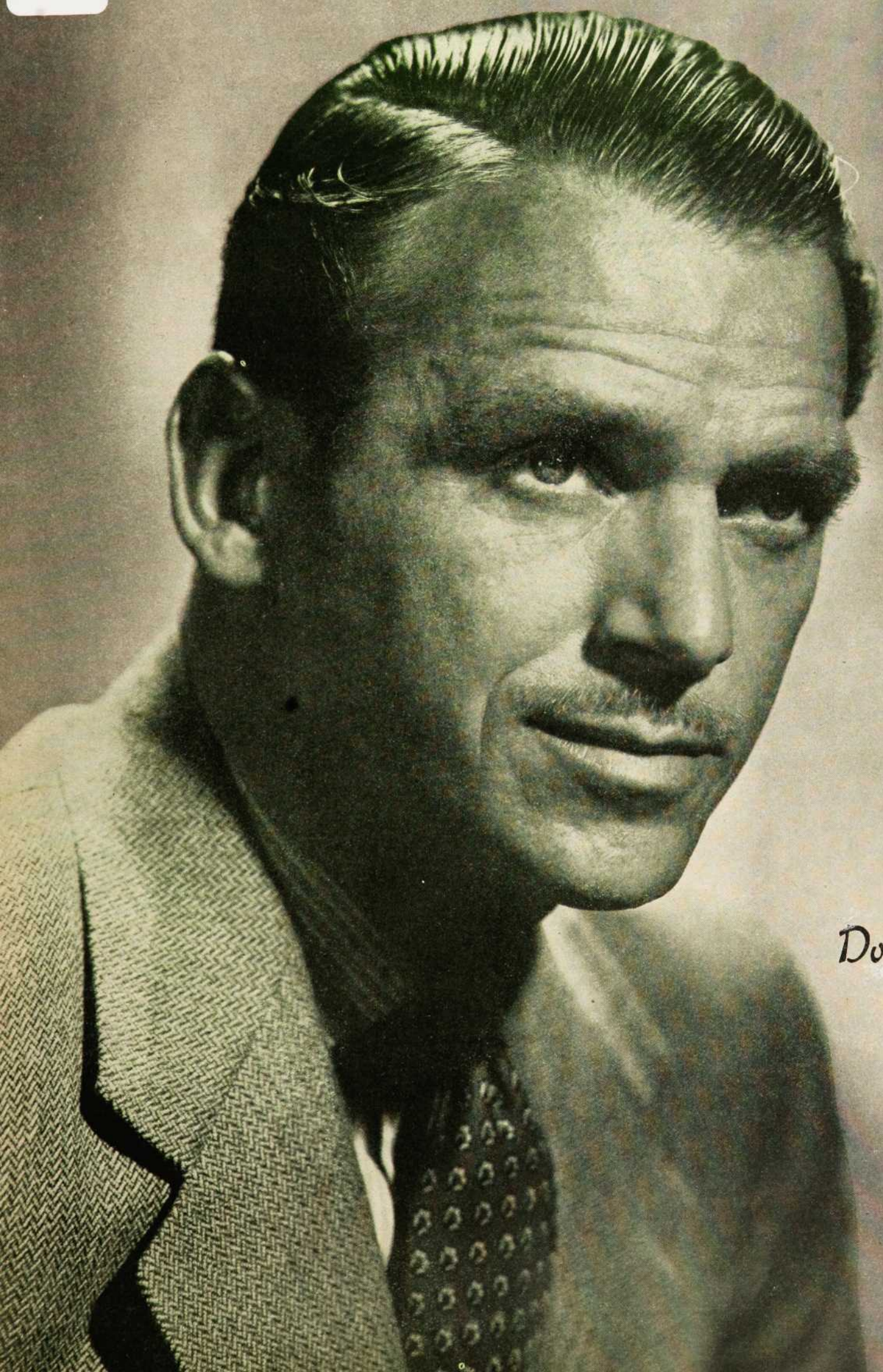


*a-c*  
**Le Samedi**

58e année, No 26 Montréal, 16 novembre 1946

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

PER  
S-400  
EX-2



*Douglas Fairbanks*

RKO

# SÛRETÉ ABSOLUE

## et très longue durée



BATTERIES WILLARD—pour Autos, Camions et Autobus, Radios, Motocyclettes, Tracteurs, Avions, Moteurs Marins, Diesel et Stationnaires—vendues et entretenues partout par les Marchands Willard.

# Willard

BATTERIES À  
REPLISSAGE DE SÛRETÉ

Sûreté • Rendement • Longue Durée

WILLARD STORAGE BATTERY CO. OF CANADA, LTD., TORONTO, ONTARIO

### EVOLUTION COLONIALE

## L'AVENIR DE L'ANCIEN COMBATTANT

Plus que durant la première Grande Guerre même, la participation active des peuples coloniaux à la défense contre l'agression et à la victoire des forces de la liberté contre celles de la tyrannie a conduit à des changements essentiels dans les pays coloniaux. Dans chaque partie du monde, ces peuples ont envoyé des hommes qui, en qualité de soldats, ont acquis une expérience précieuse dont ils ont pu tirer parti à leur retour chez eux.

Bien avant la fin du conflit déjà, les gouvernements coloniaux de l'Empire britannique ont mis au premier plan de leurs préoccupations l'élaboration de programmes à l'intention des anciens combattants. On se fera une idée du succès de ces programmes si l'on examine les ressources mises à la disposition des ex-militaires à leur retour dans leurs foyers d'Afrique et certains exemples de la formation que leur offrent les gouvernements coloniaux aussi bien en Afrique que dans les Antilles.

Avant la défaite définitive de l'Axe, les troupes coloniales de la Grande-Bretagne atteignaient au total un demi-million d'hommes. Plus de 350,000 venaient de territoires africains: environ 228,000 de l'Afrique Orientale et Centrale, et près de 150,000 de l'Afrique Occidentale. La démobilisation s'est effectuée harmonieusement et l'on compte qu'à la fin de l'année ou même plus tôt les forces locales tomberont à l'effectif arrêté pour la période de transition. Fin mai, on avait démobilisé 163,000 hommes de l'Afrique Orientale et Centrale et 67,000 de l'Afrique Occidentale.

Les Antilles ont surtout participé au conflit grâce aux 8,000 volontaires, hommes et femmes, de la R.A.F. et de la W.A.A.F. (Corps d'aviation des Antilles). Environ 1,000 volontaires des Indes occidentales (Antilles) et des Bermudes ont servi en Italie. En juin, 4,000 d'entre eux étaient libérés.

### LE RETABLISSEMENT EN AFRIQUE

Les anciens combattants africains ont un rôle de premier plan à jouer dans leurs territoires où prédomine l'agriculture. Afin qu'ils continuent à tirer parti de l'expérience acquise à l'armée et qu'ils contribuent au progrès économique, à l'instruction, au bien-être social et aux autres aspects de la vie rurale d'Afrique, on a établi des centres d'instruction technique et professionnelle qui les mettront en mesure, qu'ils soient physiquement aptes ou invalides, à prendre la place qui leur revient dans la vie de la collectivité. On fournit des cours supérieurs à ceux qui ont appris un métier dans l'armée et l'on fait en sorte que ce supplément de formation s'adapte autant que possible à leurs aptitudes et inclinations, ainsi qu'aux circonstances et aux besoins du lieu.

Les soldats africains invalidés au cours de la guerre ou placés à la libération dans une catégorie médicale inférieure sont dirigés, en Afrique Orientale, vers le centre de rétablissement de l'armée dans le Kenya où l'on soigne les malades des autres territoires de l'Afrique Orientale où on leur procure la mobilisation articuloire. L'invalidé apte au travail reçoit une formation professionnelle appropriée en un centre territorial d'instruction des anciens combattants. En Afrique Occidentale, on a établi des centres de rétablissement dans la Nigérie, la Côte de l'Or et le Sierra Leone: les deux premières de ces colonies possèdent des services qui ajustent et entretiennent les instruments de prothèse.

Dans toutes les dépendances africaines de la Grande-Bretagne, se trouvent des Bureaux de conseillers et des Agences de placement qui aident les anciens combattants à se placer. Par exemple, l'an dernier, la Nigérie avait établi 85 agences de placement. Des textes législatifs de cette colonie exigent qu'une certaine proportion des postes vacants aillent aux anciens combattants; ceux-ci, comme dans plusieurs colonies, ont la priorité dans l'embauchage du personnel de l'Etat, tandis qu'on incite les employeurs particuliers à la leur accorder.

### FORMATION

En Afrique Occidentale, l'invalidé a la priorité à l'Ecole technique du gouvernement nigérien, ou bien on l'aide dans l'achat d'outils, dans l'établissement en qualité d'artisan ou de cultivateur. En Afrique Orientale, il peut recevoir une certaine formation au Centre principal de formation technique et professionnelle pour Africains au Dépôt de formation industrielle des indigènes, dans le Kenya; ou bien il peut apprendre à devenir adjoint d'ingénieur ou d'arpenteur en Ouganda. On accorde des bourses d'étude dans les universités d'outre-mer aux anciens combattants possédant les aptitudes voulues, sans égard à la race: les invalides peuvent également en obtenir. En juillet, on avait accordé 38 de ces bourses.

Le soldat qui rentre en Jamaïque peut recevoir une allocation d'enseignement qui lui permet de suivre les cours de l'Ecole normale ou de l'Ecole technique de l'Etat. On fournit aussi des octrois en vue de l'établissement sur la terre ou dans le commerce. Il existe des régimes semblables dans les colonies antillaises.

Outre l'aide que l'ancien combattant peut ainsi recevoir dans son pays, le gouvernement du Royaume-Uni a pris des dispositions en vue de donner un enseignement technique ou professionnel approprié en Grande-Bretagne, aux ex-militaires masculins ou féminins des colonies ayant les aptitudes voulues. Dans ce cas, on tient compte des possibilités d'emploi dans la colonie du candidat. La formation est gratuite et l'on accorde une allocation de subsistance.

Ce ne sont là que des exemples de la grande variété de modes de formation et d'aide mis à la disposition des anciens combattants par le gouvernement du Royaume-Uni et maints gouvernements coloniaux de l'Empire britannique, afin de reconnaître de quelque façon l'apport magnifique des troupes coloniales à l'œuvre accomplie de 1939 à 1945.

## NOTRE COUVERTURE

Enrichi de cette formidable expérience qu'est la guerre, le grand artiste de cinéma, DOUGLAS FAIRBANKS, nous est revenu à l'écran avec un élan nouveau, une force de caractère nouvelle qu'on a pu remarquer dans "Sinbad the Sailor".  
Photo RKO Radio Pictures.

**"Je voudrais bien transporter mon lit au bureau"**  
 —gémit le pauvre Gérard. Il aurait volontiers travaillé au lit, aujourd'hui, tant il se sent mal-en-train et migraineux depuis son réveil. Et il en sera probablement ainsi toute la journée car le laxatif qu'il prit ne s'attaqua qu'à *une* des causes de son malaise. Il n'obtint donc pas le soulagement désiré. Il oublia que, souvent *l'action laxative seule ne suffit pas.*



**"La vie est belle, belle"**—chantonne Henri à son arrivée au bureau. Lui aussi se sentait mal-en-train ce matin mais il agit intelligemment. Il savait qu'il devait s'attaquer aux *deux* causes de son malaise. Il prit donc un verre de pétillant Sal Hepatica—le laxatif doux, salin et inoffensif qui combat aussi l'excès d'acidité gastrique. Résultat: il est plein d'entrain et prêt à entreprendre une bonne journée de travail—grâce à l'action rapide et intégrale de Sal Hepatica.



"Agréable à prendre—n'entraîne pas de colique ni d'effet désagréable."



"Sal Hepatica agit rapidement—ordinairement en moins d'une heure."



"C'est le laxatif qui combat aussi l'acidité gastrique"



"Sal Hepatica s'emploie avantageusement dans bon nombre de malaises."



"Vous réalisez une économie appréciable en achetant le format de famille."

# SAL HEPATICA

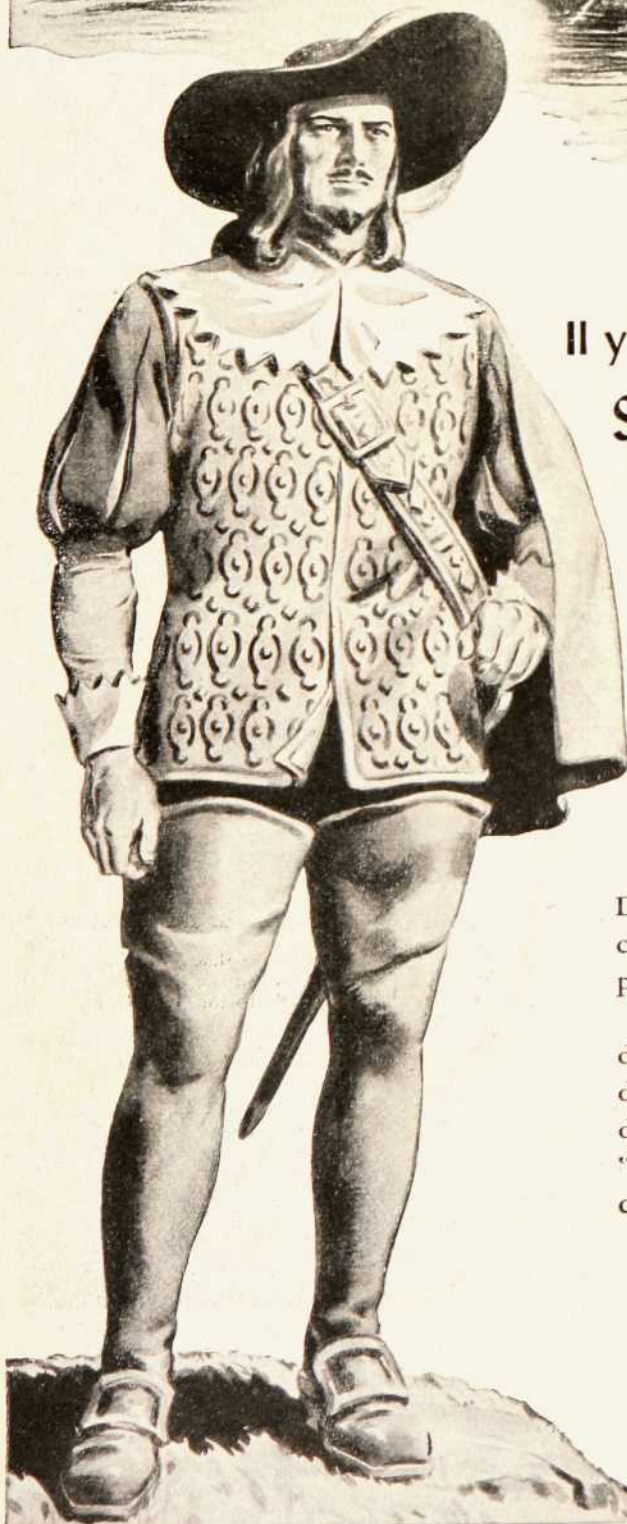
**C'est un laxatif salin rapide et inoffensif — Il combat aussi l'excès d'acidité gastrique**

*Un produit Bristol-Myers — Fabriqué au Canada.*

Calvert · 1622

*HOMMES CLAIRVOYANTS*

Simpson · 1821



Il y a un Siècle

**SIMPSON** Dirigeait  
les Pionniers Canadiens

Au temps où les territoires de Rupert s'étendaient de l'Ontario au Pacifique et au nord de l'Arctique, un seul homme dirigeait leurs destinées. Durant près d'un demi siècle, comme gouverneur-en-chef de ces vastes territoires, Sir George Simpson coordonna les efforts des pionniers, trafiquants de fourrures. En fusionnant la Compagnie de la Baie d'Hudson et celles du Nord-Ouest, en 1821, Simpson contribua largement à la prospérité du Canada au moment où les fourrures constituaient la richesse du pays.

Il y a Trois Siècles

**CALVERT** Dirigeait  
les Destinées du Nouveau Monde

DÈS LE 17<sup>ième</sup> siècle, Calvert disait à ses colons du Nouveau Monde: "Soyez des promoteurs d'industrie et de bien public."

Homme d'État célèbre et Secrétaire d'État sous Jacques 1<sup>er</sup>, Calvert fonda des colonies historiques à Terre-Neuve et dans le Maryland dès le 17<sup>ième</sup> siècle. "Respectez les lois qui assurent l'unité," conseillait Calvert à ses colons.

Les idéals d'unité de Calvert ont été partagés par tous les hommes clairvoyants qui lui succédèrent depuis 300 ans. Soyons tous des hommes clairvoyants... et contribuons aux destinées du Canada.

*Notre pleine mesure comme nation dépend de l'unité d'intention. Pour tout Canadien de jugement, il n'y a qu'un Canada.*

*Les Esprits Clairs Demandent... un Canada Uni*

**Calvert** DISTILLERS  
(Canada) Limited  
AMHERSTBURG • ONTARIO

LES PUBLICATIONS  
POIRIER, BESSETTE  
& CIE, LIMITÉE

Membres de l'A. B. C., et de  
l'Association des éditeurs de  
Magazines du Canada

**Le Samedi**  
**La Revue Populaire**  
**Le Film**

975-985, RUE DE BULLION  
MONTREAL — CANADA

Tél: P Lateau 9638 \*

Président: **FRED POIRIER**  
Vice-prés.: **GEO. POIRIER**  
Directeur: **JEAN CHAUVIN**

Rédacteur en chef:  
**GERALD DANIS**

Chef de publicité:  
**CHARLES SAURIOL**

Directeur artistique:  
**HECTOR BRAULT**

Chroniqueur sportif:  
**OSCAR MAJOR**

Chef du tirage:  
**ODILON RIENDEAU**

NOS REPRESENTANTS:

**WILFRID DAoust**

20, Onzième Avenue, Lachine  
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,  
Drummondville, Saint-Hyacinthe,  
Sorel, Granby, Farnham, Saint-  
Jérôme, Joliette et les environs.)

**ADELARD PARE**

6, rue du Pont, Québec  
(Québec et Lévis)

**PAUL LARIVIERE**

1710, rue St-Philippe,  
Trois-Rivières  
(Trois-Rivières et  
Cap-de-la-Madeleine)

Autorisé comme envoi postal de  
la deuxième classe, Ministère des  
Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of  
St. Albans, Vt., as second class  
matter under Act of March 1879

ABONNEMENT

CANADA

Un an - - - - - \$3.50  
Six mois - - - - - 2.00

ETATS-UNIS

Un an - - - - - \$5.00  
Six mois - - - - - 2.50

AU NUMERO:

10 cents

HEURES DE BUREAU:

9 h. a.m. à 5 h. p.m.  
du lundi au vendredi.

AVIS AUX ABONNES — Les  
abonnés changeant de loca-  
lité sont priés de nous don-  
ner un avis de huit jours,  
l'emballage de nos sacs  
de malle commençant cinq  
jours avant leur expédition.

## Réflexions sur le onze novembre

Les cloches carillonnaient gaiement!

Leur son grêle transperçait l'atmosphère!

Au sifflement des bombes, à l'éclatement des obus, au halètement des mitrailleuses, avaient succédé d'autres voix d'airain, des voix de paix celles-là.

La guerre était finie!

Le 11 novembre 1918, l'heure de l'armistice était venue. C'était splendide après tant d'heures-H! Et dans toutes les tranchées, comme à l'arrière, la joie, l'allégresse, le sentiment d'un profond soulagement, avaient remplacé l'angoisse des jours les plus durs.

Et ceux qui avaient survécu à l'hécatombe rendaient grâce à leur protecteur! De les avoir épargnés, et de leur avoir donné la victoire, tant ils croyaient que jamais les peuples ne se replongeraient à nouveau dans une aventure pareille.

Vingt-sept ans plus tard, à leurs postes de combat, en Hollande et en Allemagne, une nouvelle génération de soldats canadiens connaissait à son tour l'émotion de l'Armistice.

Comme leurs pères, ces soldats avaient enduré la faim, la pluie, le froid, la neige, la boue, le sang. Et ils savaient avoir combattu pour une juste cause! Mais, dans la nuit, avant la fin des hostilités, la nuit du 4 au 5 mai 1945, au lieu d'éprouver un sentiment de confiance en l'avenir, ils se demandaient plutôt ce que cet avenir leur réservait.

Le souvenir s'est estompé!

A peine, dix-huit mois plus tard, se rappelle-t-on la majesté des derniers coups de canon suivis de ce silence si complet qu'il semblait presque insolite, après tant d'années d'un vacarme infernal.

A peine se souvient-on des quelques heures où, dans ce Poste de Commandement, au sud d'Emden, par exemple, les images d'une guerre plus cruelle encore que la précédente s'étaient déroulées comme une bande cinématographique sans fin.

D'esprit et de cœur, cette nuit-là, on était avec ceux qui, bien loin, n'auraient plus à s'inquiéter du sort des leurs. On pensait aux parents, aux femmes et aux enfants, et pas peu aux camarades fauchés sur le champ de bataille, surtout à ceux dont le sacrifice ne remontait qu'à quelques jours ou quelques heures et qui, eux non plus, n'avaient plus guère d'inquiétudes.

On pensait à ce bon vieux X, coulé dans l'Atlantique, à Y perdu "en plein ciel de gloire" au-dessus de l'Europe, à Z tué tandis qu'il montait à l'assaut avec sa compagnie en vue de réduire un des derniers points de la résistance allemande.

Et, graduellement, les confidences faites à la faveur des longues soirées loin du pays et loin de leurs familles prenaient une ampleur particulière. Car tous avaient des projets d'avenir, et tous avaient derrière eux quelques années d'un bonheur auxquels ils s'étaient arrachés, tout simplement pour faire leur devoir.

Le 11 novembre, maintenant, n'est plus le Jour de l'Armistice. Il est devenu, à juste titre, le Jour du Souvenir. Mais est-ce assez, une fois par année, que de nous recueillir et d'avoir une pieuse pensée pour les morts des deux guerres? Ne devrions-nous pas plutôt méditer, à l'année longue, la leçon qui se dégage de leur sacrifice, tant il est vrai que ce n'est qu'en se remémorant les horreurs de la guerre, ses misères, ses angoisses, qu'on s'écartera de l'égoïsme, de l'appât insensé du gain, du mépris des valeurs et des libertés humaines qui en sont la cause.

A l'heure présente, à New-York, les plus grands hommes d'Etat de l'univers continuent de rechercher, avec persistance, une formule de paix acceptable. Avant New-York, c'est à Paris, à San Francisco, qu'ils se sont efforcés de poser les bases d'un monde "plus généreux envers les humbles."

Mais, chaque jour, en les écoutant, on se demande, en vérité, quelle est l'étendue de leur sincérité? Leurs manœuvres sont subtiles, leurs luttes sont sourdes et dangereuses. Et ils oublient, dirait-on, que le seul moyen d'éviter que le monde ne soit plus jamais troublé par la guerre, c'est de respecter à la fois la justice, l'équité et les principes élémentaires de la charité chrétienne.

Si, ils se payent de ces trois mots à la face du monde, mais pour recourir en arrière à une politique de pressions et de menaces. Tous, ils font l'étalage de leurs bonnes intentions, mais celles-ci sont subordonnées à leur désir de conserver dans le monde une place qu'ils se sont acquise honnêtement ou non.

Ceux dont nous évoquons et chérissons aujourd'hui la mémoire sont morts pourtant au nom des principes qui condamnent l'esclavage, l'impérialisme politique, économique ou social. Ils ont le droit de souhaiter, après leur sacrifice, qu'on ne retombe plus dans les erreurs qui ont coûté à plusieurs générations, leur tranquillité et le bonheur auxquels elles avaient droit.

Ils dorment en paix, dans les Flandres, en Normandie, en Sicile, en Italie, en Belgique et en Hollande. "Ils sont morts pour que vivent leurs frères et que vive l'humanité", lit-on souvent. Eh bien! aujourd'hui, ils ont un autre droit: celui d'exiger que leur sacrifice ne soit pas vain.

Car vivre, ce n'est pas simplement exister d'un jour à l'autre, comme on le fait en temps de guerre, parce qu'on ne sait jamais ce que le lendemain nous réserve. Vivre, c'est se rendre utile à ses semblables, aux siens, à la patrie. C'est reconnaître que tous les humains sont égaux et qu'ils constituent une fraternité d'où le meurtre, le vol, tous les crimes doivent être exclus.

Nos morts ont connu la guerre, se sauvagerie inconcevable.

Ils ont tué avant de mourir eux-mêmes! Ils ont vu périr des criminels et des innocents sous les mêmes coups. Aussi ne veulent-ils plus que d'autres soient écrasés par suite de l'aveuglement ou des appétits sans limites de ceux qui conduisent certains peuples.

Quant aux vivants, anciens combattants d'hier, il ne faut pas qu'ils continuent de se demander pourquoi ils ont fait la guerre. La solution qu'ils ont su trouver sur le champ de bataille a été radicale! Celle que recherchent les hommes d'Etat ne doit pas l'être moins.

Deux fois, en l'espace de vingt-cinq ans, nous avons abattu des régimes qui niaient les plus essentiels des droits de l'homme. Deux fois, en l'espace de vingt-cinq ans, nous nous sommes trouvés confrontés, les hostilités terminées, par des bouleversements qui ne connaissent plus de frontières.

Il ne faut pas qu'en prétendant nous protéger contre une nouvelle guerre nous allions en semer les germes.

L'œuvre accomplie était nécessaire!

La tâche qu'il nous reste encore à abattre l'est autant si l'on ne veut pas que nos enfants connaissent ce que notre génération, une génération perdue, a connu.

C'est l'insécurité du lendemain qu'il faut corriger parce que, sur le front national, elle est génératrice d'égoïsmes qui ne tardent pas à se traduire sur le plain international et à conduire à la catastrophe.

Marcel OUMET

Chef du service des conférences et affaires publiques de Radio-Canada et ancien correspondant de guerre qui nous envoie, à toute dernière minute, de Flushing Meadows, N.Y., où se tient l'Assemblée générale des Nations-Unies, cet article en marge du 11 novembre.

ON TOURNE A ST-HYACINTHE

# Nicole Germain, vedette de cinéma

Par Gaspard St-Onge



Comme dans la plupart des initiatives scéniques de chez nous, c'est le nom de M. Paul L'Anglais qui figure en tête de cette organisation.

La corporation a bénéficié de l'appui du Conseil municipal et de la Chambre de Commerce de St-Hyacinthe qui mirent à la disposition de la nouvelle compagnie un immeuble militaire désaffecté et acheté, à leur intention, du gouvernement fédéral.

à une physionomie de Hollywood ou de Joinville-le-Pont. L'entreprise est belle et digne de toutes les promesses. Nous nous en réjouissons d'autant qu'elle donne à nos artistes locaux la merveilleuse opportunité d'épanouir leurs talents dans cette grande, dans cette vertigineuse voie qu'est celle du cinéma. Mais le cinéma n'est pas qu'une entreprise artistique; il a aussi son caractère d'industrie.

Ci-contre, à gauche, NICOLE GERMAIN qui a été choisie pour interpréter le premier rôle féminin de "La Forteresse", premier film tourné par la Quebec Productions Corporation, à St-Hyacinthe. — Ci-dessous, la même aux côtés de HENRI POITRAS, jeune premier sympathique bien connu de notre scène et de notre radio locale.

Ci-dessous, JOYCE LAFLEUR et HELMUT DANTINE, deux des principaux interprètes de la version anglaise du même film qui, dans cette langue, a titre: "The Stronghold". Le rôle de Miss Lafleur, dans la version française, est interprété par l'artiste bien connue, MIMI D'ESTE.



Ci-dessus, au premier plan, de gauche à droite, DOUGLAS BAGIER et FEDOR OZEP discutant certains détails d'une scène à venir. Arrière plan, toujours de gauche à droite, JEAN VEZINA, assistant directeur de la production, GUY ROE, cameraman, antérieurement au service des studios Paramount, et CHARLIE QUICK, assistant-cameraman.



Ci-contre, au bas de la page, MARY ANDERSON, vedette féminine de la version anglaise, venue des Etats-Unis, à cette occasion pour tourner son premier film à la Quebec Productions Corporation. Les cinéphiles mont-réalais, bilingues pour la plupart, seront particulièrement heureux de faire un parallèle entre les deux vedettes féminines.



ON SE SOUVIENT qu'en Allemagne d'abord et plus tard en France, les cinéastes avaient employé le procédé suivant: tourner le même film en deux, et parfois même en trois langues différentes. Ce procédé est extrêmement pratique: on parvient ainsi à réduire, de façon très appréciable, le coût de la production, puisqu'on utilise les mêmes décors et, si la taille des artistes le permet, les mêmes costumes. Il n'en va pas de même pour les vedettes, bien que l'on ait vu un jour la délicieuse Lilian Harvey interpréter le même rôle en français, en anglais et en allemand. Ainsi, à Montréal, l'an passé, nous entendions Charles Boyer qui était sa propre doublure dans le *Ciel et toi* qu'il avait d'abord joué en anglais: *All this and Heaven Too*. Bien entendu, ces cas sont tout à fait exceptionnels, et les artistes qui tournent en ce moment à St-Hyacinthe, le feront soit en français, soit en anglais, selon la langue de chacun.

C'est ainsi que les choses se passent en ce moment à St-Hyacinthe où l'on est en train de filmer la première production bilingue canadienne: *The Stronghold*, *La Forteresse*.

*La Forteresse* est une adaptation de *Whispering City* par Michael Lennox et George Zuckerman. Le scénario est de Rian James, avec adaptation française de Henri Letondal.

L'action se déroule dans la ville de Québec. Elle s'apparente par certains côtés à des romans d'aventures ou *thrillers*, dont on connaît assez la popularité, sans pour cela laisser dans l'ombre le côté psychologique basé sur la mentalité et les coutumes de chez nous.

Un concerto en trois mouvements, œuvre du jeune compositeur et pianiste, André Mathieu, fournira le thème principal de la trame musicale du film.

Les principaux interprètes de la version anglaise, à savoir: Mary Anderson, Paul Lukas et Helmut Dantine ont été empruntés aux studios de Hollywood, tandis que ceux de la version française sont Canadiens. Ce sont, dans les principaux rôles: Nicole Germain, Jacques Auger et Paul Dupuis. La distribution comprend aussi: Henri Poitras, Jean Lajeunesse, René Lecavalier et autres.

Et c'est ainsi qu'actuellement, St-Hyacinthe, à quelque trente-cinq milles de Montréal,



FRANCE-ANGLETERRE

# COURSE DE PIGEONS

Par GAËTAN LEBLANC

LES AMATEURS de courses aux pigeons, en Angleterre, ont appris avec enthousiasme, l'été dernier, que ce sport, interrompu par la guerre, allait reprendre. Voilà pourquoi, en juillet dernier, on pouvait voir à Bordeaux, sur le quai de Chartres, déambuler Tom King qui surveillait de l'œil les paniers d'osier de ses pensionnaires ailés. Il semblait satisfait de son examen et, à cinq heures et demie précises, il se mit à couper les ficelles qui attachaient les captifs. La course de \$20,000, organisée par le *National Flying Club*, allait commencer. Les concurrents devaient traverser la Manche et rentrer à leur pigeonnier respectif.

Mais les propriétaires anglais eurent beau garder les yeux fixés sur leurs pigeonniers, la plupart restaient vides et silencieux. Lorsque le temps de la course se fut écoulé, soit deux jours et cinq heures après le départ des pigeons, 32 oiseaux seulement sur 2,380 concurrents avaient atteint leur but. Des centaines d'autres firent leur rentrée le lendemain, trop tard pour être qualifiés dans cette course mémorable et qui apporta aux amateurs de sport un tel désappointement.

A quoi peut-on attribuer cette défection d'oiseaux qui avaient fait leurs preuves dans le passé? On devine que cette question a été retournée sous toutes ses faces. Il semble d'abord évident que la température ait eu sa grosse part de responsabilité dans cet échec à peu près collectif.

Quand Tom King avait fait route pour Bordeaux sur le *Corncrake*, les prévisions atmosphériques avaient été: "Temps propice au vol avec vent léger du nord-ouest, cependant la brume pourrait retarder les oiseaux." Malgré cela, King et Davidson, son assistant, étaient confiants. Ils calculaient que les pigeons suivraient la côte française pendant une centaine de milles et traverseraient la Manche de manière à arriver en Angleterre, de bonne heure le lendemain. Leurs prévisions optimistes ne se réalisèrent pas parce que le vent tourna au sud-est et que le brouillard, s'épaississant d'heure en heure, rendit le vol à peu près impossible.

On a aussi mis de l'avant l'explication suivante: Comme il n'y a pas eu de courses de pigeons, depuis plusieurs années, ces oiseaux n'ont pas eu d'entraînement suffisant. Ainsi, ils n'avaient pas l'habitude d'aussi longue randonnée et n'avaient jamais survolé la Manche. Ils s'étaient jusqu'alors contentés de voler le long de la côte anglaise, allant ainsi d'un port à l'autre, sans jamais se hasarder sur le continent. C'était donc bien ambitieux de leur demander d'entreprendre, sans autre préparation, un voyage de 500 à 800 milles.

Il faut aussi tenir compte des caprices des pigeons et de leurs instincts domestiques. Bon nombre d'entre eux ont dû s'arrêter en route pour se nicher en quelque endroit de leur choix, quittes à rentrer dans leur pigeonnier, leur villégiature une fois terminée.

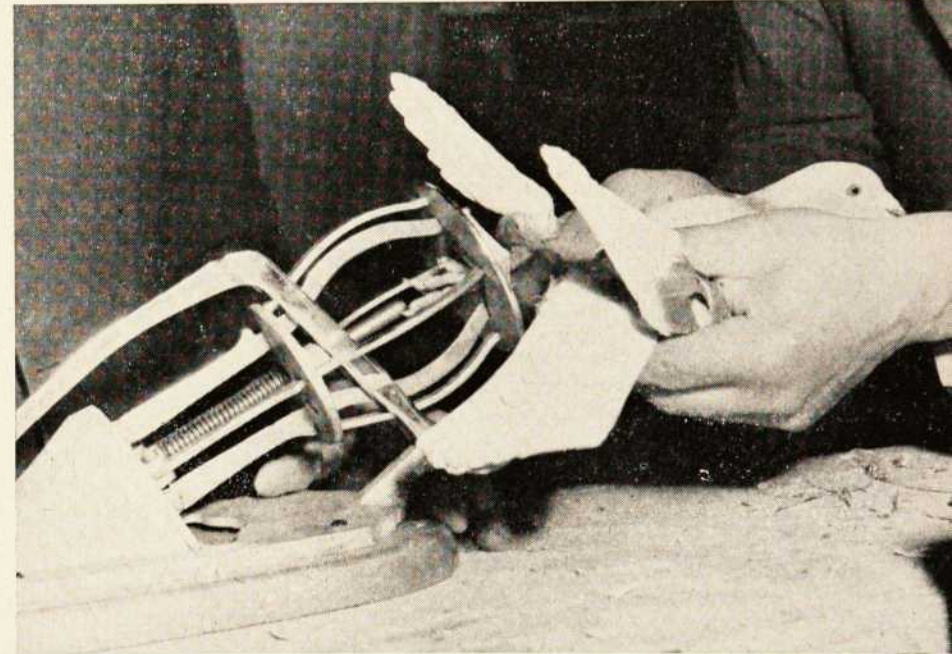
Le propriétaire du pigeon gagnant est M. Leslie Gilbert, de Forest Hill, en Angleterre. L'oiseau, nommé Eddie, arriva au but à 4 heures 28 de l'après-midi, le lendemain de son départ de Bordeaux. Il a non seulement remporté le Trophée du Roi, mais encore celui du Trophy Club, d'une valeur de 100 guinées.

On compte, en Grande-Bretagne, un quart de million d'amateurs de pigeons. Quand les oiseaux ont huit ou dix jours, on leur attache à la patte un anneau de métal afin de les identifier.

Ci-dessous, vue prise sur le quai de Chartres, à Bordeaux, en France, point de départ de la célèbre course de pigeons qui a lieu annuellement entre l'Angleterre et la France. Par l'enjeu qui est de 5 milles livres (plus de \$20,000) on conçoit tout l'intérêt qu'il suscite.



Ci-dessus, le numéro matricule de tout pigeon voyageur destiné au grand concours qui ont lieu en Angleterre tous les ans, doit être vérifié en moins d'une heure après son arrivée. Le pigeon que l'on voit subissant cette formalité vient d'arriver de Bordeaux, en France.



L'instrument que l'on voit ci-dessus peut paraître compliqué mais il n'étonne pas le moins du monde les propriétaires de pigeons anglais qui participent au concours: cet instrument sert à appliquer sans douleur, le numéro d'identification.





Ce jeune garçon conduit à leur nouvelle ferme des bestiaux achetés au Marché de Richmond, bourg du comté d'York. En Angleterre comme chez nous, le jour du Marché constitue un événement social hebdomadaire au cours duquel des visages amis se rencontrent, traitent d'affaires et bavardent de tout : y compris température et politique. Le Marché, en somme, c'est le week-end du paysan.



Voici la boutique rudimentaire d'une marchande de fruits dans le patelin de Richmond, comté d'York. Vers dix heures du matin, le Marché bat son plein. La circulation routière est peu animée, à part l'arrivée intempestive de l'autobus local. Le paysan venu pour vendre en profite aussi pour acheter. C'est ainsi que va doucement la vie, dans les belles rues paisibles des villages heureux.

8

WEEK-END DANS UN BOURG ANGLAIS

## UN ÉVÉNEMENT SOCIAL: LE MARCHÉ

Par F. G. THOMAS (Exclusif au "Samedi")

LE JOUR DE MARCHÉ, de bon matin on voit sur les routes et les chemins de nombreux véhicules : automobiles, autobus, cabriolets, tracteurs et camionnettes qui, de toutes les directions, convergent sur la ville où se tient le marché. Dans l'autobus qui dessert la localité, on échange le bonjour et on bavarde avec animation. Dans la lande, le fermier en route pour le marché encourage de la voix son poney. Les chemins ruraux retentissent des mugissements plaintifs des bestiaux inquiets qu'on transporte en camion pour être vendus aux enchères. Sur la place du marché, les boutiques en plein vent sont montées avec bruit. On s'active dans les magasins dont les

vitrines ont été refaites. Un jet de vapeur sort en sifflant de la fontaine à thé et monte jusqu'au toit élevé de la halle couverte tandis que la vieille marchande en tablier blanc prépare sur son comptoir petits pains et gâteaux. Il y a une atmosphère d'attente : c'est aujourd'hui jour de marché, la cause première de l'existence du bourg. Le marché va bientôt battre son plein.

Le marché est le centre nerveux de la vie rurale. La guerre peut ravager les continents, l'épidémie peut détruire les récoltes dans les pays les plus lointains, les politiciens peuvent ourdir leurs machinations pour faire triompher leurs idées politiques, les grosses

pluies peuvent inonder les champs des terres basses d'alentour : c'est à ce marché que le fermier en connaîtra les effets. Il connaîtra les effets de ces divers événements sans en comprendre ni en savoir les causes, et ce qu'il fera sera déterminé par les prix du jour au marché en fonction des commérages locaux. Les bulletins météorologiques radiodiffusés, les cotes des marchés aux bestiaux, les nouvelles des bourses étrangères ont de l'importance pour le fermier, mais sont sans signification jusqu'à ce qu'ils soient traduits dans la valeur marchande de la place du marché. Le fermier continue à veiller au grain, à se fier aux offres des vendeurs, aux enchères des acheteurs, au dernier mot du commissaire-priseur, aux renseignements qui sont échangés et passés au crible du jugement personnel pendant que se tient le marché. Tout cela réduit les impondérables du métier d'agriculteur aux réalités des affaires courantes et des tendances locales. Sa prospérité ou sa pauvreté apparaîtra à cette bourse primitive et traditionnelle des agriculteurs.

Le bourg anglais est l'endroit où se concentre cet échange de marchandises et de documentation. Il s'est développé dans les conditions ordinaires les plus favorables à cet échange. Il se trouve au croisement des routes, des chemins vicinaux et des sentiers de campagne : là où ils convergent sur le bourg, la grand-route s'élargit suffisamment pour y tenir des deux côtés des boutiques en plein vent, et mener au marché ouvert. La grand-route est même souvent assez large pour former la place du marché avec tout autour les éventaires des marchands et, serrés les uns contre les autres, les automobiles, les charrettes, les camions et les autobus en stationnement. Tout près, dans les bourgs plus "modernes", sont les enclos où les bestiaux attendent d'être vendus ; dans les bourgs plus anciens, le bombement de la chaussée en sa partie la plus large est plus raide là où l'on parque le bétail.

Derrière les boutiques en plein vent sont les magasins, quelques maisons, quelques bureaux de la municipalité et, probablement, deux ou trois auberges. A l'arrière plan, on aperçoit le clocher de l'église. Ce plan général a, bien entendu, des variantes, mais elles modifient dans le détail seulement le plan original d'aménagement du marché mis au point au cours des ans.

[ Lire la suite page 38 ]



Ci-contre, à gauche, vue générale de la place du Marché, à Richmond. Sur la place pavée en cailloutis, les boutiques en plein vent sont fort achalandées ; la place est flanquée de maisons au style bien caractéristique du bourg anglais. Notons la tour carrée de l'église et le vieux monument, appelé Croix du Marché.

Aspect d'un cimetière typique du Québec où sèchent en ce moment les fleurs déposées le 2 novembre. — Cidessous, un moine de la Trappe de Mistassini au cours d'une émouvante cérémonie. Photos A. Landry.



9

"TUBA MIRUM SPARGET SONUM..."

## EN PENSANT À NOS MORTS



LE CULTE DES MORTS remonte à la plus lointaine antiquité. Chez les anciens Grecs, il n'y avait pas d'injure comparable à celle de refuser la sépulture à un ennemi et la famille d'un mort considérait comme un devoir sacré d'aller chercher son cadavre, même au prix des plus grands périls.

Chez les chrétiens, c'est surtout dans les Catacombes que se manifesta ce pieux souvenir à la mémoire des disparus. Là aussi, il y a risqué à courir pour mettre en lieu sûr le corps des martyrs. C'est la nuit qu'on les y transporte et souvent leur pierre tombale sert d'autel au prêtre qui célèbre, en secret et malgré la persécution, le sacrifice de la messe.

Tous les peuples civilisés ont le respect de la mort et le plus ancien témoignage de ce fait n'est-il pas la construction des fameuses pyramides d'Égypte? Ce qui diffère, c'est la manière dont ce respect se manifeste. Chez les musulmans, par exemple, Loti nous montre les femmes turques venant, un jour par semaine, non pas prier sur les tombes, mais y passer l'après-midi à causer, tout en dégustant des friandises.

Chez les peuples latins, les cimetières sont beaucoup plus ornés que chez ceux qui appartiennent à la religion protestante. En Italie, les fleurs abondent et aussi les couronnes en filigrane. On les trouve également sur les tombes françaises et c'est un spectacle émouvant que de voir le peuple de France se presser dans les cimetières la veille ou le jour même

[Lire la suite page 38]



Grinchard partit pour aller dîner au buffet de la gare, avant de monter dans le rapide.

# Première Nuit de Millionnaire

LE SENTIMENT qu'éprouvait Grinchard, en sortant du Pavillon de Flore, les poches bourrées de billets de banque, était bien différent de ce qu'il avait imaginé lorsqu'il caressait vaguement le rêve, aujourd'hui réalisé, de gagner un gros lot à la Loterie nationale ! Certes, il était heureux, mais plus encore inquiet, tant il redoutait d'être volé. On l'eût pris aisément lui-même pour un voleur jetant des regards de côté comme s'il craignait d'être filé.

Ce qui gâchait davantage sa joie, c'était de réintégrer sur-le-champ sa province, toujours pour éviter de se faire subtiliser sa nouvelle fortune, au lieu d'en profiter tout de suite, sans contrainte, en s'accordant quelques jours de distraction dans la Capitale. Bah ! Ce serait pour plus tard, puisque toute une vie de bonheur allait s'ouvrir devant lui, — à la condition, toutefois, qu'il rapportât sans encombre le million qu'il avait convenu avec sa femme de placer dans les trois banques de la grande cité méridionale où il exerçait un commerce que la crise des affaires avait rendu déficitaire.

Il avait pu échapper aux journalistes et à la foule des curieux. Pour éviter les pickpockets, il se promena dans le jardin des Tuileries, ne s'asseyant, par moments, que sur des bancs vides qu'il s'empressait de quitter dès que d'autres promeneurs venaient s'installer à ses côtés.

Il n'en partit que pour aller dîner au buffet de la gare de Lyon avant de monter dans le rapide. Il ne voulut pas prendre un taxi, de crainte d'être emmené, par quelque bandit ayant l'apparence d'un honnête chauffeur, dans une banlieue déserte où il serait dévalisé. Il préféra le souterrain du Métropolitain, mais il eut soin de ne pas se trouver parmi l'affluence. Il était à peine installé dans un wagon de première classe, qu'il vit, sur une autre banquette, un homme dont la physionomie ne lui était pas inconnue et qui attirait son attention par sa façon bizarre de le regarder à la dérobée.

## NOUVELLE Par BATTIGNY

Dessin de JEAN MILLET

der à la dérobée. Parbleu ! il avait vu cette tête-là en sortant du ministère des Finances. C'était le même visage hypocrite et sournois, les mêmes yeux fuyants qui l'avaient inquiété. Il avait dû se garer de l'homme qui l'avait presque heurté. Le retrouver là constituait, en vérité, une coïncidence étrange ! Le quidam, si c'était un filou, avait fort bien pu, sans se faire voir, le surveiller de loin tout le temps qu'il était dans le jardin des Tuileries. Grinchard allait bien voir s'il descendrait à la même station que lui. L'autre n'y manqua pas.

En sortant du Métropolitain, Grinchard réussit à laisser passer devant lui l'inquiétant voyageur, après quoi, revenant rapidement sur ses pas, il emprunta un chemin opposé, et, faisant, pour plus de sûreté, un détour, se rendit au buffet. Il absorbait sa troisième cuillerée de potage, lorsque le même individu entra et alla s'asseoir devant une table très éloignée de la sienne, probablement pour se faire moins remarquer, sans toutefois le perdre de vue. Grinchard, en proie à une vive agitation, fit hâter le service, régla avant le dessert et sortit alors que le fameux dîneur en était encore au plat de résistance. Il hésita entre deux solutions : quitter la gare et se promener aux alentours pour revenir s'engouffrer dans le train à la dernière minute, ou monter immédiatement et se dissimuler le plus possible dans le compartiment où il avait retenu une couchette. C'est cette seconde solution qu'il adopta.

Le garde-place le conduisit à son compartiment à deux couchettes. La joie puérile de voyager confortablement en première classe, ce qui lui était arrivé pour la première fois à l'aller, lui fit oublier un instant son inquiétude. Néanmoins, il se hissa tout de suite dans la couchette supérieure, se disant qu'il y serait plus dissimulé si l'individu douteux qui semblait s'être attaché à ses pas le recherchait. Il surveillait sa montre avec impatience tout en se réjouissant de n'entendre monter personne dans le wagon.

Plus qu'une minute !... Trente secondes !... Des voix s'élevèrent du quai :

— En voiture ! En voiture !

Le bruit d'une portière qui s'ouvre, des pas rapides dans le couloir et Grinchard n'a que le temps de s'aplatir le plus qu'il peut dans sa couchette, contre la cloison du compartiment : l'homme du Métropolitain et du buffet vient de surgir et s'est jeté, tout habillé, sur la couchette inférieure !

Grinchard tremble de tous ses membres. Une sueur froide l'inonde. Il retient sa respiration, dans le fol espoir que son terrifiant compagnon de voyage est entré là par hasard et ne s'est pas aperçu de sa présence. Il craint qu'il n'entende les battements précipités de son cœur. Allons donc ! lorsque Grinchard avait parcouru le couloir derrière le garde-place, il avait constaté que tous les compartiments étaient vides et il n'avait entendu monter personne, jusqu'au dernier moment. Si le sinistre personnage était un voyageur quelconque, il ne serait pas venu s'installer juste au-dessous de lui !

Un temps interminable s'écoula de la sorte. Grinchard essaya de remuer, sans faire le moindre bruit, bougeant par faibles secousses qui le déplaçaient peut-être chacune d'un centimètre et après lesquelles il se tenait immobile dans la crainte que l'autre, en dessous, ne l'ait entendu. Il parvint ainsi au bord de sa couchette.

[Lire la suite page 42]

# Dans le Monde Sportif

PAR OSCAR MAJOR

## LES PRINCIPALES CAUSES DE LA DEFAILLANCE DE TED WILLIAMS

Un joueur de baseball professionnel, qu'il soit des ligues majeures ou de calibre inférieur, ne peut pas rester au summum de sa forme, du commencement de la saison à la fin. Il arrive un moment où, surentraîné ou simplement fatigué, il est victime d'une défaillance temporaire, d'un "slump", comme disent les Américains. Alors, en dépit de sa volonté, cette défaillance peut se prolonger indéfiniment. Au cours de ce temps, il frappe la balle, mais toujours dans les mains de l'adversaire. Et fait curieux, lorsqu'un membre d'une forte équipe subit les effets de la mauvaise forme, de la deveine, comme une épidémie, ce mal se propage chez une ou deux autres étoiles de la même équipe.

Ce fut, certes, le cas du fameux Ted Williams, du Boston, lors de la dernière série mondiale. A notre avis, cependant, la défaillance de Williams fut plutôt causée par la direction du Boston qui, pendant les joutes classiques, ont annoncé la vente de Williams à un autre club. Ce ne fut pas un tonique, à coup sûr! Et le gras gauche du lanceur Brecheen fut, à n'en pas douter, le principal facteur de la défaillance du grand enfant qu'est Ted Williams.

Tout joueur de baseball bien trempé sort de cet engourdissement passager, en changeant de bâton, en pratiquant avec plus de vie avant les joutes, en se faisant moins de mauvais sang, en se couchant plus de bonne heure, le soir, puis, en dernier lieu, en se livrant aux desseins de la Providence. La chance lui sourira. Tout vient à point à qui sait attendre... Malheureusement, la série mondiale a pris fin avant que Williams pût se tirer de cet embarras!

Nous irons plus loin. Cette défaillance affecte parfois à l'extrême certains joueurs de baseball, précisément parce qu'ils sont un peu trop facilement touchés par les applaudissements du public, quand tout va bien. Si tout va mal, les partisans les dorlotent un peu moins... Et la majorité des athlètes professionnels, les uns plus chatouilleux que les autres, n'aiment pas à se faire lancer des épithètes peu parlementaires, quoiqu'ils gagnent de \$10,000 à \$50,000 par saison.

Ce sont, pour la plupart, de grands enfants. On peut poser en principe qu'on ne doit jamais trop louer les enfants de ce qui n'a pas dépendu de leur volonté, de ce qui ne leur a pas coûté un sacrifice.

Si vous louez trop certaines étoiles de quelques dons naturels, vous les accoutumez à mettre un grand prix à leur adresse sur le losange. Conséquemment, leur amour-propre prend une direction dangereuse. C'est pourquoi certaines vedettes du losange majeur ne peuvent pas affronter les critiques et les quolibets, parfois peu catholiques, d'un groupe de spectateurs payants, à qui tout est permis, croient-ils.

Nous allions oublier de dire que le gérant Jœ Cronin, du Boston, a conduit son équipe comme un pied... Il ne sut profiter de toutes les chances qui lui furent offertes. Si Clay Hopper, gérant du Montréal, avait eu la direction du Red Sox, le Boston serait sorti victorieux de cette classique de 1946.

## CHOSSES ET AUTRES

■ Léo Dandurand et Lew Hayman, les deux mogols du club de football Alouettes, veulent à tout prix engager deux excellents joueurs de rugby franco-américains, pour la saison prochaine. Nous ne pouvons présentement dévoiler les noms de ces deux étoiles du gridiron américain. A tout événement, Dandurand et Hayman sont heureux que les Canadiens français prisent ce sport violent qu'est le football, un sport d'équipe s'il en est un... L'un des lieutenants des directeurs du club, Marc Pilon, doublement piqué du football, s'évertue à mettre de l'avant son sport favori. Il voit, pour un avenir rapproché, des assistances de 25,000 à 30,000 personnes. Aura-t-il raison?... Marc se prétendra l'homme le plus heureux du monde, si les Alouettes décrochent le championnat du Big Four et les honneurs des joutes éliminatoires de fin de saison. Entre nous, dans ce cas, Marc ne sera-t-il pas plutôt un homme comme les autres, avec ses joies et ses soucis quotidiens?

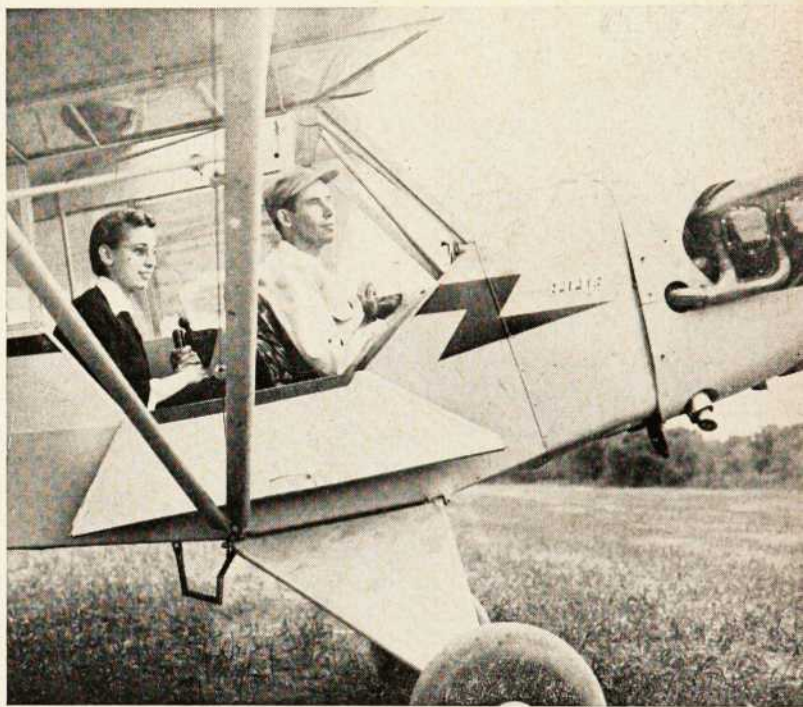
■ Dans l'armée américaine, une enquête a été faite sur la conduite des soldats noirs pendant la dernière guerre. 17% des officiers questionnés et 9% des hommes ont affirmé que les noirs étaient meilleurs soldats que les blancs. 69% des officiers et 83% des G.I. ont trouvé que blancs et noirs avaient la même valeur. 5% des officiers et 4% des soldats, seulement, ont prêté aux noirs des qualités moindres... Voici une constatation curieuse: les soldats noirs se sont battus mieux quand on les a mélangés sans distinction avec des blancs, que lorsqu'ils furent formés en unités homogènes... C'est, sans doute, pour cette dernière raison que le sage Branch Rickey, président des Dodgers de Brooklyn, tient tant à ce que les joueurs de baseball de couleur fassent partie des ligues organisées, s'ils sont de taille à tenir le coup, bien entendu... Incidemment, nous ne voyons pas comment Jackie Robinson, du Montréal, pourra se tailler une place régulière au troisième but, dans l'alignement des Dodgers de Brooklyn, la saison prochaine.

■ Les voleurs ont, récemment, dérobé plusieurs articles au foyer de Madame Pratt, ex-épouse du fameux Howie Morenz. Entre autres choses, ils ont emporté, comme souvenir, le cahier de découpures de journaux dans lesquelles étaient décrites les prouesses de l'ancienne étoile du Canadien. Howie Morenz, junior, tou particulièrement, tenait à cet album sportif... Nous sommes surpris que le poste de Radio-Canada CBF ait, de nouveau, choisi des nullités ou presque pour radiodiffuser en français la récente série mondiale du baseball... Il paraît que le champion du monde des boxeurs poids lourds Jœ Louis réalisera, cette année, des profits de plus d'un demi million de dollars dans l'exploitation d'une compagnie de liqueurs d'écues. Avec ses poings, il ne peut pas rencontrer les deux bouts, puisque un groupe de requins lui enlèvent son avoir à mesure. Et le promoteur Mike Jacobs n'est pas le dernier à se servir! Heureusement qu'il n'a rien à faire dans la direction de la nouvelle compagnie d'eaux gazeuses du Bombardier Noir!

L'ancien lutteur mastodonte Man Mountain Dean, de son vrai nom FRANK S. LEAVITT, enseigne à des policiers américains certains trucs de lutte qu'il pratiqua pendant 37 ans, sur différents matelats. Ils ont l'air anxieux d'appliquer ces prises sur l'anatomie des malandrins qu'ils rencontreront! S'ils les pincent, ils passeront un mauvais quart d'heure!

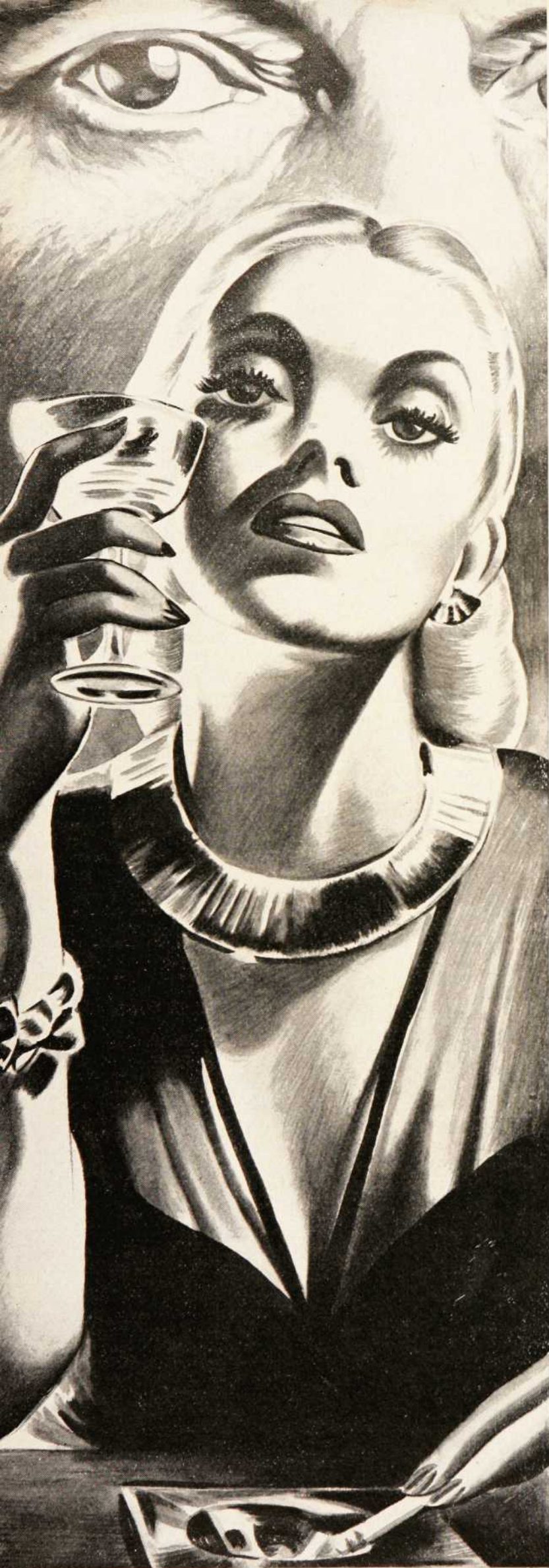


Aux Etats-Unis, les courses de chevaux sont suivies, de la part des officiels, le plus religieusement possible, afin que tout se passe dans l'ordre le plus parfait. A la piste de Rockingham Park, on a écrit une page d'histoire, car l'officiel en charge Tom Shehan suivit cette course en hélicoptère. Peut-être verrons-nous, un jour, l'adoption de ce procédé des plus pratiques et efficaces, à la magnifique piste de Blue Bonnets.



Il y a bien des années que l'humanité rêve d'atteindre la perfection. A Kenosha, Wisconsin, existe une école d'aviation pour missionnaires destinés à prêcher l'évangile à tous les points du globe. Pour se transporter d'un endroit à un autre, ces futurs missionnaires doivent employer l'avion. On voit, ici, l'instructeur TOM HOWLETT enseignant à BETTY JUNE SHACKLETON la technique du vol, qui l'aidera grandement à convertir, dans quelques années, un tas de voleurs...





La comtesse, dont l'esprit d'intrigues et l'audace ne connaissent pas de bornes, s'introduisait dans les milieux les plus select.

Dessin de JEAN MILLET

# L'OEIL DE VERRE

RÉCIT POLICIER

Par L.-R. PELOUSSAT

L'AUTOMOBILE de la comtesse Laetitia Di Alcardo stoppa à l'angle d'une des rues les plus sordides de Whitechapel. Une jeune femme élégante en descendit et s'approcha du chauffeur.

— Jerry, allez m'attendre à Spendly Square, je vous rejoins dans une demi-heure.

La voiture s'éloigna tandis que la comtesse poussait la porte d'un magasin de dernier ordre sur la vitre duquel se lisait le mot: Antiquités. Une odeur écœurante planait dans la boutique; elle porta avec affectation un mouchoir parfumé aux narines et fixa d'un œil indifférent le vieillard crasseux qui s'avavançait vers elle en contournant les piles de vieux meubles au bois vermoulu, aux panneaux couverts de poussière et de taches graisseuses.

— Je suis flatté que madame la comtesse veuille bien m'honorer de sa visite... mon magasin ne possède évidemment pas le confort et le luxe des palais du West-End mais les affaires qu'on y traite...

— Assez, Bucket! interrompit la jeune femme: je vous ai toujours dit que vos discours me fatiguaient, gardez votre faconde pour des clients plus naïfs.

— A vos ordres, comtesse... Quel heureux événement vaut le plaisir de vous voir?

— Combien m'offrez-vous de ceci?

Elle tira de son réticule un sachet brun dont elle déversa le contenu sur une table. Deux diamants et un rubis scintillèrent en s'échappant de l'objet.

— Je ne peux vous renseigner avant d'avoir sérieusement examiné ces pierres, jeta le vieillard en lissant une barbe de patriarche jaunie par le tabac et l'alcool.

— Faites vite, je suis pressée.

L'homme s'éloigna pour revenir avec une loupe de joaillier rivée à l'œil droit. Il saisit les bijoux entre les branches d'une pincette et les examina longuement l'un après l'autre. La comtesse attendait le résultat de cette expertise avec une impatience visible. Soudain, Joe Bucket ôta la calotte brune recouvrant son crâne chauve et se mit à caresser sa calvitie d'un geste lent et réfléchi.

— De ces trois pierres, laissa-t-il tomber avec mépris, seul le rubis est vrai... les deux diamants sont faux. On ne trompe pas Joe Bucket, même lorsque l'on est comtesse.

— Que décidez-vous?

— Je vous offre cent livres du rubis et c'est une bonne affaire.

— Pour vous mais non pour moi... Un souvenir de famille auquel je tiens beaucoup...

Un rire ironique l'interrompit.

— Et que vous vendez au plus grand receleur de Londres au lieu de le porter à un bijoutier du Strand! C'est une singulière façon de se débarrasser de ses souvenirs de famille; je suppose que vos aïeux possédaient une remarquable collection de pierres précieuses car c'est la dixième fois en un an que vous me vendez des diamants...

— Que vous importe! Chaque fois vous réalisez une excellente affaire.

— Je ne me plains pas de nos bonnes relations... D'autres cependant seraient heureux de les connaître mais pour des motifs différents des nôtres.

— De qui parlez-vous?

— De lady Hallenshaw, par exemple, qui possédait encore ce rubis la semaine précédente.

— Comment pouvez-vous savoir?...

— Le vieux Bucket connaît toutes les pierres précieuses de Londres ainsi que les noms de leurs possesseurs.

Un instant de silence ponctua cette déclaration.

— Il sait même que lord Cecil Havenmoore possède un diamant de 90 carats qu'il nomme le Stormeye.

La jeune femme sursauta.

— Pourquoi me parlez-vous de ce joyau? demanda-t-elle vivement.

Un sourire rusé se joua sur les lèvres violettes du vieux receleur.

— Parce que je sais que vous passez des vacances très agréables à Roverland non loin du château de Cecil Havenmoore. Je suppose donc qu'il existe un étroit rapport entre votre séjour là-bas et le Stormeye.

— Vous êtes bien renseigné!

— Mon métier l'exige. De toute façon, si le succès couronnait un jour vos efforts, soyez certaine que vous trouverez toujours un serviteur dévoué dans la personne du vieux Bucket.

— Vous êtes un fieffé coquin!

— Nous sommes faits pour nous entendre... Voici votre chèque, comtesse Laetitia Di Alcardo, et reprenez vos deux pierres fausses.

La jeune femme fit disparaître le papier et les joyaux sans valeur.

— Assurez Jerry Osterwell, votre complice, de ma haute considération, ajouta le vieillard en la reconduisant avec des gestes obséquieux.

Au moment de fermer la porte, il se pencha vers elle.

— Dix mille livres sterling pour vous lorsque vous m'apporterez le Stormeye, souffla-t-il.

Le chiffre résonnait encore aux oreilles de la comtesse lorsqu'elle rejoignit son automobile arrêtée dans un lieu discret de Spendly Square. Laetitia Di Alcardo

était belle. Grande, élancée, le corps gainé par des toilettes seyantes mettant en relief ses lignes impeccables, elle possédait au suprême degré la séduction des femmes de sa race. Son visage au dessin délicat et pur s'encadrait d'une chevelure brune contrastant avec la pâleur des yeux bleus. La bouche aux lèvres pourpres plaçait une note de sensualité dans cette physionomie déjà troublante.

Elle était née dans une ville lointaine de la Calabre. Séduite bientôt par les attraits de la vie facile que sa beauté lui permettait, elle avait échangé son véritable nom de Thérésia Précieuse contre le titre imaginaire de comtesse Di Alcardo. Douée d'une faculté d'adaptation étonnante, elle entreprit de parcourir le monde en usant d'expédients pour accroître la fortune que la vie galante de sa première jeunesse lui avait procurée.

Un jour, au Caire, après avoir pérégriné sur tous les continents et exercé les pires métiers, elle rencontra Jerry Osterwell, gentleman sans profession et sans ressources avouables qui tirait le plus clair de ses revenus du jeu et de l'esroquerie. Un tel couple était fait pour s'entendre à merveille. Ils formèrent une association dont les affaires prospérèrent puis, le séjour en Egypte devenant dangereux, ils vinrent s'installer à Londres où ils se spécialisèrent dans le vol des bijoux.

La comtesse dont l'esprit d'intrigues et l'audace ne connaissaient pas de bornes s'introduisait dans les milieux les plus sélects de la ville et Osterwell dans les clubs les plus fermés du West-End. Une fois dans la place, c'était un jeu pour des coquins de cette envergure de s'approprier les bijoux qu'ils convoitaient.

Telles étaient dans la capitale de l'Angleterre, les occupations de la comtesse Lætitia Di Alcardo et de son comparse Jerry Osterwell.

L'aventurière ouvrit la portière de l'automobile et prit place au côté de Jerry qui embraya immédiatement.

— Qu'a dit le vieux Bucket ? demanda ce dernier.

— Il a refusé les deux faux diamants et a donné cent livres du rubis.

— Cent livres ! Il en valait le double.

— Peut-être, mais Bucket profite de la situation. Il connaît la provenance de ces pierres et paraît bien documenté sur notre compte... Savez-vous ce qu'il m'a proposé ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Il nous offre dix mille livres sterling du Stormeye.

— Comment sait-il que nous sommes sur cette affaire ?

— Je suppose qu'un receleur digne de ce nom et grand amateur de diamants par surcroît, dispose de moyens d'information encore plus perfectionnés que ceux de la police.

Osterwell demeura un instant sans répondre, dirigeant sa voiture avec maîtrise à travers les artères de la grande cité.

— Lorsque nous serons en possession du diamant, prononça-t-il soudain, nous ne serons pas assez sots pour le remettre à Bucket. Je connais un homme dans une ville de la Sicile qui nous payera cette pierre au moins 50% de plus que le vieux Joe.

— Nous verrons cela plus tard. Pour l'instant, le plus difficile est de réussir.

— Il me semble que, depuis deux mois, nous avons fait du bon travail. Vous avez vos entrées dans le château de lord Havenmoore et êtes devenue l'amie intime de sa fille Grace. La partie la plus délicate de notre plan est accomplie.

La jeune femme haussa les épaules sans grande conviction.

Pourtant, elle savait que c'était l'aboutissement d'un travail considérable et de longue haleine.

— Je ne sais pas encore où le châtelain cache le Stormeye. J'ai visité son coffre et les divers meubles de la maison sans succès. Je risque beaucoup à jouer un jeu aussi dangereux.

— Après-demain, une grande fête est donnée en l'honneur des vingt ans de Grace Havenmoore. Le Stormeye sortira de sa cachette pour orner un bracelet de platine que portera la jeune fille. J'espère que vous mettrez à profit cette occasion unique.

— Je m'efforcerai d'utiliser les circonstances.

La voiture filait rapidement sur la route de Plymouth, se dirigeant vers l'extrémité de l'île. A huit heures du soir elle dépassait cette ville et continuait sa course vers les montagnes sauvages des Cornouailles. La nuit était complète lorsqu'elle traversa une bourgade d'apparence pauvre et stoppa devant un

cottage confortable à un demi-mille de l'agglomération.

— Nous voici chez nous, annonça Jerry en ouvrant la portière à sa compagne. N'oubliez pas de rendre visite à Grace Havenmoore demain. Plus que jamais, il est utile que vous demeuriez en bons termes avec cette aimable jeune fille.

Un rire ironique ponctua cette déclaration et Osterwell sauta à terre.

C'était un homme d'une trentaine d'années, à la carrure imposante, au visage glabre non dépourvu d'attrait. Il inspirait au premier abord la sympathie : un plus grand examen laissait cependant une fâcheuse impression. L'homme ne pouvait dérober l'expression inquiétante de l'ensemble de sa physionomie ni dissimuler aux regards perspicaces l'hypocrisie de ses yeux gris.

Dans l'affaire du Stormeye, Jerry Osterwell demeura prudemment dans l'ombre, attendant le moment favorable pour entrer en scène. Pour l'heure, sa complice agissait seule, préparait le terrain avec une habileté consommée.

Après avoir ouvert les grilles du cottage et remis l'automobile dans le garage, le couple disparut dans la maison silencieuse qu'aucun domestique n'habitait.

Jerry avait lui-même choisi cette demeure isolée dans la campagne à un mille environ du château des Havenmoore. Des bouquets de pins torturés par le vent, des haies vives de plusieurs pieds de hauteur, la dissimulaient aux yeux des rares promeneurs utilisant la route secondaire passant à proximité. En un mot, elle constituait une retraite idéale pour des gens

## VAGUES

*L'aventure est injuste à travers les sanglots.  
A babord, rien n'est plus qui ne chante l'oracle  
Aussitôt qu'à tribord ondoie un pur obstacle.  
Vogue, beau marinier. Le rêve est sur les flots.*

*L'horizon se colora au delà des hublots  
De ses feux pleins d'espoir accrochés au spectacle  
Et, regorgeant d'azur, l'appel fait le miracle.  
Le monde est-il plus grand ? Passent les matelots...*

*La fièvre de partir n'est jamais assouvie.  
Après un port, d'autres destins... Toute la vie...  
Les départs souvenirs seuls ont pu s'évader.*

*Mais le remous s'agite en vain parmi l'orage.  
Il n'est plus de fatigue en qui venir céder.  
L'extase qui fait mal remplace le naufrage...*

Extrait de "Nuages" à paraître  
aux éditions Serge Brousseau.

Léopold HEBERT

occupés à des besognes dangereuses du genre de celle qu'entreprenaient Osterwell et sa compagne.

### CHAPITRE II

LES PREMIERS invités arrivaient au château de Roverland où lord Cecil Havenmoore célébrait le vingtième anniversaire de sa fille. Une file de voitures stationnait déjà dans l'allée centrale du parc précédant la somptueuse demeure. Grace Havenmoore vêtue d'une toilette vaporeuse, resplendissante de jeunesse et de beauté, les accueillait avec une simplicité naturelle et un sourire d'une exquise fraîcheur. Un bracelet de platine ornait son poignet, sertissant en son centre le fameux diamant de 90 carats. Le joyau étincelait de mille feux au cœur d'une rose épanouie artistement ciselée dans le métal et dont chaque pétale portait un éclat de rubis.

Un valet annonça la comtesse Lætitia Di Alcardo et Grace abandonna un groupe d'admirateurs pour se porter au devant de la nouvelle venue.

Ce soir-là, l'aventurière semblait plus belle que jamais. Une séduction troublante émanait d'elle. Ses yeux pâles effleuraient d'un regard pénétrant chacun des invités de Roverland. Ils s'arrêtèrent sur un jeune homme de vingt-huit ans environ vêtu avec une élégance discrète mais dont l'attitude exprimait une distinction racée. Le sourire de la jeune femme se figea sur ses lèvres.

— Ma chère Lætitia, vous êtes ravissante ce soir... Pour un peu, je serais jalouse de votre succès.

— Il me manque la fraîcheur de vos vingt ans, répliqua gaîment l'interpellée... Quel admirable bi-

jou vous portez ce soir ! De ma vie je n'ai contemplé une telle merveille.

— C'est le fameux Stormeye des Havenmoore : mon père m'a permis de le porter ce soir. Une histoire fabuleuse se rattache à cette pierre qui provient de l'Inde ; je vous la contera un jour... Venez que je vous présente les personnes que vous ne connaissez pas encore.

Elle entraîna la jeune femme vers différents groupes puis s'immobilisa brusquement.

— Au fait, lui dit-elle, ne deviez-vous pas amener ce soir un certain docteur, célébrité d'Amérique, de passage en Angleterre ?

— Je vous remercie de vous souvenir de ce détail : le docteur Osterwell ne tardera guère, il m'a promis de me rejoindre ici.

— Très bien !... Je vous présente Patrick Statford, un des plus brillants ingénieurs de l'aéronautique britannique. Séjournant depuis quelques jours dans la région, il a eu la délicate attention de rendre visite à mon père qui l'a invité à cette soirée.

Le jeune homme sur lequel s'était fixée l'attention de la pseudo-comtesse à son arrivée dans le salon, s'inclina galamment devant les deux femmes.

— Il est regrettable, ajouta Grace que sir Statford ne soit que de passage ici : c'est un hôte charmant.

A cet instant, le maître du château de Roverland s'approche du groupe. C'était un vieillard d'une taille supérieure à la moyenne, au port noble et hautain à la physionomie expressive et mâle. Ses yeux gris au reflet métallique se posaient avec une étrange fixité sur ses interlocuteurs, jusqu'à causer une sorte de gêne. Le regard de lord Cecil Havenmoore était un de ceux que l'on ne peut oublier.

Il baisa la main de la comtesse et tendit une feuille de papier soigneusement pliée au jeune homme :

— Ce que vous m'aviez demandé, mon cher Statford.

Il s'éloigna sans ajouter un mot. L'interpellé fit disparaître le papier dans une poche de son habit tandis que Grace s'excusait brièvement pour aller au devant d'un nouveau groupe d'invités qu'annonçait le valet. Patrick Statford et Lætitia demeurèrent seuls.

A cet instant, l'orchestre attaqua les premières mesures d'un tango ; des couples se formèrent évoluant gracieusement à travers l'immense salle des réceptions.

— M'accorderez-vous cette danse, comtesse ?

— Bien volontiers, j'attendais cette invitation.

Ils s'enlacèrent pour se mêler aux autres danseurs. Insensiblement Lætitia entraîna son cavalier vers une salle de verdure adjacente au salon. Celui-ci favorisa la manœuvre et bientôt ils se trouvèrent isolés de la foule bruyante.

— Mes félicitations, Statford ! Vous voici ingénieur de l'aéronautique.

— Il faut bien être quelque chose !... Je suppose que vous, vous n'avez pas changé de profession.

— Que faites-vous ici ?

— Je passe un congé à Roverland.

— Vraiment !

— Vous n'avez aucune raison d'en douter !

Un temps de silence suivit ce dialogue. Lætitia s'approcha du jeune homme et le fixa intensivement.

Patrick Statford était grand, bien découplé ; sa carrure, la souplesse de son maintien révélaient l'homme rompu aux exercices physiques, entraîné aux sports les plus rudes. Son visage exprimait le courage et l'audace, le franc éclat de ses yeux bleus inspirait d'emblée la sympathie.

— Je m'étonne de vous trouver si calme en ma présence, murmura la comtesse.

— Il ne servirait à rien de perdre mon sang-froid.

— Vous souvenez-vous... à Rangoon, il y a cinq an ?

— Je ne me souviens que trop ! d'honnête homme, je suis devenu scélérat.

— Vous étiez officier dans l'armée des Indes !

— Et vous une espionne. J'ai trahi mon pays, mes compagnons d'armes, pour vous !

— C'est le plus beau succès de ma carrière. J'ai eu votre amour et les renseignements qu'il me fallait.

— Il ne convient pas de nommer amour la triste comédie que vous jouâtes à Rangoon.

— Erreur ! Je vous ai aimé sincèrement, Patrick Statford... et même maintenant...

— Je vous en prie !... Il est préférable d'abandonner ce sujet.

— Encore un mot : qu'avez-vous fait après votre trahison ?

— J'ai d'abord tenté de me suicider. Je me suis raté et n'ai réussi qu'à traîner de longs mois sur un lit d'hôpital. Ensuite, certaines personnes, mes camarades, qui connaissaient mon secret m'ont réconforté... J'ai démissionné car j'étais indigné de porter l'uniforme : je suis revenu en Angleterre où je me suis recréé une situation, un honneur, dans l'aéronautique... C'est tout !

— Ramenez-moi dans le salon ; la danse se termine et notre absence pourrait être remarquée.

Ils s'éloignèrent au rythme langoureux des derniers accents de l'orchestre.

— Songez-vous à la vengeance ? demanda-t-elle ironiquement avant de se séparer de lui.

— Mais naturellement ! répondit-il d'une voix suave...

Elle lui lança un regard étincelant de fureur et s'éloigna.

Patrick se dirigea vers une porte vitrée ouverte sur le parc et se mit à marcher lentement sur le gazon. Il s'approcha d'un réverbère électrique à l'angle d'une allée et plongea la main dans sa poche droite.

Une exclamation de rage lui échappa : le papier que lui avait remis lord Havenmoore n'y était plus.

— Lætitia s'en est emparé au cours de la danse, songea-t-il en regagnant le château.

Lorsqu'il parut dans le salon, un domestique annonçait le docteur Osterwell de Boston. La comtesse se précipita vers le nouveau venu pour l'entraîner vers Grace Havenmoore et son père.

— J'ai vu le Stormeye, souffla Jerry... Quelle merveille !

— Dommage que nous ne sachions où il sera déposé ce soir.

— Il faudra nous renseigner avant de partir !

— Facile à dire, plus difficile à exécuter !... Il y a un flic dans la salle.

— Comment le savez-vous ?

— Avant votre arrivée, Havenmoore remit un papier à l'un de ses invités : je fus assez heureuse pour me l'approprier ; c'était la liste de tous les gens qui se trouvent ici avec leur adresse et leur qualité... Que pensez-vous d'un homme qui exige de son hôte l'énumération complète de ses convives ?

— Qu'il appartient à la police ; c'est clair !

— Voici notre homme : il se nomme Patrick Statford, c'est une vieille connaissance !

— Faites-vous inviter pour la prochaine danse et replacez la feuille dans sa poche qu'il ne s'aperçoive de rien.

Jerry et sa complice se séparèrent. L'homme se dirigea vers le bar tandis que Lætitia s'approchait de Statford.

— Vous aviez disparu, Patrick... Où étiez-vous donc ?

— Je n'aurais si vos manières d'agir n'avaient point changé.

— Et alors ?

— Je me suis rendu compte que vous êtes toujours l'aventurière que je connus jadis... Inutile de vous préparer à me restituer la liste des invités de Roverland, j'ai découvert sa disparition depuis longtemps. J'espère que vous vous doutez maintenant de mes occupations réelles.

La jeune femme comprit qu'il ne servirait à rien de mentir.

— En effet, répondit-elle ! Joli métier que le vôtre ! Policier ! Quelle déchéance pour un officier de l'armée des Indes.

— C'est une façon comme une autre de servir son pays.

— Pourrais-je connaître le motif de votre présence parmi cette société choisie ?

— Nous sommes là pour des raisons identiques tout en poursuivant des buts différents... C'est le Stormeye qui m'attire.

— Vous êtes sans doute chargé de sa protection ?

— Exactement ! et je saurai m'acquitter de cette tâche.

— C'était afin de trier les suspects que vous vous étiez fait remettre cette liste ?

— En effet ! Heureusement elle est maintenant inutile, mon choix est fait.

— Parlez-vous pour moi ?

— On ne peut rien vous cacher.

— J'accepte ce duel. Je suis avatagée dès le début car vous ne pouvez rien contre ma personne, Patrick Statford. Si vous tentez de me faire arrêter, je dévoile la vérité sur l'affaire de Rangoon et vous m'accompagnez en prison. Vos camarades qui ont eu la bonté de vous couvrir ; vos chefs qui ont étouffé le retentissement de votre trahison seraient également compromis... Vous voyez ! Je possède des armes terribles contre le petit détective que vous êtes.

— Vous ne m'apprenez rien de nouveau ; je vous sais capable d'exécuter ces menaces mais je m'efforcerai de vous mettre hors d'état de nuire sans susciter un tel scandale.

— Nous verrons. Bonne chance, Statford !

Elle lui tourna brusquement le dos pour se perdre dans la foule bruyante des danseurs.

Il était environ deux heures de la nuit lorsque la soirée se termina. Les invités prirent congé les uns après les autres ; Osterwell et la comtesse s'en furent les derniers. Dans le salon désert, il ne resta bientôt plus que lord Havenmoore, sa fille et le détective.

— Monsieur Statford, je crois que votre mission est terminée, prononça le châtelain en attirant le jeune homme à l'écart. Je suis heureux qu'il ne se soit rien passé et que le Stormeye ne m'ait attiré aucun désagrément. Je saurai vanter à vos chefs le tact et la discrétion déployés au cours de votre

délicate surveillance. Vous êtes un véritable gentleman.

— Je suis très sensible à cette appréciation, répartit le jeune homme ; cependant, le diamant n'a pas encore réintégré sa cachette et je vous demanderais l'autorisation de demeurer ici jusqu'à ce qu'il soit en sûreté.

Le châtelain sourit et laissa peser sur le policier l'étrange éclat de son regard insoutenable.

— Rassurez-vous, Stafford, le Stormeye possède une cachette introuvable que je suis seul à connaître. Votre présence ici n'est plus nécessaire.

— Je ne mets pas en doute vos paroles mais, êtes-vous bien sûr de toutes les personnes présentes à votre réception ?

— Qu'importe ! Mon diamant ne court de danger que lorsqu'il est au bras de ma fille. Dès qu'il revient en ma possession, personne ne peut plus s'en emparer.

— Il serait de mauvais ton d'insister... Permettez-moi de me retirer, lord Havenmoore.

Patrick salua le châtelain et sa fille puis sortit. Il traversa le parc pour gagner son automobile garée sur une pelouse près de l'entrée.

Deux minutes plus tard, il filait sur la route de Roverland.

CHAPITRE III

APRÈS LE DÉPART du jeune homme, lord Cecil Havenmoore regagna ses appartements après avoir embrassé sa fille et détaché de son bras le bracelet de platine supportant le Stormeye. Il poussa les verrous de sa chambre à coucher et se mit en devoir de desservir le joyau.

Les plis d'un épais rideau masquant une fenêtre remuèrent imperceptiblement.

Le vieillard auquel ce détail avait échappé se leva pour gagner son cabinet de toilette. Il tenait le Stormeye dans la main droite et le bracelet dans l'autre. Soudain, il tressaillit : deux coups de feu venaient d'être tirés dans le parc du château. Lord Havenmoore

disparut vivement dans le cabinet de toilette pour en sortir vingt secondes plus tard sans le Stormeye ni le bracelet. Se précipitant vers la porte il l'ouvrit pour gagner le couloir en appelant les domestiques et sa fille.

Dès qu'il eut quitté la chambre, Jerry Osterwell écarta entièrement le rideau qui le dissimulait puis, après avoir jeté un bref coup d'œil autour de lui, s'engouffra dans le cabinet de toilette.

Il sourit en apercevant le bracelet de platine sur une tablette de marbre et songea que dans sa hâte, le châtelain l'avait déposé là avec le diamant.

Le bandit se trompait lourdement.

Le diamant n'était nulle part : en vain il fouilla le réduit dans ses moindres recoins, inspectant les tiroirs, déplaçant chaque objet ; il lui fut impossible de découvrir la fameuse pierre.

Dépité, entendant des pas nombreux à l'extérieur, il gagna la baie vitrée qu'il entr'ouvrit ; puis, utilisant une corniche et un tuyau de descente, il se laissa tomber sur le gazon du parc et se perdit dans les ténèbres.

Il était temps, lord Havenmoore suivi de son intendant et de sa fille réintégraient ses appartements.

— Enfin, Ralph, vous avez entendu également ces deux coups de feu ?

Le domestique affirma énergiquement et Grace vint ajouter qu'ils avaient été tirés non loin de sa fenêtre en un endroit où le parc se trouve être particulièrement touffu.

— Il est vraiment étrange que nos investigations n'aient produit aucun résultat. Impossible de découvrir le mystérieux tireur ni la victime s'il y en a une.

Tout en parlant, il s'était approché du cabinet de toilette. Il s'immobilisa sur le seuil, frappé de stupeur.

— Quelqu'un s'est introduit ici pendant mon absence, conclut-il devant le désordre du réduit.

— La fenêtre est ouverte ! prononça l'intendant en se dirigeant vers la baie vitrée.

Lord Havenmoore se laissa tomber dans un fauteuil.

— Je comprends pourquoi nous n'avons trouvé personne dans le parc. Les deux coups de feu n'étaient destinés qu'à nous attirer hors du château. Je me suis laissé prendre au piège et, pendant que nous explorions les fourrés, un inconnu s'introduisait ici pour visiter mon appartement en toute tranquillité...

— Mais dans quel but ? intervint Grace.

— Sans doute pour voler le Stormeye... Heureusement, le diamant est en sûreté.

Un silence impressionnant suivit cette déclaration. Le châtelain le rompit le premier.

— Ralph, vous allez prendre le Bentley et partir à la recherche de Patrick Statford. Il ne doit pas être loin : vous le trouverez sans doute dans l'unique hôtel de Roverland, car il ne doit repartir pour Londres que dans la matinée de demain.

Le domestique disparut. Peu après, le père et la fille entendirent la puissante voiture traverser le parc avant de se lancer sur la route de Roverland.

— Pourquoi appelez-vous Patrick Statford ? questionna Grace avant de se retirer. Je ne vois pas ce que peut faire un ingénieur de l'aéronautique dans de telles circonstances.

Lord Havenmoore hésita quelques secondes puis prit une résolution.

— Patrick Statford n'est pas un ingénieur mais un détective de Scotland-Yard. Je l'avais fait venir ce soir dans le but de surveiller discrètement le diamant que vous portiez. J'ai eu tort de le congédier trop tôt.

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

3	7	2	6	8	4	7	3	6	2	8	5	8	3	6	4
V	U	U	A	U	U	N	I	R	N	N	U	B	S	R	N
4	8	3	5	6	2	7	4	6	3	5	2	8	4	7	3
E	I	I	N	A	E	E	N	N	T	C	P	L	O	A	E
7	4	6	2	5	7	3	6	2	5	7	3	6	4	2	5
M	U	G	E	A	I	U	E	R	D	T	R	M	V	T	E
8	4	7	5	6	2	7	4	3	5	4	6	2	7	5	3
L	E	I	A	E	E	E	L	I	U	L	N	D	S	T	N
7	3	5	2	6	4	8	3	5	6	2	7	4	6	3	5
I	A	R	A	T	E	E	T	E	A	R	N	C	L	T	S
6	4	5	3	6	2	7	4	5	3	6	2	7	6	4	5
A	O	U	E	M	G	C	N	T	N	I	E	E	A	Q	I
4	7	5	4	6	2	8	6	3	7	4	6	5	2	4	3
U	R	L	E	B	N	T	L	D	E	T	E	E	T	E	U

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller. King Features, Inc.

Jerry Osterwell rejoignit sa complice à un demi-mille environ du château de Roverland.

— Tout s'est bien passé ? demanda Lætitia.

— A merveille ! Vos coups de feu ont attiré Havenmoore et toute sa domesticité dans le parc : j'ai pu travailler à l'aise mais malheureusement il m'a été impossible de découvrir le Stormeye.

L'aventurier fit ensuite à sa compagne le récit détaillé de la scène qu'il avait vécue.

Elle demeura un instant songeuse puis parla avec assurance.

— J'ai visité à plusieurs reprises le coffre et les meubles du châtelain. Vous-même avez effectué une reconnaissance dans des conditions particulièrement favorables et nous n'avons rien découvert. La conclusion est simple et logique : Cecil Havenmoore dissimule le diamant sur lui.

— S'il en est ainsi, notre tâche ne sera pas aisée.

— Au contraire, votre qualité de docteur nous sera d'un grand secours.

— Je comprends mal.

— Je vous expliquerai plus tard... Nous sommes invités après-demain par Grace. La réunion doit avoir lieu dans la stricte intimité, nous en profiterons pour nous renseigner sur l'exactitude de mon hypothèse.

— Je vous obéis... Ne craignez-vous pas une nouvelle intervention de ce Statford ?

— Celui-là m'inquiète peu ! Je suis suffisamment au courant de ses secrets pour l'écartier de notre route lorsqu'il deviendra gênant.

Les deux coquins gagnèrent leur automobile dissimulée par un groupe d'arbustes et prirent la direction du cottage tous phares éteints.

Depuis deux jours, Patrick Statford fréquentait le château de lord Havenmoore. Sur sa prière, la tentative de vol avait été gardée secrète et il avait même obtenu de Grace la promesse qu'elle n'en parlerait pas à la comtesse Di Alcado.

Les traces de pas relevées sur le gazon du parc l'avaient pleinement renseigné sur l'identité des cambrioleurs. Il était maintenant certain du but poursuivi par l'ancienne espionne et son complice le mystérieux docteur américain.

En dépit de ces preuves, il ne lui était pas possible d'arrêter les deux personnages sans risquer de soulever un scandale qui non seulement le perdrait mais atteindrait encore une quantité de personnalités irréprochables qui jadis lui avaient rendu d'inestimables services au moment de sa trahison.

Persuadé que le couple ne s'en tiendrait pas à cette malheureuse tentative, il résolut d'attendre l'occasion favorable de le réduire à l'impuissance, sans danger.

Cette après-midi-là, Grace Havenmoore avait prié Lætitia d'amener le docteur Osterwell de Boston. Les deux invités arrivèrent à l'heure dite et Statford fut frappé de l'aisance avec laquelle Lætitia acceptait l'hospitalité de ceux qu'elle tentait de voler de la plus basse façon.

— Quelle comédienne ! songeait-il en répondant aux phrases aimables de son adversaire.

A un certain moment, le jeune homme s'éloigna en compagnie d'Osterwell et de Grace qui les conviait à une promenade dans le parc. Le trio disparut, laissant lord Havenmoore seul avec la belle aventurière.

— Charmant ce Patrick Statford ! jeta-t-elle négligemment.

— Je suis de votre avis, c'est un jeune homme plein de tact et de savoir-vivre.

— Il paraît très bien s'accorder avec Grace.

Le châtelain la dévisagea curieusement de son étrange regard.

Elle parut ignorer cet examen, tira un porte-cigarettes d'argent de son réticule et choisit soigneusement un cylindre blanc. Elle fit le geste de le porter à ses lèvres mais son bras heurta le dossier de son siège et il chuta sur le tapis.

La comtesse en choisit un second puis, profitant d'un instant d'inattention de son compagnon, elle broya de la pointe de sa chaussure la première cigarette de tabac blond tombée aux pieds du maître de céans. Un jet de liquide incolore fusa de l'objet. La comtesse se leva d'un mouvement naturel et gagna la baie vitrée ouverte sur le parc.

Tout en tirant des volutes de fumée bleue de sa cigarette, elle ne perdait pas un geste de son hôte.

Celui-ci passa à plusieurs reprises la main sur son visage comme s'il se trouvait la proie d'une grande lassitude. Il répondit avec difficulté à une question de Lætitia, puis fit des efforts manifestes pour se lever de son siège.

— Vous semblez souffrant, prononça hypocritement l'aventurière sans cesser de respirer l'air pur entrant par la fenêtre.

Lord Havenmoore ne répondit pas. Sa tête s'inclina sur sa poitrine et il perdit connaissance.

La jeune femme le considéra ironiquement ; s'appliquant une pochette parfumée sous les narines, elle alla ramasser la cigarette écrasée gisant sur le tapis pour la précipiter dans un buisson à quelques pas de l'entrée.

Elle revint alors vers le corps pour fouiller les vêtements et leurs doublures avec une habileté consommée. Pas un des objets que portait son hôte ne lui échappa : elle recommença sa besogne par deux fois avant de s'éloigner rageusement.

— Rien, gronda-t-elle ! Le Stormeye n'est pas là.

Entendant un bruit de conversation éloigné, elle se précipita au-devant de Grace et de ses compagnons en simulant le plus complet désarroi.

— Docteur Osterwell, s'écria-t-elle ! Venez vite, lord Havenmoore vient de se trouver mal.

Le trio s'élança dans le salon du rez-de-chaussée. Grace demeura atterrée devant la face exsangue de son père ; la comtesse la prit affectueusement dans ses bras tandis qu'Osterwell et Statford se penchaient sur le châtelain.

— Ce n'est rien, conclut le faux docteur. Une syncope sans gravité. Veuillez appeler deux domestiques pour transporter le malade dans son appartement ; je serai plus à l'aise pour l'examiner lorsqu'il sera étendu.

Le détective intervint.

— Inutile, docteur ! Il y a un divan dans cette pièce et vous serez très bien pour prodiguer vos soins à votre malade... Ne trouvez-vous pas qu'il règne ici une étrange odeur ?

— Je fumais des cigarettes d'Orient avant que lord Havenmoore ne tombe en syncope, expliqua Lætitia.

Le jeune homme ne répondit pas. Empoignant le châtelain sous les aisselles il le transporta sur le canapé avec l'aide d'Osterwell.

Lætitia, Grace et Statford reculèrent ensuite de quelques pas pendant que le pseudo-médecin jouait la comédie de l'examen sérieux.

Celui-ci, tirant un flacon de sels de sa poche le déposa sur un guéridon bas près de lui. Collant ensuite l'oreille contre la poitrine de l'inconscient, il fit le simulacre de compter les pulsations du cœur. Il se redressa et souleva la paupière gauche : le globe de l'œil apparut, révélsé dans son orbite. Il sou-

Ce soir et tous les autres soirs, dans des milliers de foyers où l'on apprécie le charme magique des photos prises à l'intérieur, il se prendra des instantanés. Il suffit d'un **Film Kodak** et d'une ou deux lampes pour photographie. **Vraiment facile !**



Un sujet pour lampe Photoflood



Un excellent sujet pour lampe Photoflash

Voyez votre **Marchand Kodak** aujourd'hui pour des Films Kodak (Kodak Super-XX avec lampe Photoflood, Kodak Verichrome avec lampe Photoflash)... pour des lampes... pour le nouveau dépliant Kodak qui vous permettra de faire un début superbe... ce dépliant est **Gratuit!**



CANADIAN KODAK CO., LIMITED  
TORONTO 9, ONTARIO

**Kodak**

leva alors la paupière droite et faillit pousser un cri de stupeur : l'œil apparaissait dans sa position normale avec sa pupille et son iris d'une transparence et d'une netteté absolues.

Osterwell dut renouveler sa tentative pour se convaincre qu'il ne rêvait pas : le résultat demeura le même, l'œil droit de lord Havenmoore fixait sur le coquin un regard étrangement net alors que le gauche demeurait terne et sans vie.

Jerry déboucha en tremblant le flacon de sels et plaça son orifice sous les narines du châtelain. Il demanda de l'eau fraîche que le policier se hâta de lui apporter et en baigna le visage. Quelques frictions vigoureuses achevèrent de ranimer le père de Grace.

— Quelle frayeur vous nous avez causée ! s'exclama la comtesse au moment où il reprenait ses sens.

— Mon Dieu ! balbutia-t-il, je ne comprends pas ce qui vient de se produire !... M'évanouir comme une fillette : c'est inconcevable !

— Il fait très chaud dans ce salon, expliqua Lætitia : et le parfum des fleurs qui le parent ne doit pas être étranger à ce malaise... Qu'en pensez-vous, monsieur l'ingénieur ?

— Je pense que l'arome des cigarettes d'Orient de Mme la comtesse a également influé sur la sensibilité de lord Havenmoore... N'est-ce pas, docteur ?

— Peut-être, approuva l'interpellé, sans prendre garde à sa réponse.

Patrick constata avec étonnement qu'Osterwell était la proie d'une vive agitation. Son visage était pâle, ses gestes trahissaient une nervosité inexplicable.

— Seriez-vous fatigué, docteur ? insista Stafford.

— Nullement ! Je suis seulement heureux de constater le peu de gravité de l'état de lord Havenmoore.

— C'est fort aimable de votre part, remercia le châtelain, cependant je ne me sens pas remis entièrement et je vais prendre congé de votre compagnie pour me retirer chez moi.

Lord Cecil s'éloigna et l'après-midi se termina sans grand entrain.

A six heures, le docteur Osterwell quitta le château. Un quart d'heure plus tard la comtesse l'imitait.

Laissant Grace seule avec Stafford, elle rejoignit son complice dans leur cottage isolé de Roverland.

— Aucun résultat, Jerry ! jeta-t-elle en entrant. J'ai endormi le vieux ; j'ai fouillé jusqu'à la doublure de ses vêtements sans rien trouver. Le Stormeye n'est ni chez lui ni sur lui : je ne comprends plus ! cette comédie ne peut durer davantage, nous jouons un jeu dangereux qui peut nous coûter notre liberté. Il faut prendre une résolution immédiate ou partir !... Entendez-vous, Jerry ? Partir ! Laisser là quinze mille livres sterling ; de quoi vivre tranquilles dans mon merveilleux pays ou sur un point ignoré de la côte méditerranéenne française !

— Vous songez déjà à la retraite, gouailla Osterwell !

— Pas de plaisanteries ! Votre indifférence m'exaspère... Vous paraissez heureux !...

— Je le suis en effet !

— Vous êtes facile à contenter. Ce sont sans doute vos nouveaux titres de docteur en médecine qui vous mettent de la joie au cœur !

— Précisément !

— De mieux en mieux ! Vous vous imaginez être d'une essence supérieure et vous commettez bêtise sur bêtise. Tout à l'heure, vous avez failli tout gâcher en manifestant une sensibilité stupide devant l'évanouissement de lord Havenmoore. Tout le monde a remarqué votre trouble ; en particulier ce policier qui surveille nos agissements.

— Si je n'ai pu maîtriser ma nervosité c'est sans doute que j'avais fait une découverte qui la justifiait.

— Quelle découverte ?

— Je sais où se trouve le Stormeye.

— Que dites-vous ?

— Ne me faites pas répéter ; vous avez bien compris.

— Jerry, je vous en prie, expliquez-moi.

— Tiens ! Vous changez de ton à présent.

— Ne soyez pas stupide, parlez.

— J'ai imaginé un plan qui nous permettra de voler le diamant sans courir le moindre risque.

— Même pas de la part de Stafford ?

— Pas plus que de celle d'un autre. Je compte beaucoup sur vous pour m'aider.

— Vous savez que je vous suis dévouée.

— Parfait !

Le bandit disparut dans un réduit voisin de la pièce commune et revint avec une valise en cuir jaune.

— Que faites-vous, Jerry ?

— Ne soyez donc pas si impatiente !

Il ouvrit la valise et fit jouer un mécanisme permettant de découvrir un compartiment secret. Les lumières du lustre firent étinceler tout un attirail de cambrioleur ainsi que des pistolets de fort calibre.

Jerry dédaigna ces objets pour s'emparer d'une vulgaire boîte de carton d'où il tira un flacon rempli d'un liquide incolore.

S'approchant de sa compagne, il fit miroiter la bouteille devant ses yeux.

— Vous connaissez ceci, Lætitia ?

La jeune femme articula une réponse inintelligible en pâlisant.

— Votre trouble me renseigne suffisamment, ricana l'autre... Vous vous souvenez de ce poison que vous vendit un jour une vieille Juive dans un ghetto sordide de la Palestine...

— Où voulez-vous en venir ?

— Très intéressant ce liquide, il produit son effet vingt-quatre heures après son absorption et cause artificiellement une embolie en agissant sur le sang. Il possède encore la qualité de s'éliminer rapidement par les pores et de ne laisser ainsi aucune trace. En un mot, il provoque une mort naturelle.

— Très intéressant ce liquide, il produit son effet vingt-quatre heures après son absorption et cause artificiellement une embolie en agissant sur le sang. Il possède encore la qualité de s'éliminer rapidement par les pores et de ne laisser ainsi aucune trace. En un mot, il provoque une mort naturelle.

— C'est cependant la vérité. Je remarque depuis quelque temps que ma fille et le jeune homme passent de longs moments l'un près de l'autre. C'est pour cela que j'ai laissé entendre à celui-ci que l'heure était arrivée de regagner ses usines.

— Même trop amis !

— Je n'ose vous comprendre.

— C'est cependant la vérité. Je remarque depuis quelque temps que ma fille et le jeune homme passent de longs moments l'un près de l'autre. C'est pour cela que j'ai laissé entendre à celui-ci que l'heure était arrivée de regagner ses usines.

— Pourquoi me rappeler ces détails ?

— Parce qu'il faut tuer Cecil Havenmoore !

#### CHAPITRE IV

LE DINER intime que donnait lord Havenmoore en l'honneur du départ de Patrick Stafford s'achevait dans une atmosphère cordiale. Les convives n'étaient qu'au nombre de cinq. Outre Grace et son père, Osterwell, la comtesse et le détective y assistaient.

La veille, le châtelain avait signifié son congé à Stafford avec une extrême courtoisie. En vain le jeune homme avait-il tenté de faire revenir son hôte sur sa décision ; celui-ci avait souri de ses craintes et l'avait assuré que maintenant aucun danger ne menaçait le Stormeye.

En désespoir de cause, Patrick avait prudemment hasardé quelques phrases sur la comtesse et Osterwell mais on l'avait fermement prié de s'abstenir de toute calomnie stupide sur ces deux invités de marque.

Le repas achevé, les cinq convives allèrent s'installer dans le parc où régnait une agréable fraîcheur nocturne.

— Ainsi, lança Lætitia, M. Stafford quitte Roverland demain ?

— En effet ! Les nécessités de ma situation m'obligent à regagner Londres.

— Je vous comprends fort bien !... Nous allons perdre un délicieux compagnon.

— Trop aimable, comtesse !

La conversation roula encore quelque temps sur des sujets divers puis, Grace Havenmoore pria Patrick de l'accompagner à travers le parc enténébré...

Le couple s'éloigna suivi des yeux par lord Havenmoore et ses deux compagnons.

— Sir Stafford et votre fille sont devenus une paire d'amis, insinua Lætitia.

— Même trop amis !

— Je n'ose vous comprendre.

— C'est cependant la vérité. Je remarque depuis quelque temps que ma fille et le jeune homme passent de longs moments l'un près de l'autre. C'est pour cela que j'ai laissé entendre à celui-ci que l'heure était arrivée de regagner ses usines.



## QUI EST-IL, QUI EST-ELLE ?

C'est aujourd'hui une tragédienne de premier plan. Dès l'époque où cette photo fut prise, ses parents, artistes eux-mêmes, l'orientaient déjà vers cette brillante carrière qu'elle occupe en ce moment. Son père fut l'un des plus grands artistes lyriques que connut notre monde musical pendant plusieurs décades. Il fit également école par son enseignement chez nous de l'art dramatique et du chant. Les sœurs de notre tragédienne sont aussi de brillantes artistes : chant, théâtre, radio. Cette délicieuse petite fille d'hier, connue aujourd'hui de tous les radiophiles et amateurs de théâtre, dirige en ce moment des classes de phonétique qui sont très fidèlement suivies. Elle est lauréate du Conservatoire de Paris. Elle a fait aussi du cinéma avec Pierre Richard-Willm. C'est notre grande dame de la radio et du théâtre. On l'a admirée ici dans *Athalie*, *l'Aiglon*. On souhaite la voir dans *Cina*. Qui est-elle ? La reconnaissez-vous ? Un effort d'imagination et dans le doute, qu'on se reporte à la page 32 du présent numéro du **SAMEDI** où l'on trouvera la réponse, de même que la photo actuelle de cette sympathique artiste.

— Evidemment, intervint Osterwell, Miss Grace Havenmoore ne peut se compromettre avec un simple ingénieur... fût-il le plus célèbre du royaume.

— C'est exactement ma pensée, répartit le châtelain.

Sa gêne était visible, il se hâta de détourner la conversation.

— Excusez-moi, mes chers amis, si j'omets de vous offrir des rafraîchissements. Le temps d'appeler un domestique et cette faute sera réparée.

— Epargnez-vous cette peine, intervint la jeune femme. Votre domestique ignore la façon de préparer convenablement un mélange des plus agréables dont je connais le secret. Permettez-moi de tenir moi-même le rôle de bar-maid.

La comtesse disparut pour gagner le bar où elle confectionna à la hâte un cocktail de couleur brune. Elle en versa une dose dans cinq verres différents, ajouta de la glace pilée, puis jeta un coup d'œil circonspect sur les issues de la pièce.

Certaine de ne pas être vue, elle tira de son corsage le mystérieux flacon que lui avait confié Jerry et vida son contenu dans l'un des verres.

Elle revint ensuite vers les deux hommes pour poser devant lord Cecil le breuvage empoisonné et les quatre autres verres devant les places occupées par les convives.

— Vous avez raison, comtesse : ce cocktail est exquis, annonça le châtelain après avoir bu. Il faudra en donner la composition à Grace afin qu'elle m'en confectionne lorsque vous ne serez plus là.

Patrick et sa compagne marchèrent jusqu'à la rive d'un petit lac s'étendant à l'extrémité du parc de Roverland. Les deux jeunes gens n'avaient pas encore échangé une seule parole depuis qu'ils avaient quitté leurs compagnons.

— Miss Havenmoore, vous paraissez triste ce soir !

— Je le suis en effet, car je songe que demain vous ne serez plus des nôtres.

— Vraiment ! Vous regretteriez la présence d'un policier à vos côtés... Habituellement, cette profession est considérée comme vile par les personnes de votre rang.

— N'aggravez pas ma peine par de tels propos. J'admire au contraire des hommes comme vous dont le risque constitue le facteur essentiel de la vie et dont le courage est la qualité dominante.

— Je vous remercie de ces éloges, sourit le jeune homme, mais je ne les mérite pas. A Roverland, vous ne m'avez pu risquer aucun danger ni faire preuve d'aucun courage.

— Je ne parle pas de cette stupide affaire du diamant qui vous importune certainement...

— C'est une erreur ! coupa Patrick, elle m'intéresse au contraire beaucoup.

— Alors ! Pourquoi ne restez-vous pas ?

— Votre père trouve, avec juste raison, que maintenant je suis inutile.

Un temps de silence suivit ces mots. Les deux jeunes gens se mirent à marcher côte à côte le long de la rive du lac.

— J'emporterai néanmoins de Roverland des souvenirs exquis, reprit-il tristement. Les paroles que vous avez prononcées ce soir demeureront toujours présentes à ma mémoire... Votre image également ne me quittera pas...

Il se tut brusquement, effrayé de son audace.

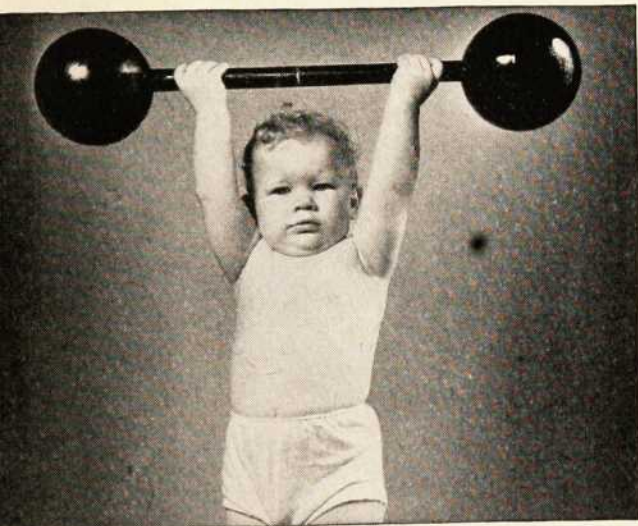
# SEUL KLEENEX\* VOUS DONNE TOUS CES AVANTAGES

(Premier choix de 9 Canadiens  
sur 10)

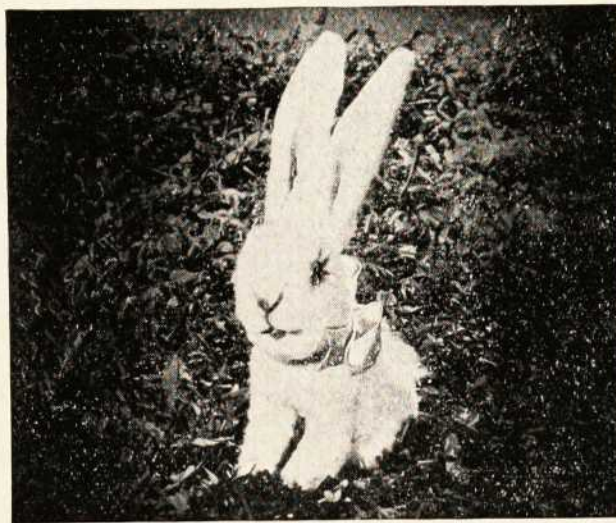


**Plus doux**—Kleenex est fait de "Cellucotton"—la substance moelleuse qui est effectivement 5 fois plus absorbante que le coton... douce pour les nez sensibles et la peau la plus délicate.

\*Marque déposée au bur. can. des brev.



**Plus fort**—Chaque feuille simple de Kleenex est plus forte que les tissus ordinaires. Chaque application ou "tissu" est double, donnant une force et une absorption supérieure.



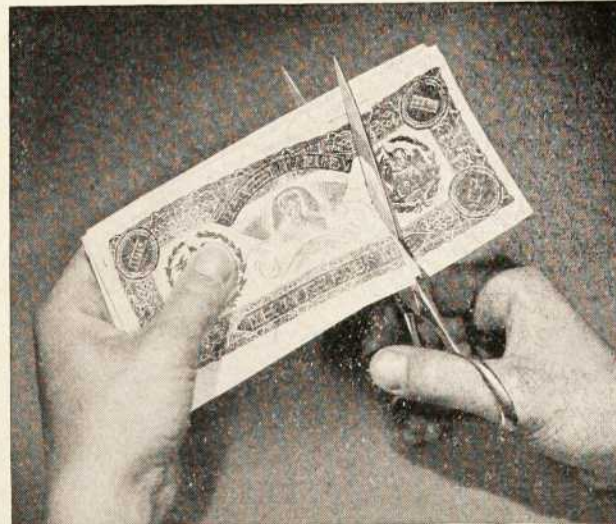
**Plus blanc**—Kleenex est traité pour le rendre tout blanc dans un nouveau moulin canadien ultra-moderne; son paquet cacheté, breveté, vous assure des tissus absolument hygiéniques.



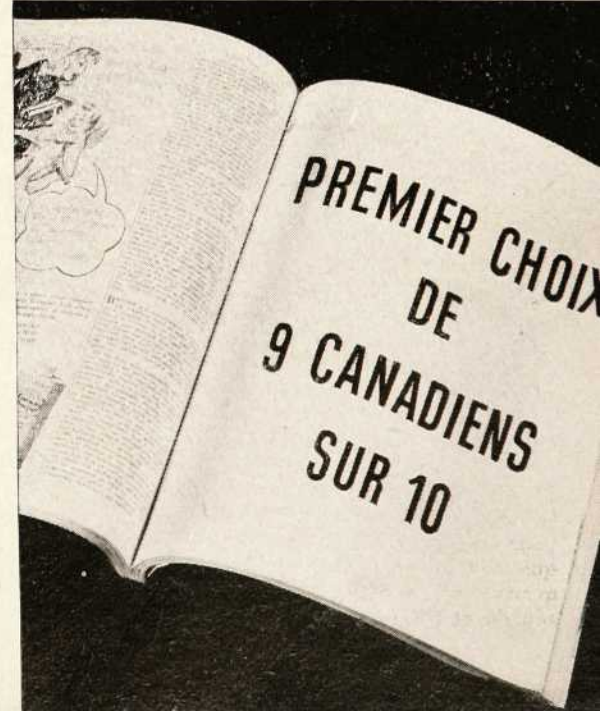
**Commode**—La perte et le désordre sont évités... la propreté et la commodité assurées par le fameux paquet distributif Kleenex exclusif. Tirez un Kleenex—et un autre vient à sa suite.



**Variété**—Un tissu Kleenex pour chaque usage. Format mouchoir, 9" x 10"—200 tissus par paquet; petit format, 6 3/4" x 9"—300 tissus; format pour hommes, 12" x 12"—200 tissus. 9 Canadiens sur 10 préfèrent le Kleenex double supérieur.



**Économique**—Des épargnes ont résulté de la grande production de Kleenex et vous en bénéficiez. (Il ne vous coûte que le 1/3 du prix que vous payiez il y a quelques années.) Et vous avez 50% plus de tissu Kleenex que de tissus ordinaires à trois épaisseurs.



PREMIER CHOIX  
DE  
9 CANADIENS  
SUR 10

— Je ne vous oublierai pas non plus, murmura la jeune fille en levant sur lui un regard chargé de tendresse inavouée.

Patrick lui prit les mains et l'attira vers lui.

— Grace, murmura-t-il, je n'ose croire à ce bonheur.

La jeune fille ferma les yeux et se laissa bercer par les bras qui l'enveloppaient avec amour. La lune qui surgissait à l'horizon vint éclairer de sa lumière immatérielle et douce leurs deux silhouettes unies dans un premier baiser.

— Vous reviendrez à Roverland ? demanda la jeune fille lorsqu'ils se désenlacèrent.

— Dès que je disposerai de quelques heures, je les passerai auprès de vous.

— Merci !... Il faut retourner, sinon notre absence paraîtrait longue à mon père.

Patrick ne répondit pas mais son attitude indiqua un visible embarras.

— Qu'avez-vous ? demanda la jeune fille étonnée.

— Grace, je voudrais vous confier une chose grave.

— Parlez, mon Dieu !

— Me promettez-vous le secret le plus absolu ?

— Je vous le jure : ayez confiance !

— Connaissez-vous bien la comtesse Lætitia Di Alcado ?

— Mais oui !... C'est une excellente amie !

— Je regrette de vous détromper : c'est une aventurière d'envergure et dangereuse.

— Comment pouvez-vous supposer cela ?

— Je ne suppose rien, j'é mets une certitude. Lætitia Di Alcado est une fausse comtesse : elle n'est ici que pour dérober le diamant qui fait l'orgueil de votre père. La tentative de l'autre soir fut exécutée par elle et son complice Osterwell.

— Mais il faut prévenir lord Havenmoore, les arrêter...

— J'ai vainement tenté de jeter le doute dans l'esprit du maître de Roverland.

— Parlez-lui franchement. Voulez-vous que je lui dévoile la vérité moi-même ?

— Non ! Je vous demande au contraire de feindre une ignorance complète de ces choses et d'agir discrètement en continuant vos bons rapports avec la comtesse. Il importe de ne pas lui donner l'éveil.

— Ce que vous me demandez est au-dessus de mes forces.

— Il le faut. Je vous en supplie, écoutez mes conseils.

— Je ne pourrai pas maintenant que je connais la vérité sur cette femme. C'est trop exiger de moi.

— Alors, je suis perdu !

— Vous, Patrick Statford !

— Oui, moi.

— Je ne comprends plus.

— Vous comprendrez lorsque je vous aurai dévoilé la vérité. Malheureusement, je vais me condamner irrémédiablement à vos yeux : je vais détruire votre amour, vous n'éprouverez plus que de la haine et de la répulsion à mon égard.

— Mon Dieu ! Calmez-vous, ne prononcez plus de telles paroles !

— Elles vous paraîtront naturelles lorsque vous pourrez me juger... Il y a cinq ans, j'étais lieutenant dans l'armée des Indes à Rangoon. J'occupais un poste de première importance, j'étais estimé pour ma droiture et ma loyauté. Ce fut alors que je fis la connaissance d'une aventurière du nom de Lætitia Di Alcado. Cette femme, sous le couvert d'un faux titre, espionnait pour le compte d'une nation étrangère qui désirait provoquer des soulèvements dans nos possessions du Nord afin de se les approprier ensuite.

« En qualité d'attaché à l'état-major, j'étais en possession de renseignements secrets sur les emplacements et l'importance de nos effectifs en Inde Occidentale. Grâce à l'ascendant qu'elle prit sur moi et au sentiment aveugle qui me poussait vers elle, Lætitia Di Alcado parvint à se documenter d'une façon très complète et à communiquer aux services étrangers qui l'employaient de précieuses indications qu'on lui payait fort cher.

« Son infâme mission terminée, elle disparut de Rangoon le jour même où je découvrais sa trahison.

« Je fis l'impossible pour réparer ma faute. Le jour où la révolte éclata, j'obtins d'aller combattre sur notre front. Une fois ce soulèvement réprimé, je revins à Rangoon, décidé à me constituer prisonnier. Des camarades auxquels je me confiai me prirent en pitié. Mes supérieurs, par égard pour mes services passés, me dissuadèrent de ce projet, me conseillant seulement de remettre ma démission.

« C'est ce que je fis.

« Je revins en Angleterre où après quelques mois d'inaction, je parvins à entrer au service de Scotland-Yard. Je me consacre avec passion à ce nouveau métier qui me permet d'être utile à mon pays et de racheter ainsi mes erreurs de jadis.

« Depuis Rangoon, je n'avais jamais revu la comtesse Di Alcado ; l'autre soir, je l'ai rencontrée ici et j'ai facilement trouvé les raisons de sa présence : elle convoite le Stormeye.

« Une explication qu'elle me demanda immédiatement me permit de comprendre qu'elle était décidée à dévoiler la vérité sur ma trahison de jadis si je la faisais arrêter. Elle provoquerait ainsi un véritable scandale dont je ne serais pas le seul à souffrir. Ceux qui me protégèrent et étouffèrent cette affaire par bienveillance, seraient atteints et salis... Cela, je ne le veux pas !... Voilà pourquoi je suis perdu si la comtesse se doute que je vous ai dévoilé sa véritable personnalité.

« J'imagine en outre que vous n'éprouvez plus la moindre sympathie à l'égard d'un homme tel que je me suis décrit...

La jeune fille se serra contre lui : elle était pâle, deux larmes lourdes ruisselaient sur son visage.

— Patrick, murmura-t-elle... je vous aime.

Quelques minutes plus tard, ils rejoignaient lord Havenmoore et le couple d'aventuriers.

Devant le châtelain, un verre entièrement vide reposait. Le crime de Lætitia Di Alcado était accompli.

— Enfin, vous voici ! s'exclama la comtesse. J'imagine que les rives du lac doivent être attrayantes sous le ciel nocturne pour nous oublier ainsi !

— En effet ! répondit aimablement Grace ; c'est une promenade exquise.

Rien dans le ton de la jeune fille ne trahissait l'aversion qu'elle éprouvait à l'égard de cette femme.

Statford la remercia d'un regard éloquent.

— Comme vous serez seule demain, continua Lætitia, et si lord Havenmoore le permet, je viendrai vous enlever de bonne heure pour vous conduire au Cap Land's End. On signale de fortes tempêtes de ce côté et j'adore contempler l'Océan lorsqu'il est en furie. Quelle délicieuse journée en perspective ! Acceptez-vous de m'accompagner ?

Statford adressa un signe discret à la jeune fille.

— Mais certainement, se hâta-t-elle de répondre : à condition toutefois que mon père m'y autorise.

— Vous avez mon consentement, Grace ; vous ne sauriez trouver de meilleure compagnie que celle de la comtesse Di Alcado.

Une heure plus tard, après avoir pris congé de leurs hôtes, Osterwell et sa complice se retrouvaient seuls.

— Tout s'arrange, Lætitia : ce maudit détective disparaît de la scène au bon moment et Grace sera absente lorsque le malheur arrivera.

Les deux bandits se livrèrent alors à une étrange besogne. Osterwell alla quérir la valise jaune et fit jouer le mécanisme découvrant le double fond. Il retira tout l'arsenal et les outils de cambrioleur qui s'y trouvaient pour aller les jeter dans un puits profond dissimulé derrière un bosquet à l'extrémité du jardin d'agrément. Il revint ensuite dans la pièce et plaça dans le compartiment secret des liasses de papiers sans importance.

— Maintenant, dit-il, je vais m'installer au rez-de-chaussée avec mes bagages. En prévision d'événements qui peuvent se produire, il est plus décent de faire chambre à part.

— Jerry, il faut vous méfier du médecin de Roverland.

— N'ayez aucune crainte à ce sujet : je me charge de lui. Mes connaissances médicales, quoique sommaires, sont suffisantes pour me tirer d'embarras le cas échéant.

## CHAPITRE V

**A** L'HEURE DITE, Lætitia conduisant elle-même son automobile vint chercher Grace Havenmoore. La jeune fille dissimulait mal encore la peine que lui causait le départ de Patrick : elle dut se forcer pour répondre aimablement à sa compagne.

Elles atteignirent le cap au bout de deux heures environ et entreprirent une longue randonnée le long du littoral. Après avoir déjeuné dans une auberge de campagne, elles achevèrent l'après-midi en flânant le long de la côte dont l'Océan déchainé attaquait furieusement les falaises.

A six heures, la comtesse fut prise d'un inexplicable malaise. Elle dut louer une chambre dans un hôtel pour s'octroyer quelques heures de repos.

— Je suis navrée, Grace, de retarder si sottement l'heure de notre départ.

La jeune fille dissimula sa déception sous une réponse aimable et s'en fut dîner seule. Deux heures plus tard, elle allait reprendre des nouvelles de sa compagne, espérant que celle-ci serait remise.

La comtesse lui confia alors que son état n'avait cessé d'empirer et elle demanda comme une faveur d'attendre le lendemain pour regagner Roverland.

— Dicter au groom un télégramme à l'adresse de votre père afin qu'il ne soit pas inquiet en ne vous voyant pas rentrer.

La jeune fille ne put moins faire que de satisfaire les désirs de Lætitia. La rage au cœur, elle rédigea une dépêche puis s'enferma dans une chambre adjacente à celle de l'aventurière.

Le même soir, à huit heures trente, lord Cecil Havenmoore s'abattait sur les dalles du hall de son château, foudroyé par une embolie.

Ce fut un désordre indescriptible parmi la domesticité. Deux valets entendirent leur maître sur un divan tandis qu'un autre s'efforçait d'entrer en communication téléphonique avec le docteur William Square de Roverland. On lui répondit que le médecin était en visite mais qu'on allait faire l'impossible pour le prévenir.

Soudain, une automobile pénétra dans le parc et Jerry Osterwell en descendit. L'intendant du château se précipita à ses devants.

— Docteur Osterwell ! Quelle chance de vous trouver là !... Il vient d'arriver un accident à lord Havenmoore.

Le bandit affecta la plus vive agitation et suivit le serviteur.

Son examen fut rapide : il ouvrit le plastron de lord Havenmoore et colla son oreille contre la poitrine.

— Rien à faire, prononça-t-il en se redressant : votre maître a cessé de vivre !

Un silence tragique suivit cette conclusion. Les domestiques se recueillirent, quelques-uns quittèrent la salle, incapables de maîtriser leur émotion.

Osterwell se tourna vers l'intendant. — Il faut prévenir le médecin de la localité : je suis sujet américain et ne suis pas qualifié pour établir une constatation légale de décès sur le territoire de la Grande-Bretagne.

— C'est fait, docteur ! Je suppose que Mr. William Square ne tardera guère.

Le médecin de Roverland arriva en effet une demi-heure plus tard. C'était un homme d'une soixantaine d'années, à la physionomie douce mais aux gestes rudes et sans distinction. Au demeurant, un excellent médecin de campagne qui connaissait parfaitement les hôtes de Roverland et les soignait à la satisfaction de tous depuis des années.

Jerry s'avança vers lui dès qu'il parut.

— Docteur Osterwell, de Boston, murmura-t-il !

— Enchanté, cher collègue, répondit le vieillard sans s'émouvoir.

— Il est arrivé un effroyable malheur : mon ami, lord Cecil, vient de mourir subitement.

— Ma domestique m'a prévenu... C'est vraiment étrange car cet homme possédait une santé de fer. A quoi attribuez-vous le décès ?

— A une obstruction de l'artère pulmonaire... embolie foudroyante comme vous pourrez le constater.

— Voulez-vous nous laisser seuls ? lança-t-il d'un ton péremptoire.

— Pourquoi éloignez-vous ces braves gens ? demanda Square lorsque le dernier serviteur eût disparu.

— Parce que je désire vous causer confidentiellement avant l'examen du corps.

— Nous sommes seuls, je vous écoute.

— Vous êtes le médecin de la famille : vous avez déjà eu l'occasion de soigner lord Havenmoore en personne ?

— Je vous avouerai que non ! Depuis quinze ans que je suis à Roverland, jamais le maître de céans n'a fait une heure de maladie grave. Il n'en fut pas de même pour son épouse qui succomba malgré mes soins il y a une dizaine d'années, non plus que pour sa fille qui, durant son jeune âge, dut être l'objet d'une surveillance attentive.

— En fréquentant lord Havenmoore, en vous entretenant avec lui, n'avez-vous jamais rien remarqué d'anormal dans sa physionomie ?

— Rien, sinon que cet homme avait un regard étrangement pénétrant et froid... mais pourquoi ces questions ?

— Parce que, scanda Jerry, en examinant le corps, j'ai fait une découverte troublante que vous auriez faite vous-même si vous aviez été le premier sur les lieux. J'ai relevé un détail dont personne ici ne soupçonne l'existence : ni sa fille, ni ses amis, ni même moi qui suis un familier... Lord Cecil Havenmoore était borgne.

— Que dites-vous ?

— J'affirme que l'œil droit du châtelain est un œil de verre extrêmement bien fait, impossible à différencier d'un globe réel... Venez !

Il entraîna le vieillard abasourdi vers le cadavre et souleva la paupière gauche : l'œil apparut à demi-révoilé, terne, vitreux. Par contre, la paupière droite laissa voir un globe d'une pureté absolue, empreint d'une vitalité factice surprenante.

William Square se rendit alors compte de la justesse des affirmations d'Osterwell.

— C'est inouï, murmura-t-il; j'ai fréquenté lord Havenmoore pendant quinze ans sans jamais soupçonner cette infirmité. Cette prothèse est un véritable chef-d'œuvre, elle donne une impression très nette de la vie.

— Docteur William Square, tout le monde ici ignore ce détail, même la fille du défunt et ses vieux domestiques: ne croyez-vous pas qu'il serait préférable de ne mettre personne au courant de ces constatations? Laissons ensevelir lord Cecil sans divulguer ce secret! Grace éprouvera un chagrin immense en apprenant la mort de son père, il serait cruel de jeter le trouble en elle en révélant cette infirmité que le châtelain cachait à tous... N'êtes-vous pas de mon avis?

— Tout à fait, mon cher collègue! Gardons ceci pour nous, considérons-le au même titre que le secret professionnel.

— Je vous remercie sincèrement en qualité d'ami de miss Havenmoore et vous laisse à vos constatations.

Osterwell s'éloigna courtoisement afin de ne pas assister à l'examen du médecin.

— Et voilà! songea-t-il avec satisfaction. Personne ne connaîtra le mystère de l'œil de verre et rien ne me gênera dans l'accomplissement de la dernière partie de mon plan.

Dix minutes plus tard, Square le rappelait.

— Il s'agit bien d'une embolie, lui dit-il. Aucune autre interprétation du décès n'est possible: mon diagnostic est identique au vôtre: obstruction de l'artère pulmonaire par un caillot.

— Je vais appeler l'intendant et un domestique comme témoins, afin que vous dressiez la constatation du décès et l'autorisation d'inhumation. Il faut à tout prix épargner ces tristes besognes à Grace.

— Mais où se trouve-t-elle donc?  
— Elle est partie ce matin pour le cap Land's End en compagnie de la comtesse Di Alcado. Je suppose qu'elle va rentrer d'un instant à l'autre.

A cet instant, le timbre avertisseur de l'entrée vibra. Les deux hommes sortirent sur le perron et virent un télégraphiste traverser le parc pour se diriger vers eux.

— Pour lord Havenmoore, dit-il en tendant un message.

Osterwell le prit, le décacheta et lut le télégramme de Grace informant son père qu'elle ne rentrerait que le lendemain.

Les deux hommes décidèrent alors de lui répondre sur-le-champ en l'informant du terrible malheur qui la frappait.

Ils revinrent ensuite dans la sinistre chambre et s'occupèrent à préparer la couche mortuaire du châtelain de Roverland.

— J'espère Mr. Square que vous aurez l'amabilité de me tenir compagnie jusqu'à l'arrivée de Grace?

— Bien volontiers! Je n'ai pas de malade à voir cette nuit.

Il était trois heures du matin lorsqu'une automobile stoppa devant l'entrée. Grace affolée surgit de la voiture pour se précipiter dans la pièce où brillait une faible lumière.

Le docteur Square lui barra le passage.

— Miss Havenmoore, ayez du courage, lui dit-il...

Elle repoussa le praticien et marcha vers le corps. Elle avança droite, le visage exsangue ruisselant de larmes et s'immobilisa devant le cadavre.

— Mon père! gémit-elle.  
Ses forces l'abandonnant, elle tomba à genoux au pied du sinistre lit de repos. Dans la lugubre salle on n'entendit plus que des sanglots déchirants mêlés à des phrases désespérées.

La comtesse Di Alcado, demeurée à l'écart, s'approcha d'elle pour l'entraîner et mettre fin à cette scène pénible. Grace se laissa d'abord emmener comme une inconsciente puis soudain, elle parut réaliser que Lætitia se trouvait à ses côtés.

— Vous! lança-t-elle âprement. Laissez-moi! Ne me touchez pas!

Son visage s'était transformé, ses yeux lançaient des éclairs. Il y avait tant de haine dans ces quelques mots, que la comtesse pâlit et recula de quelques pas.

— Docteur Square, continua la jeune fille en s'adressant au médecin: vous qui connaissiez mon père, vous savez qu'il ne pouvait pas mourir ainsi!... Ce n'était pas possible!... On l'a tué, docteur!... On l'a assassiné!

— Je vous en prie, miss Havenmoore, maîtrisez vos nerfs. Lord Cecil jouissait d'une excellente santé mais nul n'est à l'abri d'une embolie. C'est un accident qui peut nous arriver, à nous, à l'instant même. D'ailleurs, qu'allez-vous imaginer: lord Havenmoore était la bonté même, il n'avait aucun ennemi...

— Si, interrompit farouchement la jeune fille: il en avait à son insu, mais je saurai les démasquer.

Elle revint vers le mort pour s'agenouiller près de lui. Elle ne pleurait plus mais fixait les traits du cadavre avec une expression lointaine et indifférente.

Elle se redressa brusquement.

— Il faut prévenir Patrick! lança-t-elle...

Puis, sans ajouter un mot, elle s'effondra sans connaissance.

Le praticien et ses compagnons s'empressèrent alors de la transporter dans sa chambre où ils lui prodiguèrent des soins énergiques. Quand elle revint à elle une heure plus tard, ce fut pour entrer dans une crise de délire entrecoupée de longues prostrations qui inquiéta fort le vieux médecin de campagne.

— Je crains une fièvre cérébrale, confia-t-il à Osterwell. Je vous demanderai de vous occuper des formalités avec l'intendant pendant que je reste au chevet de cette pauvre jeune fille.

Le couple profita de cette diversion pour disparaître.

— Nous l'avons échappée belle! souffla Lætitia. Grace en sait long, il faut nous presser d'agir sinon tout est perdu.

Le lendemain, l'état de la fille du défunt ne s'était pas amélioré.

Osterwell et la fausse comtesse, secondés par l'intendant dressèrent les listes des amis du châtelain à prévenir des funérailles. Dans l'une d'elles, figurait le nom de Patrick Statford.

Lætitia fit disparaître l'enveloppe noire qui lui était destinée.

— Il est inutile de convoquer ce détective, songea-t-elle: sa présence ne pourrait que créer de nouvelles complications.

Lorsque Grace Havenmoore reprit contact avec la vie normale, tout danger était écarté. Le docteur Square lui apprit avec des précautions infinies que lord Cecil avait été inhumé le matin même.

#### DEUXIEME PARTIE CHAPITRE I

**P**ATRICK STATFORD déjeunait à Londres dans un restaurant du Strand lorsqu'en parcourant son journal, il tomba en arrêt devant l'annonce des funérailles de lord Havenmoore.

— Comment se fait-il que Grace ne m'ait pas prévenu? songea-t-il.

La disparition du maître de Roverland qu'il avait laissé en parfaite santé quelques jours plus tôt, le surprénait au plus haut point. Il devinait un

drame où la pseudo-comtesse et son complice jouaient un rôle de premier plan.

A trois heures de l'après-midi, il se rendait à Scotland-Yard et obtenait un congé de deux semaines. A huit heures il se présentait devant l'intendant du château de Roverland. Celui-ci lui apprit que les funérailles de lord Havenmoore avaient eu lieu le matin même et s'offrit à le conduire auprès de Grace qui se remettait à peine du terrible coup qui l'avait frappée.

— Un instant, lui dit-il... voulez-vous me raconter en détail la mort de votre maître.

Le serviteur lui fit un récit fidèle de tout ce qui s'était passé.

— Ainsi, conclut le jeune homme, la comtesse Di Alcado et sir Osterwell n'avaient pas approché le défunt depuis vingt-quatre heures lorsque l'accident s'est produit. Savez-vous si ces deux personnages ont pénétré dans l'appartement du châtelain après la mort?

— Non! Ils sont constamment demeurés au rez-de-chaussée.

— Le docteur Square a formellement conclu à une mort naturelle?

— Mais certainement, Monsieur!... A quoi songez-vous donc?

— Peu vous importe! Je me rends auprès de miss Havenmoore... ne vous dérangez pas, j'irai seul.

Le détective frappa à la porte de l'appartement de la jeune fille.

— Entrez! répondit une voix à peine perceptible.

Grace était étendue sur un divan près de la fenêtre. Le jeune homme fut bouleversé en constatant la pâleur de son visage émacié et l'immense douleur empreinte sur sa physionomie.

— Patrick, s'écria-t-elle en se levant; ils l'ont tué!

Le jeune homme laissa passer la crise de sanglots puis prit place à ses côtés.

— Votre accusation est peut-être juste, commença-t-il. Quel fait vous permet de la porter?

— Aucun: c'est une intuition. Le docteur Square conclut à une mort naturelle mais je suis certaine qu'il se trompe. On a tué lord Cecil; je ne reculerai devant rien pour le prouver; je consentirais même à une autopsie s'il le fallait.

— Cette formalité est très délicate à accomplir, le permis d'inhumation et l'acte de décès ayant été dressés régulièrement: il faudrait un fait matériel indubitable pour permettre l'exhumation.

— Comment en découvrir un, gémit la jeune fille.

— Je suis venu dans cette intention. Si Lætitia et son complice ont tué votre père c'est pour s'emparer du Stormeye. Nous allons chercher le diamant dans tout le château: si nous ne le trouvons nulle part c'est qu'il aura déjà été volé. Une perquisition chez la comtesse risquera d'être fructueuse et me permettra de découvrir les criminels...

Pouvez-vous m'accompagner dans les appartements de votre père afin d'assister à mes investigations?

— Je vous suis.

— Ne possédez-vous aucun indice sur la cachette du Stormeye?

— Aucun. Chaque fois que j'ai questionné mon père à ce sujet, il m'a répondu que le diamant était bien gardé et que personne ne pouvait s'en emparer.

Les appartements, les coffres, les cachettes secrètes de la maison furent l'objet d'un examen attentif. Statford sonda les murs et les cloisons, fouilla les vêtements, examina chaque objet.

A l'aube, il avait terminé ses recherches mais n'avait rien trouvé.

•

A dix heures du matin, Patrick sonna à la porte du cottage de Lætitia. Ce fut Osterwell qui ouvrit.

## L'épreuve du Temps



### Le Samedi La Revue Populaire Le Film

sont les trois magazines auxquels tout foyer devrait s'abonner, plus particulièrement à cette époque de l'année où les sorties sont moins nombreuses, où la vie intérieure semble reprendre ses droits. Pour toute la famille, la lecture du SAMEDI, de LA REVUE POPULAIRE et du FILM constitue une saine distraction, une source inépuisable de renseignements de tous genres, un moyen de toujours être bien informé. Le moyen de s'abonner est simple, pratique: on n'a qu'à remplir le coupon d'abonnement ci-dessous. La somme est des plus modiques: \$5 pour les trois publications.

COUPON D'ABONNEMENT -----

#### LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un abonnement aux TROIS magazines: LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM. — Important: Veuillez indiquer d'une croix  s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_ Prov. \_\_\_\_\_  
POIRIER, BESETTE & CIE, LTEE  
975-985, rue de Bullion, Montréal 18.

# DIX PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES 10 GAGNANTS DU PROBLEME No 776  
10 JEUX DE CARTES

M. Bernard Jobinson, 61 — 1ère Avenue, Limoilou, P.Q.; M. J.-C. Ouellet, 112, rue St-Georges, Lévis, P.Q.; Mme R. Arsenault, 162 — 3e Avenue, Limoilou, P.Q.; Mlle Adrienne Cloutier, 5512, rue Bellingham, Montréal, P.Q.; Mme Lucien Gauthier, 4362, rue Delanaudière, Montréal, P.Q.; Mme Eno Renault, 5899, rue St-Denis, Montréal, P.Q.; Mlle Irène Caya, 15, rue Aberdeen, Sherbrooke, P.Q.; Mlle Aline Maltais, Grandes Bergeronnes, Co. Saguenay, P.Q.; Mme Laurent Raymond, Case Postale 92, Rivière du Loup, P.Q.; Mme Roland Goyette, 63 — 4e Rue, Case Postale 103, Iberville, P.Q.

Solution du Problème No 777

T	O	I	L	E	H	I	C	A	S	P	I	C		
A	C	R	E	S	E	L	I	C	A	L	L	A		
U	R	E	V	A	R	E	N	O	V	E	P			
R	E	H	A	R	A	S	O	R	T	P	I			
E	C	A	L	O	T	S	E	P	O	T				
P	A	R	I	S	C	O	M	G	R	U	E			
C	L	E	S	N	O	R	I	A	E	C	U			
E	T	M	E	C	O	N	T	E	N	T	E	S		
R	A	S	S	E	C	T	E	T	E	R	E			
I	L	E	S	P	I	E	D	E	N	U	E			
S	O	N	F	F	M	E	N	U	E	T				
E	N	A	R	A	C	O	R	N	E	A	H			
T	P	L	A	G	E	U	N	E	A	M	E			
T	E	O	I	E	E	L	A	S	I	A	M			
E	L	E	I	S	T	H	E	S	E	R	A	E		

## LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 778

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1	D	R	A	G	O	N		P	A	R	O	T	I	D	E
2	E		B	R	I	E	Y		M	O	T	I	N		C
3	T	A		E	S	T		C	E	D	E	R	S	A	
4	R	U	T		E		P	A	R	E	R		F	O	R
5	E	N	O	S		B	A	S	E	S		P	O	R	T
6	S	E	M	E	E		L	E	S		R	E	T	E	
7	S	E	B	I	L	E		S		L	A	D		E	
8	E		E	N	O	V	E		S	A	M	U	S		L
9		M		E	R	E		S		C	A	N	A	P	E
10	T	A	S		N		C	A	S		S	E	R	A	N
11	U	N	I	R		M	E	M	E	L		S	O	R	T
12	R	I	S		A	A	R	O	N		V	S	O	I	
13	Y	E		A	L	L	I	A		S	A	S		I	L
14			T	R	O	I	S		J	E	S	U	S		L
15	P	I	E	T	I	N	E	R		M	E	R	I	T	E

Nom .....

Adresse .....

Ville ou Village ..... Province .....

Adresser : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975-985, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

### HORIZONTALEMENT

### VERTICALEMENT

1. Monstre fabuleux. — Os situé derrière l'oreille.
2. Bassin riche en minéral, près de Nancy. — Insoumis.
3. Possessif. — Point cardinal. — Succomber. — A lui.
4. Etat physiologique des animaux. — Remède. — Juridiction.
5. Ville de la Turquie. — Principes. — Maintien habituel.
6. Ensemencée. — Article. — Saison.
7. Vaisseau de bois. — Garçon d'écurie.
8. Débarassé des nœuds. — Nez court et plat.
9. Epoque. — Long siège à dossier.
10. Monceau. — Evénement fortuit. — Sorte de peigne qui sert à partager le chanvre.
11. Joindre. — Port de la Lituanie. — Destinée.
12. Partie d'une voile. — Frère aîné de Moïse. — Pronom personnel.
13. Négation. — Rivière de l'ancienne Italie. — Claie. — Lui.
14. Troisième. — Le Fils de Dieu.
15. Fouler avec les pieds. — Ce qui rend une action digne d'éloge.

1. Angoisse. — Variété de chou-rave.
2. Composée inulée, à fleurs jaunes. — Habitude bizarre.
3. Préfixe d'abstraction. — Sépulcre. — Situé. — Pronom.
4. Volonté. — Fleuve de France. — Application.
5. Rivière de France. — Fleuve côtier de France. — Titre légal de l'or.
6. Exempt de charges. — Du verbe avoir. — Satirique.
7. Pieu. — Fruit.
8. Compartiments d'un meuble. — Archipel de la Polynésie.
9. Irritantes. — Monnaie japonaise.
10. Raboteux. — On le trouve dans nos Laurentides. — Fils de Noé.
11. Dissiper. — Assemblage confus d'objets. — Boue qui se dépose au fond des eaux.
12. Art de lancer. — Amas de sable. — Indubitable.
13. Préfixe. — Auteur de "Robinson Crusoé". — Période des éclipses. — Tellement.
14. Façon. — Muraille.
15. Détourné. — Légumineuse papilionacée.

— Monsieur Statford! Quel heureux hasard...  
— Ne faites pas d'efforts pour bien m'accueillir, trancha sèchement le détective. La comtesse est-elle visible?  
— Mon Dieu! A cette heure matinale...  
— Je vous demande si Lætitia Di Alcaldo est ici?  
— Je... je ne peux vous renseigner exactement étant donné que j'habite le rez-de-chaussée et elle le premier étage...  
— Et chaque soir vous vous rejoignez à l'entresol, ricana Patrick: je connais cette façon de procéder... C'est bien! je monte seul. Tâchez de ne pas bouger d'ici sinon il pourrait vous en coûter.

Il escalada lestement les escaliers, suivit un couloir et se dirigea vers une porte derrière laquelle résonnaient des pas. Poussant le battant sans avertir, il se trouva dans la chambre à coucher de Lætitia.

Devant une psyché, la comtesse enveloppée d'un déshabillé de soie moulant son corps aux lignes impeccables, achevait sa toilette matinale.

— En voilà une façon de pénétrer chez les gens! s'exclama-t-elle en reconnaissant l'intrus.

— Entre nous, railla Patrick, il est inutile de mettre des formes à nos visites: vous n'étiez pas si farouche il y a cinq ans...

— Assez! Que voulez-vous?

Statford ne répondit pas, il alluma une cigarette et se carra confortablement dans un fauteuil.

— Vous travaillez bien, Lætitia! Mes félicitations! Je vous savais voleuse, espionne, trafiquante de stupéfiants, fille publique mais j'ignorais encore qu'à l'occasion vous pouviez être criminelle!

— Mon cher, vous déraisonnez! Je ne comprends pas un traitre mot à votre éloquent discours.

— Je vous accuse d'avoir tué lord Cecil Havenmoore.

— Et pour quel motif? ricana la jeune femme sans se départir de son calme.

— Pour vous emparer du Stormeye. — J'espère que vous possédez les preuves irréfutables de ce que vous avancez.

— Je vais les posséder... Regardez plutôt par cette fenêtre.

— C'est inutile! je sais ce qu'il y a dans mon parc: des fleurs, des arbres, du gazon et une douzaine de policemen qui montent la garde aux issues: je les ai vus arriver tout à l'heure.

— Ces policemen vont entrer pour m'aider à perquisitionner ici. Cette habitation sera fouillée de fond en comble.

— Mon cher Patrick, les cinq années passées loin de moi n'ont pas contribué à vous rendre intelligent! Ecoutez-moi bien: je n'ai pas tué Havenmoore, je n'ai pas volé le diamant. Il vous reste encore une chance de ne pas paraître ridicule; c'est de faire demi-tour à vos troupes et de retourner consoler votre belle amie Grace Havenmoore.

— La parole d'une femme de votre trempe ne me suffit pas; mes hommes vont entrer et accomplir leur besogne quoiqu'il vous en déplaie.

— Faites donc mais vous me payerez cher cette intrusion.

— Je me moque de vos menaces. Vous pourrez me salir, ressusciter le passé, peu importe! Un homme a été tué, il faut que j'arrête les criminels.

Il s'approcha de la fenêtre et fit un signe: un policeman galonné le rejoignit au premier étage.

— Sergent Scragg! Visitez méthodiquement cette maison de la cave au grenier... Avez-vous amené la concierge du commissariat.

— Oui, inspecteur, comme vous me l'aviez ordonné.

— Dites-lui de monter fouiller cette dame... Surtout, n'oubliez pas le docteur Osterwell non plus que les différentes cachettes qui peuvent se trouver dans le parc. Ne laissez pas un pouce carré de ce cottage inexploré, sondez les murs, les boiseries, les parquets: ouvrez les coussins, les fauteuils, découpez les doublures de vêtements: je compte sur vous pour retrouver le diamant de lord Havenmoore.

— Mes hommes excellent dans ce genre de travail, inspecteur!

Le sergent disparu, Statford s'éloigna quelques instants pour permettre à une vieille femme amenée par un policeman de fouiller Lætitia, puis, il revint surveiller cette dernière.

— Décidément, mon cher Patrick, le désir d'être agréable à Grace Havenmoore vous rend complètement stupide. L'amour vous est néfaste, mon garçon, vous devriez y renoncer.

Le jeune homme prit une revue quelconque sur un guéridon et se mit à la feuilleter négligemment.

— Me croiriez-vous assez niaise, continua-t-elle pour demeurer ici, à votre merci si je possédais le Stormeye et si j'avais tué le châtelain?

— Je vous serais reconnaissant de me laisser lire en paix!

L'aventurière se leva, pourpre de fureur. Elle arracha la revue des mains de son compagnon et la piétina rageusement.

— Vos façons m'exaspèrent! explosa-t-elle. Vous jouez l'homme intègre et vous n'êtes qu'un traître. Vous ne valez pas plus que moi... Je vous ai battu, berné, déjà une fois, je continuerai... Vous avez affaire avec forte partie: vous n'êtes pas au bout de vos peines, monsieur le policier.

— Continuez!... Votre conversation m'intéresse prodigieusement.

Elle se tut, son attitude se transforma du tout au tout et soudain elle se laissa tomber à genoux aux pieds du jeune homme.

— Patrick, sanglota-t-elle, pardonnez-moi!... votre indifférence est la seule cause de mon emportement. Je souffre d'être soupçonnée injustement par vous: je souffre de vous savoir épris de Grace Havenmoore... Vous êtes le seul homme que j'ai aimé et je vous aime encore.

Le vêtement de soie, largement échanuré sur la gorge avait glissé le long du corps, découvrant ainsi l'épaule merveilleuse de l'aventurière. Un parfum capiteux s'exhalait d'elle: elle leva vers le jeune homme un visage pathétique ruisselant de larmes.

Statford poussa un soupir d'ennui et l'écarta avec fermeté.

— Ne perdez donc pas de temps à jouer la séductrice... Allez-vous asseoir et ne bougez plus.

Elle se redressa, les yeux étincelants de fureur.

— Goujat! lança-t-elle au comble de l'indignation.

— Dans votre bouche, ce mot prend une saveur particulière, railla le policier.

La comtesse, à bout d'arguments, se renferma dans un mutisme haineux.

A deux heures de l'après-midi, le sergent Scragg vint rendre compte des résultats de la fouille.

— Nous n'avons rien négligé, déclara-t-il: nous avons découvert une valise à compartiment secret ne contenant que des objets sans importance mais nous avons retiré d'un puits qui se trouve au fond du parc un troussseau de passe-partout et deux pistolets.

J'ajoute que la visite du garage et de l'automobile ne fut pas négligée.

— Et le diamant ?

— Aucune trace.

Patrick dissimula son dépit sous un masque de froideur.

— C'est bien, Scragg ; rappelez vos hommes, nous n'avons plus rien à faire ici.

— J'espère, Mr. Statford que nous pourrions regagner Londres aujourd'hui, Mr. Osterwell et moi.

— Vous êtes libres, grommela le détective.

— Je compte sur votre visite dès votre retour dans la capitale. Je reçois le mardi et le vendredi de trois à six, 174, Scorbury Road. Vous viendrez prendre le thé et me faire des excuses puisque vous semblez très pressé aujourd'hui.

Le jeune homme n'entendit pas toute la phrase, il était déjà dehors et se dirigeait à grands pas vers Roverland et son hôtel.

Lorsqu'il se fut enfermé dans sa chambre, il se jeta tout habillé sur son lit et se prit à songer avec amertume aux tristes résultats de cette journée.

— C'est étrange, monologua-t-il, le diamant n'est ni au château ni entre les mains de Lætitia... Qu'a-t-il pu devenir ?

Peu à peu, la fatigue s'empara de lui, une douce torpeur l'envahit : il s'abandonna au sommeil sans réagir.

La nuit était complète lorsqu'il s'éveilla. Un coup d'œil jeté sur le cadran de sa montre lumineuse lui apprit qu'il était onze heures.

— Neuf heures de sommeil ! voilà qui rattrape mon retard de la nuit précédente.

Il se leva et sortit sur son balcon : la brise était tiède, aucun bruit ne s'élevait de la ville endormie. Ce calme reposant le réconforta. S'accoudant à la balustrade de pierre, il se prit à songer à la mystérieuse affaire qui l'occupait.

Soudain, il tressaillit : une pensée fulgurante venait de lui traverser l'esprit.

— Lætitia a très bien pu se débarrasser du Stormeye en l'expédiant à Londres ou ailleurs sous forme de colis postal. Il est encore temps de vérifier ce détail : le service postal de Roverland possède une permanence de nuit ; c'est une chance !

Un quart d'heure plus tard, il entra dans le central de Roverland. Après avoir fait connaître son identité, il demanda s'il n'y avait eu aucune expédition de colis faite durant la semaine par la comtesse Di Alcardo ou le docteur Osterwell.

Un employé se prêta complaisamment à ces recherches et entreprit de fouiller les liasses de récépissés des derniers jours.

— Aucune expédition de colis, vint-il rendre compte au jeune homme, mais un télégramme adressé ce matin même à un certain Joe Bucket à Londres.

— Bucket ! s'exclama le policier... le vieux Joël ! Le receleur de White-chapel !... Que! en est le texte ?

— « Affaire manquée par suite décès, rentrerons bientôt »... C'est tout.

— Je vous remercie, prononça le détective déçu.

Il sortit pour gagner la campagne environnant la petite ville. Patrick considérait la marche dans la fraîcheur nocturne comme un stimulant primordial des facultés mentales.

— Lætitia serait-elle innocente ? monologuait-il. Le télégramme laisse supposer que les deux coquins étaient bien là pour le Stormeye mais que la disparition du châtelain a bouleversé leurs plans. Dans ce cas, cette mort serait bien naturelle.

Il s'interrompit. Ses pas l'avaient conduit près du cimetière de Roverland, à un demi-mille environ de la bourgade.

Statford examina un instant les longs murs blancs puis le rectangle noir formé par la grille d'entrée près de la maisonnette du gardien. Soudain il tressaillit et se jeta vivement derrière un buisson croissant au bord de la route.

#### CHAPITRE II

**C**E MÊME soir à huit heures, Jérôme Barclay, gardien du cimetière de Roverland achevait de nettoyer une des allées du champ de repos. Il rangea ses outils au pied d'un if et se mit à circuler à travers l'alignement des tombes, arrachant çà et là une mauvaise herbe, rectifiant la position d'une couronne de perles ou d'une palme ornant les sinistres tertres. Barclay était un homme de cinquante ans qui vivait seul dans une maison adjacente au large portail du cimetière.

Il était presque neuf heures lorsqu'il rentra chez lui.

La nuit qui succédait au crépuscule obscurcissait tragiquement la campagne environnante et les allées bordées de monuments funéraires. Le gardien accoutumé de longue date à ce spectacle demeurait insensible à l'emprise angoissante qui s'en dégageait.

Comme chaque jour après son travail, il se mit à préparer son repas du soir.

Le crissement du gravier devant le seuil de sa porte attira soudain son attention. Intrigué, il sortit et vit deux silhouettes immobiles dans l'obscurité.

— Mr. Jérôme Barclay ? interrogea l'une.

— Oui ! Que voulez-vous ?

— Nous désirons être conduits près du tombeau de lord Cecil Havenmoore.

— Je regrette... Ce n'est pas l'heure de rendre visite à un mort... retirez-vous !

— Veuillez nous conduire immédiatement sur la tombe en question.

Le ton était devenu menaçant. L'individu fit un pas en avant et braqua un pistolet de fort calibre, muni d'un dispositif silencieux, sur le gardien épouvanté.

— Pas un mot ou je vous tue. Passez devant, nous suivons.

Comprenant l'inutilité de toute résistance, Barclay obtempéra et conduisit ces inquiétants visiteurs au tombeau de lord Havenmoore. Celui-ci se composait d'une large dalle au pied d'un monument en marbre finement sculpté. L'inhumation du châtelain ne datant que du matin, la pierre tombale avait été seulement posée sur le caveau sans être cimentée.

Jerry Osterwell, car c'était lui, tira une lampe électrique de sa poche et tendit son browning à Lætitia qui continua de le tenir braqué sur le gardien.

— Barclay, ordonna le bandit, aidez-moi à faire glisser cette dalle. A la

moindre tentative de révolte vous recevrez une balle dans le crâne. Tenez-vous-le pour dit et obéissez.

Au bout d'une demi-heure d'efforts le caveau se trouvait à demi ouvert.

— L'orifice est suffisant, conclut Jerry... descendez le premier.

— Mais enfin, que voulez-vous donc faire au fond de ce tombeau ?

— Descendez, vous dis-je !

Le gardien s'exécuta en tremblant. Derrière lui, Osterwell s'engagea sur les saillies en ciment ménagées le long des cloisons pour supporter les cercueils. Le caveau contenait déjà trois coffres mortuaires : celui de lord Havenmoore occupait la place la plus haute.

Jerry tira deux tournevis de sa poche et en tendit un à son compagnon.

— Nous allons dévisser le couvercle.

Le ton n'admettait pas de réplique : la sinistre besogne commença à la lueur de la torche électrique dont Lætitia, du bord supérieur de la fosse, dirigeait le faisceau sur les deux hommes.

Le couvercle ne tarda pas à céder, découvrant le cadavre du châtelain de Roverland.

Osterwell se pencha sur lui et appliqua sans répugnance ses deux mains sur la chair violacée du visage : il pressa de part et d'autre de l'orbite droite et Barclay horrifié vit jaillir un œil d'une netteté absolue hors de la cavité.

Le profanateur enveloppa le macabre objet dans un rectangle d'étoffe qu'il fit disparaître dans une poche de son habit.

— Maintenant, remontons !

Quand ils furent réunis à la surface du sol, Jerry prit le pistolet et la lampe des mains de Lætitia : d'un geste brusque il projeta le faisceau de lumière sur la face blême du gardien.

— Jérôme Barclay, vous en savez maintenant trop long pour rester en vie. Mon habitude est de supprimer les témoins gênants.

Le vieillard tomba à genoux.

— Grâce ! implora-t-il... Je jure de ne rien dire... laissez-moi...

Une détonation étouffée par le dispositif silencieux du pistolet l'interrompit. Il poussa un râle d'agonie et tomba face contre terre.

— Ne perdons plus de temps, lança le criminel à sa complice. Nous avons le Stormeye, il s'agit de disparaître avant que ce nouveau meurtre soit découvert.

— Cette découverte n'aura lieu que dans la matinée de demain, nous aurons douze heures d'avance.

— En douze heures nous irons loin, ricana le bandit.

Ils passèrent devant la maisonnette du gardien au moment où une pendule sonnait minuit. Sortant du sinistre champ de repos, ils gagnèrent leur automobile dissimulée sous le couvert d'un groupe d'arbustes. Trente secondes plus tard, la voiture lancée tel un bolide passait près d'un buisson d'aubépines bordant la route.

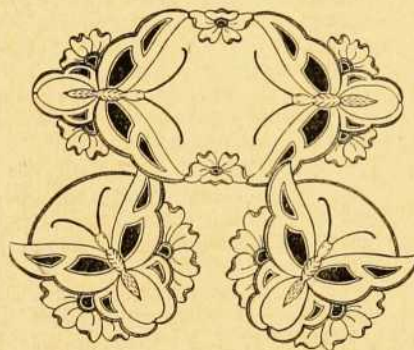
Le détective Patrick Statford surgit de cette cachette.

— Mais c'est l'automobile de la comtesse ! s'exclama-t-il... Que faisait-elle près du cimetière ?

Il s'élança vers l'entrée de la cité des morts : une lumière brillait dans la loge du gardien mais il eut beau chercher, il ne trouva celui-ci nulle part. Il revint sur le seuil et prêta l'oreille : un gémissement à peine perceptible s'élevait dans le fond du cimetière. Surmontant son trouble, il se dirigea en courant dans la direction des plaintes.

Devant le caveau ouvert des Havenmoore, il vit un homme qui se traînait sur le sol caillouteux. La veste bleue sombre à boutons de cuivre lui apprit aussitôt qu'il s'agissait du gardien. Il se pencha sur lui et vit qu'il portait une profonde blessure à la tête. La

## VOUS BRODEZ, MADAME ?



De gais papillons et des fleurs tardives de l'été ont inspiré à notre dessinatrice la création de cette charmante parure pour coiffeuse. Nous avons en plus un chemin de table assorti qui n'est pas illustré ci-contre.

Les papillons se brodent en deux nuances de bleu et les fleurs en rose corail. Ce modèle peut aussi se broder en tout blanc.

La parure pour coiffeuse se compose d'un napperon de centre de 10 pouces par 18 et de deux napperons de bout de 8 pouces de diamètre. Le chemin de table assorti est de 15 pouces par 36.

Nous sommes en mesure de vous fournir ces modèles estampés sur coton blanc fini toile. Tableau des couleurs inclus.

Mme L. DE BELLEFEUILLE,  
61, Bord du Lac, Valois, P.Q.

#### LISTE DES PRIX — Patron No 2035

Veillez m'envoyer les articles suivants :

- |   |          |
|---|----------|
| <input type="checkbox"/> 2035 — Parure pour coiffeuse, trois morceaux   | 35 cents |
| <input type="checkbox"/> Coton à broder blanc <input type="checkbox"/> ou de couleur <input type="checkbox"/> | 30 cents |
| <input type="checkbox"/> 2035A — Chemin de table  | 65 cents |
| <input type="checkbox"/> Coton à broder blanc <input type="checkbox"/> ou de couleur <input type="checkbox"/> | 40 cents |
| <input type="checkbox"/> 2035B — Patron des quatre morceaux, estampé sur papier                               | 25 cents |
| <input type="checkbox"/> Papier carbone, bleu ou jaune, pour tracer   | 10 cents |
- Prière à mes lectrices d'inclure le prix du patron, plus la taxe de 4% ou 2%, selon le cas, sous forme de bon postal, mandat d'express ou argent sous pli recommandé.*

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Province .....

Le nouveau catalogue 1946 de Mme L. de Bellefeuille, contenant de nombreux patrons de broderie, tapis et pièces murales, vient de paraître. Vous vous le procurerez, au prix de 15 cents, en écrivant à Mme L. de Bellefeuille, 61, Bord du Lac, Valois, P.Q.

balle de revolver avait labouré le cuir chevelu et les chairs du cou, ne causant heureusement aucune lésion mortelle.

— Rien de grave, mon vieux, prononça le policier en soulevant légèrement le blessé : dans un mois tu seras remis... Que s'est-il passé ?

— L'œil, bégaya l'autre... il a prit l'œil de verre de lord Havenmoore.

Le policier s'approcha de la tombe et dirigea sur le fond le rayon de sa torche électrique. Une exclamation d'horreur lui échappa en constatant la profanation de sépulture.

Surmontant son dégoût, il descendit au fond du tombeau d'où s'exhalait une odeur fade et écœurante : le visage du cadavre apparut en pleine lumière. L'attention du policier se fixa aussitôt sur l'orbite droite dont les paupières écartées découvraient un orifice béant et noir. Statford remarqua que les chairs attaquées déjà par la putréfaction demeuraient lisses ; aucune lésion ne justifiait l'arrachement du globe qu'elles renfermaient.

— Jérôme Barclay a prononcé « l'œil de verre »... Alors ? Lord Havenmoore était borgne et personne ne le savait. Puisqu'Osterwell n'a pas reculé devant la profanation de sépulture et le crime pour s'en emparer, c'est que cette prothèse possédait un prix exceptionnel pour lui.

Evoquant la forme et les dimensions du Stormeye, il fut bientôt convaincu de la réalité.

— C'était donc là que lord Havenmoore dissimulait son fameux diamant !

Il remonta rapidement à la surface du sol puis, soulevant le gardien dans ses bras le transporta jusqu'à sa maisonnette et l'étendit sur le lit. Se dirigeant ensuite vers la cabine vitrée contenant l'appareil téléphonique, il se mit en communication avec le bureau de police de Roverland.

Dix minutes plus tard, une voiture contenant deux inspecteurs et trois policiers, arrivait sur les lieux suivie d'un motocycliste.

— Envoyez immédiatement un message à tous les postes de la région ordonnant d'arrêter par n'importe quel moyen une Bentley bleu-sombre, trente chevaux, numéro 37412. Un homme et une femme se trouvent à l'intérieur : les mettre hors d'état de nuire, fouiller leurs vêtements et la voiture, s'efforcer de découvrir un œil de verre de même forme et de même éclat qu'un œil humain.

Le motocycliste qui avait sténographié ces paroles partit aussitôt pour faire exécuter cet ordre.

Statford prescrivit à deux policiers de s'occuper de Jérôme Barclay puis gagna l'automobile avec les deux autres.

— Quel est ce tacot ? exposa-t-il devant la voiture de faible puissance et d'ancienne fabrication.

— Une Fairless, modèle 1930, répondit un inspecteur.

— A quelle vitesse maximum arrivez-vous ?

— Soixante milles à l'heure.

— Tout à fait insuffisant !... Conduisez-moi au château de Roverland.

Grace Havenmoore fut très surprise lorsqu'au milieu de la nuit sa femme de chambre vint lui annoncer l'arrivée de Patrick Statford. Elle se vêtit à la hâte et rejoignit le jeune homme dans le hall du rez-de-chaussée.

— Grace, la comtesse et Osterwell viennent de s'enfuir avec le Stormeye. Ils ont une demi-heure d'avance : prêtez-moi la plus puissante de vos voitures et je les rejoins.

— Je pars avec vous, annonça fermement la jeune fille. Allez au garage et prenez le cabriolet Scarbank.

Le détective suivit cette indication sans hésiter. Deux minutes plus tard, il repassait devant le perron du châ-

teau. Grace Havenmoore qui s'était munie d'un manteau de voyage sauta légèrement à ses côtés.

— Suivez-nous si vous le pouvez avec votre Fairless, lança-t-il aux policiers qui l'accompagnaient.

La puissante automobile de Lætitia Di Alcaldo filait à toute allure sur la route du littoral remontant vers le Nord. Osterwell la pilotait avec habileté et maîtrise mais, quoiqu'il ne perdit pas une minute, il ne se pressait pas outre mesure tant sa confiance dans le succès de son entreprise était certaine.

Soudain, à soixante milles environ de Roverland, ils aperçurent devant eux le cordon sombre d'un barrage de police avec les casques d'acier luisant sous le ciel étoilé.

Osterwell laissa échapper un juron de rage.

— Que signifie ceci !... Il n'est pas possible que l'alerte soit déjà donnée.

— Espérons que ce barrage n'est pas dressé à notre intention, répondit la comtesse d'une voix mal assurée.

— Je vais ralentir en arrivant près d'eux, annonça le criminel. S'ils manifestent l'intention de nous arrêter, j'embraye brutalement et nous leur faussons compagnie. Prenez votre brownie et tenez-vous prête à m'aider.

Ils arrivaient sur le barrage. Une dizaine de policiers en uniforme s'étaient massés sur la route, carabine au poing. Deux autres s'avancèrent au devant de la voiture et firent signe au conducteur de stopper. Jerry ralentit. Les deux hommes sautèrent sur les marchepieds de part et d'autre de l'automobile.

— Une Bentley bleue, 37412, lança l'un d'eux : c'est bien cela !... Au nom de la loi !

Il ne put achever sa phrase, Lætitia venait de lui faire sauter la cervelle d'un coup de pistolet. Sans perdre une seconde elle tourna son arme contre l'homme qui menaçait son complice et fit feu à bout portant.

Simultanément, Osterwell embrayait en enfonçant l'accélérateur à fond.

L'automobile se rua sur le groupe des policemen, renversant, écrasant des corps. Une salve de détonations salua cette fuite : les tôles de la carrosserie vibrèrent autour de Jerry et de Lætitia courbés en deux pour éviter les projectiles : le pare-brise vola en éclats, une balle frôla la tête de la jeune femme.

Osterwell accélérât toujours ; bientôt, lancée comme un bolide, la voiture se trouva hors de danger.

— Nous l'avons échappée belle ! conclut le bandit le visage inondé d'une sueur froide.

— Je ne comprends pas comment la police peut déjà se trouver au courant de l'affaire Barclay.

— Eh bien, ne cherchons pas à comprendre ! Prenons plutôt nos dispositions pour lui échapper. Il doit exister d'autres barrages avant Blunterfield, préparez ce qu'il faut pour passer au travers.

— Nous risquons gros en adoptant une telle conduite.

— L'enjeu en vaut la peine. En outre, nous ne sommes qu'à cinquante milles de Blunterfield et je préfère attraper une balle que de renoncer si près du but.

Lætitia fit jouer un mécanisme permettant d'enlever une entre-toise recouvrant les tôles d'une paroi de la carrosserie. Elle tira de cette singulière cachette une mitrailleuse et des chargeurs emplis de cartouches.

Armant le terrible engin, elle appuya le canon au bord inférieur du cadre du pare-brise détruit et atten-

— Cette fois, nous changeons de tactique, annonça Jerry : le prochain barrage doit être prévenu que nous tirons sans hésiter : nous serons donc accueillis par des coups de fusils dès notre apparition.

— Je ne donne pas cher de nos deux vies !

— J'estime au contraire que nous avons des chances de nous en tirer. Il est très difficile de toucher une automobile lancée à pleine vitesse dans la nuit.

Ce fut au pied d'une descente en ligne droite que les deux coquins aperçurent le second barrage. Les hommes répartis de part et d'autre de la route ouvrirent le feu dès que parut la voiture.

Jerry se lança sur la déclivité à la vitesse effrayante de 110 milles à l'heure. A cinq cent mètres des policiers, il alluma brusquement ses phares, éblouissant les tireurs. Lætitia pressa la détente de son arme, une salve de balles fit voler la poussière autour des inspecteurs. L'automobile passa en trombe, essayant à peine quelques coups de feu mal dirigés.

La comtesse se retourna et aperçut deux ombres sillonnant la route enténébrée.

— Ils ont lancé des motocyclistes à notre poursuite, conclut-elle.

— Peu importe ! Nous les distançons facilement. D'ailleurs, nous ne sommes plus qu'à quinze milles de notre objectif.

Dix minutes plus tard, ils parvenaient en vue des hangars de l'aérodrome civil de Blunterfield.

Jerry tourna brusquement dans un chemin à peine carrossable mais bordé de haies vives. Il arrêta son véhicule à l'abri d'un buisson puis avec sa compagne, prit rapidement la direction des bâtiments administratifs du camp d'aviation.

— Le temps qu'emploieront nos poursuivants à découvrir la voiture, nous permettra de prendre le large : nous approchons du but, Lætitia.

— Jerry, secouez la poussière de vos vêtements et coiffez-vous convenablement, il ne faut pas susciter la défiance des fonctionnaires de Blunterfield par une tenue négligée.

Ce furent deux personnages d'apparence correcte et calme qui se présentèrent devant le directeur de l'aérodrome civil.

— Comtesse Di Alcaldo, annonça Lætitia avec hauteur ; je vous ai téléphoné cette après-midi de me faire préparer un appareil pour me conduire en Italie... Vous êtes-vous conformé à ces prescriptions ?

— Comtesse, vous aviez fixé l'heure du départ à trois heures quinze et il est trois heures vingt : l'appareil et le pilote vous attendent depuis cinq minutes.

— Très bien ! Voici le chèque constituant la garantie et le prix de la course.

— Mes remerciements, comtesse Di Alcaldo ; veuillez vous rendre devant le hangar numéro 6, on vous y attend. Voulez-vous un homme d'équipe pour transporter cette valise ?

— Inutile, elle n'est pas lourde.

Ils trouvèrent facilement l'appareil et le jeune pilote chargé de les emmener.

— Pouvons-nous partir immédiatement ? demanda Lætitia avec flegme.

— A l'instant si vous le désirez.

— Eh bien, en route !

Bientôt, l'avion s'enlevait gracieusement dans les airs, décrivait une large courbe au-dessus du terrain et s'orientait vers le Sud-Est.

A cet instant, les pinceaux lumineux d'une quantité de phares d'automobiles et de motocyclettes balayèrent le gazon du camp d'aviation. Aux quatre coins du terrain des signaux d'optique se mirent à fonctionner simultanément.

Le pilote suivit avec attention les jeux de lumière puis fit virer son appareil pour retourner à son point de départ.

Osterwell, debout dans la cabine fermée contenant les trois personnages s'approcha de lui.

— Que faites-vous ?

— Je retourne au camp, on me transmet l'ordre d'atterrir par signaux lumineux.

— Continuez votre route sans vous préoccuper de ces avertissements.

— Impossible ! Le règlement est formel.

— Lætitia, venez prendre les commandes, nous nous passerons de ce jeune imbécile.

La jeune femme obéit tandis que son complice, tirant un brownie de sa poche, brûlait la cervelle du pilote à bout portant.

Entr'ouvrant ensuite la porte de la cabine, il fit basculer le corps dans le vide.

— Je crois que maintenant, nous n'avons plus rien à craindre.

Assise sur le siège du poste de pilotage, la jeune femme sourit à son sinistre compagnon puis orienta l'appareil en direction de la haute mer.

### CHAPITRE III

**P**ATRICK STATFORD et sa compagne, arrivés cinq minutes trop tard sur le terrain de Blunterfield, assistaient impuissants à la fuite de leurs adversaires.

Le jeune homme prit une résolution énergique.

— Avez-vous un appareil rapide et un pilote à mettre à ma disposition, demanda-t-il au directeur de l'aérodrome ?

— Je possède un biplan qui atteint trois cents milles à l'heure et un excellent pilote du nom de Kenneth Brown.

— Prévenez Mr. Brown que nous partons à la poursuite de ces deux criminels sitôt son appareil en état.

Il fallut un quart d'heure pour amener l'avion sur l'aire de départ. Statford boucla les courroies du parachute qu'on lui avait fait endosser et se prépara à partir.

— Grace, dit-il, avant d'escalader la carlingue. Retournez sagement m'attendre au château de Roverland : je vous rejoindrai là-bas.

Il se tourna ensuite vers les policiers qui envahissaient le camp.

— Alerte nos gardes-côtes par radio et transmettez le signalement des fugitifs à toutes les autorités maritimes d'Europe.

Le moteur vrombit : Patrick ajusta son casque de cuir et prit place sur le siège du passager derrière le poste de pilotage.

Il adressa un dernier signe d'adieu à Grace et s'envola.

Kenneth Brown pointa en direction du Sud-Est, direction suivie par les fuyards. L'aube se leva puis le soleil surgit à l'orient, illuminant l'immense nappe liquide de l'Atlantique que survolaient les deux hommes.

Une heure après son départ, le pilote qui se tenait à grande altitude découvrit la minuscule silhouette d'un avion à quelques milles de lui.

Il se retourna pour le désigner d'un geste à son compagnon.

Ce dernier, tirant un bloc-note de sa poche lui fit passer un billet portant l'ordre d'aller survoler de près l'appareil découvert.

Brown rejoignit l'avion et, par une manœuvre audacieuse, passa à quelques pieds seulement au-dessus de lui.

Peu après, Statford lui tendait un billet.

« Ce sont eux, écrivait-il, contentez-vous de les suivre jusqu'au point où ils atterriront. »

Brown prit alors de la hauteur et poursuivit son vol parallèlement à l'axe de marche de ses adversaires.

Il écrivit au détective ces quelques lignes rassurantes.

« Ils ne peuvent nous échapper, leur appareil est beaucoup moins rapide que le nôtre. »

L'étrange course continua ainsi durant une demi-heure puis, Statford qui ne perdait pas un des gestes des deux bandits en raison de sa position volumineuse, s'approcha des glaces de la cabine.

Jerry Osterwell qui s'était placé aux commandes, prit alors brusquement de la hauteur et fonda sur l'appareil du détective.

Kenneth se demandait quelle pouvait être la signification de cette manœuvre lorsqu'une salve de coups de feu se mêla un instant au vrombissement du moteur.

Les balles déchiquetèrent les toiles des ailes et perforèrent la coque en tous sens.

Statford se souvint que Lætitia avait déjà utilisé une mitrailleuse contre les policiers qui tentaient de lui barrer la route et comprit qu'elle avait conservé ce précieux engin. Il regretta amèrement de ne posséder que son browning.

« Ils attaquent, écrivit-il à son compagnon : tâchez de vous tenir hors de portée sans toutefois les perdre de vue. »

Jerry Osterwell qui s'était élevé, fonça de nouveau sur sa proie.

Une nouvelle rafale, plus nourrie que la première vint frapper les organes de l'avion.

Patrick Statford poussa un juron de rage en se dressant sur son siège. Il venait de voir le corps de Kenneth Brown s'affaisser lourdement contre une paroi de la cabine. Un flot pourpre coulait des narines et de la bouche : une balle l'avait frappé en pleine face.

Il fit un geste pour indiquer à son compagnon qu'il fallait sauter puis ses membres se crispèrent dans un dernier spasme.

L'aéroplane continuait de se maintenir en ligne droite. Celui d'Osterwell, après avoir piqué, revenait à la charge, montant à la verticale sous son ennemi.

Ce fut à cet instant que l'appareil de Brown perdit sa stabilité pour plonger dans le vide et que Patrick Statford sauta par-dessus la carlingue.

Jerry Osterwell, surpris, amorça une manœuvre audacieuse pour éviter le gigantesque oiseau désarmé. Il n'y parvint qu'à demi et, l'une des ailes accrocha la coque, tordant la charpente puis vint sectionner les haubans du plan de droite.

La violence du choc désarma l'avion de Jerry qui s'abattit en vrille vers la surface des flots.

Les deux appareils passèrent à trente pieds de Patrick Statford dont le parachute s'était ouvert quelques secondes après le saut. Suspendu entre le ciel et l'eau, il vit deux immenses gerbes d'écume marquer les points où les deux aéroplanes venaient d'entrer en contact avec la surface de l'océan.

L'atmosphère était calme et la mer unie comme un miroir. Loin dans le Sud on apercevait une ligne sombre dont Patrick pensa qu'elle représentait la côte d'Espagne.

L'appareil de Kenneth Brown s'engloutit immédiatement tandis que celui des bandits heurtait la masse liquide en oblique, se brisait sur la surface.

L'avant coula avec le moteur mais la cabine des passagers à laquelle adhéraient encore des fragments d'ailes, continua de flotter.

En raison du calme de l'air, Patrick manœuvra les câbles de son parachute de façon à amerrir non loin de l'épave.

Dès qu'il eut pris contact avec l'élément liquide, il se mit à nager vigoureusement vers les débris de l'avion après s'être débarrassé des liens qui le gênaient.

Dans les restes de la cabine, gisaient deux corps affreusement déchiquetés. Au moment du choc, Osterwell avait eu le crâne perforé par une tige d'acier jaillie de la carlingue et les membres rompus par le resserrement des tôles.

Lætitia Di Alcaldo râlait encore, la poitrine broyée entre le plancher et les supports d'un siège.

Statford pénétra avec difficulté dans l'étroit réduit et la dégaugea avec d'infinies précautions. Elle ouvrit des yeux déjà voilés par les ombres de la mort et parut reconnaître celui qui se penchait sur elle.

— Un bon mouvement Lætitia : dites-moi, si vous le pouvez, où se trouve le Stormeye.

La jeune femme réunit ses dernières forces pour tendre faiblement le bras vers le cadavre de son complice.

— C'est bien, murmura Patrick ; j'ai compris.

Il trempa un lambeau d'étoffe dans l'eau fraîche de l'océan et l'appliqua sur le front brûlant de la moribonde. Un sourire à peine perceptible détendit les traits de celle-ci : en même temps, le policier sentit la faible pression d'une main sur son poignet et ce fut tout.

Thérèse Précienti, dite comtesse Di Alcaldo, mourut les yeux fixés sur le visage de celui qu'elle avait trahi, expiant ainsi par une fin horrible les forfaits et les crimes qu'elle avait commis.

Statford dut faire un effort pour se soustraire à l'emprise de ces yeux étranges qui demeuraient rivés aux siens. S'approchant de Jerry Osterwell, il fouilla les poches des vêtements : comme il le présageait, il découvrit l'œil de verre de lord Cecil Havenmoore.

Après l'avoir examiné attentivement, il s'aperçut qu'il se composait de deux hémisphères dont les bords s'emboîtaient exactement l'un dans l'autre.

Il eut tôt fait de les séparer et de découvrir à l'intérieur le fameux diamant qui par sa forme et ses dimensions occupait la totalité de l'évidement.

Telle était la cachette du Stormeye que le châtelain de Roverland considérait à juste titre comme inviolable.

Patrick enfouit le précieux objet dans la poche de sa vareuse puis fit disparaître les cadavres du sinistre couple.

Lorsque les flots de l'Atlantique se furent refermés sur eux, il se prit alors à envisager le tragique de sa situation.

Pour l'heure, tout danger semblait écarté car l'épave, allégée par l'immersion des deux corps flottait avec une

légèreté suffisante pour soutenir le jeune homme tant que l'Océan demeurerait calme.

— Les côtes de l'Espagne sont éloignées d'au moins quarante milles, songea-t-il ; il ne faut donc pas penser à les rejoindre à la nage... Je n'ai qu'à demeurer là et attendre...

Le soleil déclinait sur l'horizon lorsqu'un ronronnement régulier vint tirer le jeune homme de la prostration où la fatigue et les privations l'avaient plongé.

Un point noir, surgit dans le ciel, tourna un instant à des centaines de mètres au-dessus de Patrick qui agitait désespérément un lambeau de toile pour signaler sa présence puis, s'abaissa graduellement vers lui.

Statford vit une silhouette, penchée sur la carlingue, répondre à son signal : l'appareil prit ensuite de la hauteur et disparut dans la direction des côtes d'Espagne.

Une heure s'écoula. Le crépuscule assombrit l'éclat métallique de l'océan. Le policier voyait avec angoisse une houle naissante secouer tragiquement le frêle esquif qui le supportait.

Soudain, l'avion reparut et vint tourner au-dessus de sa tête. Peu après, un canot-automobile surgissait à l'horizon, se dirigeant en droite ligne sur le naufragé dont la position devenait de plus en plus critique.

Lorsque Patrick sauta à bord, il était temps ; les toiles imbibées d'eau, submergées par la houle, entraînaient peu à peu les restes de l'appareil sous les flots.

Le jeune homme tendit cordialement la main au personnage assis aux commandes du canot.

— Vous me sauvez la vie, vous et l'aviateur qui tourne là-haut. Je ne saurai jamais vous manifester assez ma reconnaissance.

L'homme répondit en riant dans un langage inconnu du détective.

— Excusez-moi, riposta gaiement l'Anglais, je ne comprends pas un traître mot d'espagnol.

L'embarcation vira pour reprendre la direction de la côte. L'aéroplane s'engagea aussitôt dans le même sens.

Le détective le vit atterrir sur une plage de sable bordant le rivage d'une vaste crique. Une silhouette vêtue d'une combinaison de vol escalada lestement le fuselage pour accourir au-devant des occupants du canot qui prenaient pied sur la terre ferme.

— Grace ! s'exclama le jeune homme au comble de la stupéfaction. Comment êtes-vous venue là ?

— Par la voie des airs !... Après votre départ, je suis restée constamment au poste de la radio de Blunterfield. Le signalement des deux avions avait été transmis à toutes les stations côtières de l'Europe. Toute la journée je suis demeurée à l'écoute, espérant vainement le message qui m'aurait signalé votre passage. Un seul renseignement me parvint : un homme de la garde côtière espagnole, déclarait avoir

vu tomber deux avions à cinquante milles au large de Bilbao : quelques vagues recherches entreprises dans cette direction n'avaient donné aucun résultat.

« Je résolus alors de louer un appareil pour partir moi-même à votre recherche... Je vous ai découvert après quatre heures de vol ininterrompues ; je suis venue là où j'ai trouvé cet homme possesseur d'un canot-automobile. Je lui ai fait comprendre par gestes qu'il devait suivre en mer la direction indiquée par mon avion... C'est ainsi que je l'ai conduit jusqu'à vous.

— Grace, murmura le jeune homme ému, je vous dois la vie... en retour, je n'ai qu'une faible compensation à vous offrir : le Stormeye.

— Vous êtes parvenu à le reprendre ?

— J'ai rempli ma mission : je rapporte le diamant. En outre, je ne risque plus d'être trahi par Lætitia Di Alcaldo car elle repose au fond de l'Océan avec son complice Osterwell.

Un silence pénible punctua cette déclaration. Patrick le rompit le premier, chassant ces tristes souvenirs de son esprit.

— Qu'allons-nous faire, maintenant ?

— Reprendre le chemin de Roverland sur mon appareil. Nous y parviendrons dans quelques heures.

— Excellente idée ! Je ne suis heureux qu'en Angleterre et... à vos côtés.

— Dans ce cas, j'espère que vous demeurerez le plus de temps possible auprès de moi.

— Il ne tient qu'à vous de fixer cette durée.

La jeune fille sourit à son compagnon.

Après avoir remercié chaleureusement l'Espagnol qui avait participé au sauvetage, ils gagnèrent, côte à côte, l'avion qui avait amené Grace Havenmoore.

Peu après, le gigantesque oiseau emportait vers les cieux brumeux de l'Angleterre, le couple de jeunes gens qu'un tragique destin avait failli séparer.

L.-R. PELLOUSSAT

## LE MOT DE LA FIN

La grève de la Westinghouse Electric Company s'est terminée le 9 mai, après avoir duré 115 jours. C'est la grève la plus longue et la plus coûteuse depuis la fin de la guerre. Les 65,000 employés de la compagnie, travaillant dans les succursales de onze états, ont perdu en salaires \$55,000,000 et la compagnie calcule avoir perdu pendant ce laps de temps des ventes au montant de \$100,000,000.

Le prince Gustave-Adolphe, petit-fils du roi Gustave V de Suède, et la princesse Sybille ont annoncé la naissance d'un fils. Une salve de quarante-quatre coups tirés par les canons de la marine ont salué la venue au monde du premier héritier direct de la couronne depuis quarante ans. Le prince Gustave-Adolphe était déjà père de quatre filles.

Le major Hans Hornbustel, âgé de 65 ans et survivant de la marche de Bataam, annonce qu'il va se soumettre à la loi qui le sépare de la femme qu'il épousa il y a 32 ans. Les autorités ont décrété que, malgré sa volonté, il doit vivre en dehors de la colonie de lépreux où Mrs. Hornbustel est confinée. Il l'a toutefois accompagnée et a élu domicile aux environs, soit à Carville, ce que lui permet de voir sa femme douze heures par jour.

## A NOS LECTEURS ET LECTRICES

Pour pouvoir donner au plus vite à nos lecteurs un plus grand nombre de photos et de textes dans chacun des numéros du SAMEDI, nous avons augmenté depuis quelques semaines le nombre de ses pages, en alternant le papier de luxe et le papier-journal. Dès que le papier-magazine se fera moins rare, tout LE SAMEDI sera imprimé, comme avant la guerre, sur papier glacé. Nous espérons que nos amis lecteurs et lectrices se réjouiront de cette bonne nouvelle. Malgré cette augmentation, LE SAMEDI reste toujours à 10 sous alors que plusieurs autres publications majorent leur prix.

## NOTRE FEUILLETON

## VENGEANCE MATERNELLE

Par JULES MARY

**N**ON, Martial, je vous aime comme par le passé... Rien en moi n'a changé de ce que je ressentais pour vous.

— Alors, en me parlant, pourquoi fuyez-vous mon regard? Pourquoi pâlissez-vous et rougissez-vous tour à tour?... Est-ce que vous croyez qu'il est possible de me cacher votre trouble?... Tenez, Jeannine, voici des larmes qui vous montent aux yeux, et que vous faites tous vos efforts pour refouler... Pourquoi pleurez-vous?

— Je ne sais, dit-elle, je suis nerveuse... Ne faites pas attention, Martial, c'est de l'enfantillage.

Il la considérait, préoccupé, attristé. Que croire?... Que penser?... Il ne savait.

Il continua, voulant à tout prix savoir le motif de ses larmes et de sa pâleur :

— Est-ce l'approche de notre mariage qui vous rend peureuse?... Ne savez-vous plus combien je vous aime et craignez-vous que je ne vous donne pas assez de bonheur?...

Il la pressait ainsi, et elle regardait autour d'elle comme pour se sauver... Et tout à coup lui vint de nouveau la pensée du suicide.

Ah! si elle avait pu mourir tout de suite, échapper ainsi aux hontes d'un aveu pareil, car il lui faudrait bien avouer, un jour!

Comme elle ne répondait pas, la figure de Martial, de douce et tendre qu'elle était, devint sérieuse; ce fut avec une sorte de gravité, presque de sévérité qu'il dit :

— Jeannine, voulez-vous fixer vous-même l'époque de notre mariage?

— Non, dit-elle.

— Pourquoi? dit Navarre, aussi pâle que l'enfant, et dont le cœur battait avec violence.

— Je ne peux pas... je ne peux pas.

— Pour la dernière fois, Jeannine, parlez!

Mais elle n'eut pas la force de prononcer un mot et ce fut en secouant la tête qu'elle répondit à deux reprises :

— Non!... non!

Elle était prête à défaillir... et s'abandonnait déjà.

Lui, continuait, réunissant tout son courage :

— Que faut-il croire?

— Ce qu'il vous plaira, Martial!

— Vous ne m'aimez plus?... Vous vous êtes aperçue que vous n'aviez jamais eu d'amour pour moi?... Vous en aimez un autre?

Elle, demi-morte :

— Oui!

Et elle roula, évanouie.

Martial appela Laurence, qui la fit revenir à elle. Elle se souvint tout de suite de son dernier mot, de ce qui l'avait amené. Une pensée rapide lui venait :

« Oui, se disait-elle, si je lui affirme que j'en aime un autre, il ne m'inter-

rogera plus... Il sera malheureux, c'est vrai, mais je ne serai pas pour lui un objet d'horreur... »

Martial, abimé, restait auprès de la jeune fille.

Quand elle fut remise complètement et que Laurence fut partie, il dit à Jeannine : Est-ce vrai?

Il y avait tant de tristesse dans sa voix, qu'elle sentit tout son courage se fondre. Pourtant il fallait mentir, mentir toujours, pour l'empêcher d'avoir des soupçons.

— Oui, c'est la vérité!

Il eut une explosion de colère. Elle ne l'avait jamais vu ainsi, et elle eut peur.

— Qui aimez-vous? Je veux savoir son nom... Répondez!

— Non, je ne vous le dirai pas...

— Je le veux!

— Non.

— Ah! je l'apprendrai malgré vous... et je le tuerais!... car il faudra bien que je le connaisse!

Il n'acheva pas... et tout à coup, calmé :

— Mais vous avez dû vous confier à votre père : une fille de votre rang et de votre caractère n'a pas d'amours secrètes... Quand elle aime, elle aime au grand jour... Pourquoi Vilmorin ne m'a-t-il rien dit de votre résolution?... et pourquoi faut-il que ce soit de votre bouche que j'apprenne cette nouvelle?

Et, soupçonneux, il essayait de lire dans les yeux de Jeannine, se rapprochait d'elle, voulait lui prendre de nouveau les mains... Mais elle se reculait...

— Mon père ne sait rien encore.

— Eh bien, je vais tout lui révéler.

— Martial, de grâce, pas un mot!... Vous le tuerez!... Ne savez-vous combien il est faible et que la moindre émotion serait mortelle.

Elle se débattait, impuissante, en cette atroce situation, harcelée par ses terreurs. Et, Navarre, froidement :

— Vilmorin veut, avant tout, que vous soyez heureuse et serait désespéré de vous voir la femme d'un homme que vous n'aimez pas... Puisque vous n'avez pas le courage de tout lui avouer, moi je ne lui cacherai rien.

— Martial, par pitié!...

Elle tomba à genoux les moins jointes, se traînant vers lui, les bras tendus pour l'empêcher de partir.

— Non, non, dit-il presque durement, vous me cachez un secret que je veux connaître... j'en ai le droit.

— Martial! Martial! vous allez me faire mourir de honte!

Mais il ne l'entendait plus. Il était parti.

Il trouva Vilmorin chez lui.

Aux premiers mots du jeune homme, le peintre se leva, murmura :

— Mon Dieu! que s'est-il passé? Qu'y a-t-il? Qu'est-ce donc qu'elle nous cache?...

— Un autre amour, sans doute, qu'elle n'osait avouer?... Tout le prouve, son épouvante lorsque je l'ai menacée de vous en parler et l'appro-

che de notre mariage, qui ne peut plus être reculé cette fois.

— Tu te trompes, Martial, dit l'infirme, Jeannine a un cœur chaste, droit... elle est incapable d'une fourberie... Si elle aimait un autre que toi, je suis sûr que son amour serait, quand même, digne d'elle... Qui, l'empêcherait de me l'avouer?... Elle t'aime toujours... Mais il y a autre chose... depuis longtemps je le devine; c'est ailleurs qu'il faut chercher...

— Quoi donc? Que soupçonnez-vous?

— Rien, dit le vieillard d'une voix altérée.

Vilmorin reprit :

— Je parlerai à Jeannine, tout à l'heure... J'irai, je te le promets, jusque dans le fond de son âme, et demain je te dirai la cause du changement que tu as remarqué chez elle... Ah! si je pouvais la voir... ne rien perdre de ses traits... ne pas quitter son regard... comme je devinerais vite sa pensée intime!... Ne crains rien pourtant, ce qu'elle dira sera la vérité, Jeannine n'a jamais menti.

Martial se retira, un peu consolé.

Le soir, après dîner, lorsque, les domestiques partis, Vilmorin et sa fille passèrent au salon, le vieillard s'assit dans son fauteuil et appela Jeannine.

— Viens auprès de moi, dit-il, j'ai à te parler.

Elle s'attendait depuis des heures à cet entretien; eh bien! malgré cela, un tremblement nerveux, la prenant de la tête aux pieds, l'empêcha d'obéir et la cloua où elle était, hébétée.

— Où es-tu donc, Jeannine? Je croyais que tu m'avais suivi au salon?

Elle s'approcha, et, si bas, que ce fut à peine s'il entendit :

— Me voici, mon père, je vous écoute.

Il l'attira dans ses bras, la força de s'asseoir sur un de ses genoux, comme lorsqu'elle était toute petite, et, doucement, avec un reproche qu'atténuait la tendresse de ses paroles :

— Pourquoi, mademoiselle, avez-vous désespéré votre ami Martial?... Quel est le motif inexplicable de votre conduite?... Ne songez-vous point au mal que vous me faites?...

Elle ne put résister à l'émotion qui l'envahissait, et tout de suite éclata en sanglots... Des cris sortaient, rauques, de sa poitrine, et des convulsions la secouaient.

— Ah! put-elle dire enfin, je vous en prie, ne m'interrogez pas!

Cette explosion de douleur fut si violente, éclata si soudainement, que Vilmorin en fut frappé.

— Jeannine, dit-il, je ne puis croire que j'aie quelque chose à te pardonner... pourtant, quel que soit ce que tu vas m'apprendre, souviens-toi que je suis ton père... et que jamais, dans ta vie, fût-ce chez ton mari, fût-ce chez tes enfants, tu ne trouveras d'affection plus profonde, plus large, plus indulgente que la mienne...

Et, après un nouveau silence, gravement :

— Parle! Je ne t'interromprai pas.

Ce qu'il avait dit avait frappé en plein la jeune fille dans sa fierté... Elle releva la tête... Que croyait-il donc?... Qu'elle avait failli, en un moment de faiblesse!

Elle eut un grand cri de colère :

— Mon père, mon père, dit-elle, se mettant à genoux, saisissant les deux mains du vieillard et les joignant sur sa tête comme si elle eût voulu qu'il la bénît, mon père, mon père, ce n'est pas de votre pardon que j'ai besoin, c'est votre pitié seulement qu'il me faut... Pensez-vous donc que j'ai commis une faute, et croyez-vous que je ne suis plus digne d'être votre fille?

Il ne répondit pas, attendant toujours.

Elle reprit avec une sorte de découragement :

— Allons, j'avais espéré qu'à vous, comme à Martial, je pourrais tout cacher... je m'étais trompée, je le vois maintenant... Que votre volonté soit faite!...

Elle se releva, les deux mains pressant son cœur dont les battements la faisaient souffrir.

— Je ne puis plus être la femme de Martial!

— Pourquoi?

— Parce que vous-même vous allez me le défendre... Martial croirait épouser une jeune fille pure, dont le passé fût restée candide, dont le cœur n'eût été pénétré d'aucune pensée mauvaise... Eh bien! je ne suis plus cette femme-là...

— Que dis-tu, malheureuse?

— Ne m'accablez pas... écoutez-moi!... Ne vous ai-je pas dit que je ne méritais que votre pitié?...

— Parle! parle!

— Si vous voulez offrir à Martial une jeune fille contaminée, souillée, dites-moi toujours d'être sa femme!

— Séduite!... Tu t'es donnée, misérable!...

— Non. J'aime Martial, et je vous le jure, mon père, jamais la pensée d'aucun autre amour n'est venue en moi... jamais le moindre encouragement n'a conseillé les entreprises d'un homme... jamais le moindre coquetterie n'a pu inspirer de doutes sur moi...

— Alors... Achève!... A quelle séduction as-tu obéi?... Quelle est cette infamie que tu n'oses avouer?

— L'infamie n'est pas de moi... Et la nuit où elle s'est commise, le cri que vous avez entendu a failli vous avertir...

— Un crime?... Un attentat?...

— Oui, oui, oui!...

— Ah! malheur! toi, ma fille, Jeannine, mon ange, toi... mon enfant... et j'étais là... et j'ai entendu... oui, je ne dormais pas... je me rappelle... des pas sourds... le craquement des planches de l'escalier... auparavant des bruits de pas dans le jardin... je voulais appeler... mais plus rien... j'ai cru que je me trompais... Toi, Jeannine, toi, ma pauvre âme... Où sont tes mains... Viens près de moi... viens plus près encore... Où est ton visage... ton front... que je t'embrasse... et tes yeux, tes beaux yeux

que je n'ai pas vus depuis si longtemps... Toi, Jeannine... Et moi, j'étais là... Ah! c'est trop, vraiment, c'est trop!...

Tout à coup un cri strident:

— Mais l'homme!... l'homme!... Tu l'as vu, n'est-ce pas?... tu l'as reconnu?... Ah! la haine a du bon, quelquefois... Son nom?

— Je l'ignore...

— Son nom, te dis-je!... Tu ne me comprends donc pas?... Cet homme a trop vécu depuis ce jour-là, il faut qu'il meure... Et moi, qui suis aveugle, je ne puis me battre avec lui, mais je saurai le rejoindre quand même... et ma main, pour le plonger un couteau dans le cœur, retrouvera un peu de forces... oui, je l'assassinerai... et je serai traîné devant les tribunaux, soit! mais, ne crains rien... je dirai aux juges: « J'avais une fille, une enfant, un ange, à laquelle le mal était inconnu; un homme est venu qui, de cette innocente, a fait un jouet qui, de force, sur ce front candide, a mis l'ignominie d'une scène hideuse; dans cette âme ouverte à toutes les bontés, des souvenirs honteux et une tristesse éternelle... Cet homme avait commis un crime plus horrible qu'un assassinat... Je l'ai tué... Jugez-moi!... » Voilà ce que je dirai aux juges, et ils m'acquitteront... Dis-moi son nom, Jeannine, son nom!

Et Jeannine, avec un cri déchirant:

— Je l'ignore, vous dis-je!... Ah! si je l'avais su, je me serais vengée depuis longtemps!

— Tu l'ignores, fit-il, comme s'il eût cherché à comprendre... comme si ses idées s'égarèrent et qu'il devint fou... Mais l'as-tu vu?...

— Non!

— Tu ne connais pas son nom?... tu ne l'as même pas vu?... c'est bien ce que tu viens de me dire, n'est-ce pas?

— Hélas!

— Voyons, je ne comprends plus, moi, je ne sais plus bien le sens de tes paroles... Réponds... il me faut son nom... tu ne peux pas hésiter... ou alors tu seras complice de son crime.

— Je ne l'ai pas vu...

L'aveugle resta silencieux... Des choses confuses tourbillonnaient en sa tête... la fièvre le prenait... oui, c'était bien la folie...

— Alors, tu étais endormie?

— D'un sommeil de plomb!

— On t'a fait boire un narcotique... chez toi, sans doute... Laurence, peut-être... je n'ai jamais eu confiance en cette fille...

— Chez moi, je n'ai rien bu...

— Chez Mme de Villemereux?... qu'as-tu pris?

— Deux glaces...

— Avec qui étais-tu?

— Avec Mme de Villemereux elle-même... J'ai bu encore un verre d'eau sucrée, avec de l'éther, au moment où Laurence m'a piquée violemment...

— Et tu n'as rien ressenti?

— Un peu de malaise.

— Ah!... Et qui t'a donné ce verre d'eau?

— Laurence.

— Encore cette fille... Et c'est elle sans doute qui l'a préparé?

— Je ne le pense pas... Laurence ne m'a pas quittée.

— De qui l'a-t-elle reçu?

— De Mme de Villemereux, elle me l'a dit...

— Alors, ce n'est pas là qu'il faut chercher... A ces glaces que tu as prises, tu n'as pas remarqué de goût particulier?... acide?... écoeurant?

— Je venais de danser... j'avais très soif... je n'ai pas fait attention.

— Impossible de savoir... Tu n'as aucun soupçon?

— Aucun.

— Comme tu réponds avec calme! N'aurais-tu pas le désir de te venger?

— Ah! dit-elle avec un accent farouche, je serais morte de honte si je n'avais l'espérance de rendre le mal pour le mal!

— C'est bien. A nous deux nous trouverons.

Il n'avait pas quitté les mains de Jeannine, les serrait dans les siennes, que l'émotion d'un si épouvantable aveu rendait tremblantes.

— Viens dans mes bras, ma fille, tu es toujours aussi pure que dans le passé!... Il a fallu un pareil malheur pour me faire comprendre que mon amour pour toi, si profond qu'il fût, pouvait grandir encore... Chère enfant! que cette nuit soit comme un cauchemar en ta vie... ne te la rappelle que comme un rêve... Aie confiance dans l'avenir et dans l'honnêteté de ton âme, ne désespère pas d'être heureuse...

Elle ne pleurait pas, restait là, inerte et sans mouvement, pétrifiée, dans un anéantissement si complet, qu'elle n'entendait même plus les paroles de son père. Du reste, désormais, les protestations les plus tendres ne devaient-elles pas la trouver froide? Son cœur n'était-il pas fermé? Une désillusion ne remplacerait-elle pas ses plus chères espérances?

Elle eut seulement un mot qu'elle prononça à voix basse, comme si elle se fût parlé à elle-même, comme si son père n'eût pas été là pour l'écouter.

Alors, d'une voix ferme, décidée à ne pas s'arrêter dans son triste récit, elle raconta ce qui s'était passé...

Et Martial la regardait avec des yeux hagards, épouvantés, ne voulant pas croire ce qu'elle racontait là...

Et quand elle eut fini...

— Je ne suis pas folle, ajouta-t-elle, je me possède entièrement... j'ai toute ma raison... J'ai été malade, mais la fièvre a cessé depuis longtemps... Ce que je viens de dire est la vérité... Maintenant que vous savez tout, vous le voyez, Martial, bien que je sois toujours digne de vous, bien que je mérite plus que jamais votre respect et votre estime, en même temps que votre pitié, je ne puis plus être votre femme...

Martial, hébété, ne trouvait rien.

Toute sa vie s'écroulait dans un effondrement de ses rêves, de ses projets, de son bonheur. Il eut un sanglot...

Ce fut le seul signe de faiblesse chez cet homme.

Et Jeannine en fut toute remuée.

— Le nom de l'infâme? dit-il; car sa première pensée, comme chez Vilmorin, avait été la vengeance.

Et il fallut qu'elle fit la même réponse.

— Quoi? balbutia-t-il... pas un nom... pas un indice...

Elle secoua la tête.

— Rien.

En répondant ainsi à son père et à son fiancé, en leur laissant croire

## RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

*Josépha, une petite fille abandonnée dans des bizarres circonstances, était l'épouse du riche baron Nertann, qu'elle soignait, au début, avec un dévouement sublime. Elle avait sacrifié les plus belles années de sa vie, celles où sa beauté resplendissait, où toutes les grâces de sa personne exerçaient autour d'elle une sorte de domination. Mais le vent tourna du mauvais côté. La belle Josépha, la fière et hautaine baronne qui avait jusque-là repoussé toutes les avances, s'éprit de Martial Navarre. L'auteur fait passer ses lecteurs par des tranches bouleversantes.*

— Et Martial? Martial?

— Oui, dit l'aveugle, comment lui apprendre?

Et tous deux, le père et la fille, courbèrent la tête, accablés par cette effroyable infortune.

Et Vilmorin murmurait:

— Non, je ne pourrai pas; il me semble que je ne pourrai jamais.

Elle eut un geste de fierté.

— Je vais lui écrire, dit-elle, je lui dirai tout.

— Pauvre enfant!

Tout de suite elle écrivit.

Elle priait Navarre de venir à Neuilly dans la journée. Elle n'ajoutait rien de plus.

Au reçu de la lettre, Martial partit. Assise dans sa chambre, auprès d'une fenêtre, pour apercevoir de plus loin son fiancé, elle descendit lorsqu'il franchit la grille.

Elle était pâle, ses grands yeux étaient entourés d'un large cercle bleu, et tous ses traits étaient fatigués comme par des veilles. Cependant elle était calme. Aucun trouble ne l'agitait. Il semblait qu'elle allât au martyre, insensible à toutes les souffrances, et qu'elle n'eût plus rien d'humain.

Elle tendit la main à Martial, bouleversé.

— Jeannine, qu'y a-t-il, que me voulez-vous? Après ce que vous m'avez dit... ai-je donc encore quelque chose à apprendre?

— Venez! dit-elle simplement.

Elle l'entraîna chez elle, dans sa chambre de jeune fille, et, pendant qu'il s'asseyait, resta debout devant lui.

qu'elle n'avait aucune espérance de retrouver le criminel, elle les trompait. Mais c'est qu'elle craignait de les voir jouer leur vie avec un homme qui avait prouvé qu'il ne reculerait devant aucun forfait, pour lequel tous les moyens seraient bons, si Vilmorin et Martial le gênaient et s'il voulait se débarrasser d'eux. Le sacrifice de sa vie, à elle, était fait, et la mort n'eût été qu'un soulagement. Elle se réservait de trouver le coupable et de le punir. Mais avant tout il fallait éloigner les soupçons de Navarre et du peintre, pour empêcher une nouvelle catastrophe. C'est à quoi elle tendait.

Martial était sorti de chez Vilmorin la tête en feu; il erra longtemps dans Paris, comme un insensé, ne sachant même point où se dirigeaient ses pas. Son esprit, machinalement, sans qu'il pût se débarrasser de ces obsessions, évoquait l'image de Jeannine dans sa lutte contre ces tentatives ignobles, et il avait d'impuissantes rages et des colères qui retiraient tout le sang de ses veines.

Il rentra chez lui, se jeta sur un canapé, poursuivi par les mêmes souvenirs, hanté par les mêmes tableaux.

Et peu à peu, cependant, une sorte de tranquillité, d'apaisement plutôt, entra dans son âme. Il réfléchissait.

Jeannine était-elle donc coupable de cet attentat?... Est-ce que sa volonté n'avait pas succombé à une force plus grande?... Est-ce qu'il n'avait pas fallu la ruse pour triompher d'elle?... Est-ce qu'il y avait eu dans cet acte odieux le consentement de la jeune

filles?... Est-ce qu'il y avait eu, de sa part, un abandon d'un moment? Est-ce qu'on ne l'avait pas réduite à l'impuissance absolue?...

Est-ce qu'il n'y avait pas eu révolte de ce corps et de ce sang chaste?... Est-ce qu'il n'y avait pas eu réprobation de cette honnêteté, de cette âme candide, de ce cœur droit?... La Jeannine d'aujourd'hui, après ce crime, n'était-elle donc plus la Jeannine d'autrefois?... Comment avait-elle démerité... et pourquoi ne serait-elle plus sa femme?

Dans ces réflexions, c'était son cœur qui parlait. Mais d'autres idées lui venaient aussitôt:

— Et Jeannine souillée, Jeannine salie par un homme, serait sa femme? Je pourrais vivre à côté d'elle avec le souvenir de cette nuit? Quand je la presserais dans mes bras, je pourrais oublier qu'un autre que moi lui a donné les premières caresses?... Allong donc! Est-ce que c'est possible? Il hésita ainsi deux jours. Ce fut le cœur qui l'emporta.

— Elle m'aime plus que jamais, se dit-il, et moi, je le sens bien, je l'aime encore.

Une seule chose le retenait, l'ignorance où il était du nom de l'homme...

— Le jour où il sera mort, où je l'aurai tué, se dit-il, rien ne m'empêchera plus d'aimer Jeannine comme par le passé.

Il vint retrouver la jeune fille:

— Chère enfant, dit-il, tout tremblant, inquiet sans savoir pourquoi, comme à son premier aveu, voulez-vous toujours être ma femme?...

Elle crut n'avoir pas compris... Ses yeux dilatés le regardaient avec terreur...

— Moi, votre femme, Martial, y songez-vous?

— Oui, Jeannine, ne me refusez pas. Alors, avec violence, avec colère:

— Non, non, jamais, jamais!

Puis, adoucie tout à coup, comprenant ce qui s'était passé dans l'esprit de Martial et la lutte douloureuse de ce cœur d'homme... elle fut prise d'une reconnaissance qui lui fit jaillir les larmes des yeux:

— Je vous comprends, Martial... et je vous aime plus que je ne vous ai jamais aimé, et toute ma vie je me souviendrai de ce que vous venez de faire là...

Elle lui tendit les mains qu'il couvrit de baisers passionnés... et elle reprit:

— Mais non, je ne serai pas à vous... Dans la grandeur de votre âme, l'oubli vous viendra peut-être... mais moi je me souviendrai toujours... Ma vie est brisée... Regardez, j'ai pris le deuil... je ne le quitterai jamais.

En effet, elle était vêtue d'une robe noire qui faisait encore ressortir la pâleur profonde de son visage.

Elle laissait ses mains dans celles de Martial et lui se sentait envahi par une immense pitié... Cette résolution était-elle donc inébranlable?... Il ne le pensait pas. Non, ce crime infâme n'avait pas tari la sève de cette exubérante jeunesse. Jeannine résisterait quelque temps peut-être, mais Martial saurait être éloquent, finirait par la persuader... Il le pensait...

Pendant les jours qui suivirent, il vint matin et soir à Neuilly.

Et, un jour, il put croire qu'il avait vaincu ses dernières hésitations; elle faiblissait, sans force devant l'affection qu'elle éprouvait pour lui, devant l'immensité de l'amour qui inspirait la générosité du jeune homme.

— Oui, avait-elle dit, peut-être y aurait-il encore des jours heureux.

— Eh bien! Jeannine, revenez sur votre décision.

— Demain, demain.

— Pourquoi pas aujourd'hui, tout de suite?... Laissez-moi partir avec ce

mot sorti de vos lèvres, qui sera comme le prélude d'une vie nouvelle pour vous et qui, pour moi, sera le signal de devoirs nouveaux. Craignez-vous donc que je me repente?... Avez-vous à ce point si peu de confiance en moi?... Redoutez-vous qu'un jour une allusion...

— Non, non, dit-elle vivement... Pauvre Martial, je sais combien votre cœur est bon... et que d'une pareille cruauté vous êtes incapable...

— Et vous ne vous trompez pas, Jeannine. En remettant votre vie entre mes mains, vous me dites: « Vous avez vu combien j'ai souffert, c'est à vous de me faire oublier le passé. » Et vous l'oubliez, Jeannine, ce passé douloureux... La joie renaîtra sur votre visage, la douceur effacera la haine de vos yeux, votre front redeviendra blanc et pur et les arrière-pensées de tristesse s'évanouiront de votre esprit... C'est à moi d'opérer ce prodige... Mais je ne suis pas effrayé... j'aurai pour vous tant de soins, de sollicitude, de tendresses, que je réussirai... Ne me repoussez pas, Jeannine... Entre une vie heureuse quand même, heureuse grâce à moi, et une vie désorientée, inquiète, passée dans les larmes et les éternels regrets, il faut choisir maintenant... Choisissez, Jeannine!

Elle se laissait bercer par le son de sa voix, mollement, doucement, comme le soir, quand la nature repose et que pas un brin d'herbe ne bouge, on se laisse endormir par une musique lointaine dont les ondes de l'air calme vous apportent les harmonies...

C'était, à son oreille, comme le murmure doux d'une prière d'enfant; elle fermait les yeux, un vague et incertain sourire errait sur ses lèvres et son cœur s'alanguissait.

— Jeannine, disait-il très bas, soyez ma femme... Jeannine, soyez à moi! Elle répondit, comme en rêve:

— Oui, Martial... Soyez béni pour tout le bonheur que vous me donnez... Soyez béni pour la vie que vous me rendez... pour le respect que vous avez de moi-même... Ma vie, je vous la consacre, Martial... elle est à vous... elle vous appartient... et vous en disposerez... et si jamais un regret vous vient de ce que vous aurez fait, Dieu me pardonnera, mais je ne resterai pas plus longtemps auprès de vous... je me tuerai...

Il la serra dans ses bras comme pour la protéger contre cette résolution. Il la sentait, toute palpitante, vibrer contre son cœur... Elle avait trop de joie, d'un coup, après tant de cruelles souffrances... Elle pleura... Mais il sentait que dans ses larmes, il n'y avait point d'amertume... Il la laissa pleurer...

Quand elle fut redevenue un peu plus calme:

— Permettez-moi, mon ami, de consulter mon père et de lui annoncer moi-même votre résolution. J'ai hâte qu'il apprenne, et par moi, combien vous êtes noble et bon; mais, lui, éprouvera peut-être quelque hésitation; il a plus que vous, plus que moi surtout, l'expérience de la vie; il me dira si je ne dois pas considérer votre projet comme un sacrifice que vous dicte l'élan de votre générosité et dont vous vous repentirez peut-être, et alors je devrais refuser, — ou bien si je dois accepter.

— Allez, chère Jeannine, dites tout à votre père... dites-lui enfin que, puisqu'il s'agit de votre bonheur, il n'a point le droit de refuser.

— Adieu, Martial, bon espoir, ami!

— Adieu, aimée, à demain!

Il était déjà parti... Tout à coup il retourna sur ses pas... la pressa de nouveau sur son cœur... et, cette fois, partit.

Mais, dans son esprit, brusquement, était entrée une inquiétude mortelle. Pourquoi? Il ne savait. Deux ou trois fois, en remontant l'avenue plantée d'arbres, il tourna le regard vers la petite maison, comme s'il fût parti pour longtemps, qu'il fût éloigné de Jeannine et de ceux qui habitaient là pour toujours et qu'il n'eût pas promis de revenir le lendemain.

Il haussa les épaules. Qu'avait-il donc à craindre, à présent?

Il oublia bientôt ce pressentiment; ce fut plus tard seulement qu'il se souvint.

#### CHAPITRE XI

LE LENDEMAIN, la journée fut longue. Il avait promis de revenir à Neuilly le soir seulement.

Vers cinq heures, il fit atteler sa voiture, qui gagna tout de suite les Champs-Élysées, les remonta, tourna l'Arc de Triomphe, descendit l'avenue de la Grande-Armée, traversa la porte de Neuilly et prit à gauche.

Quelques minutes après, il était arrivé.

— Retournez avenue Montaigne, dit-il au cocher, je rentrerai à pied.

La voiture repartit. Martial s'avança vers la grille, et, bien qu'elle fût entr'ouverte, sonna... Personne ne vint ouvrir.

Il sonna de nouveau un peu plus fort.

Il attendit encore vainement... Cette maison, qu'il savait habitée pourtant, où étaient ceux qu'il aimait le plus au monde, où il venait tous les jours depuis longtemps, cette maison semblait déserte. Il sonna une troisième fois.

Et sa main tremblait... Il lui sembla que la clochette avait un tintement grêle et triste comme un glas de mort... Il poussa la grille et entra... La porte du perron, donnant sur le

parterre, était fermée... Il y avait un timbre, il sonna encore.

Il respira... Il avait entendu du bruit...

Des pas s'approchaient, en effet, résonnant dans la maison comme sous une voûte.

La porte s'ouvrit et Ned parut, son honnête figure toute décomposée.

Quand il vit Martial, il joignit les mains:

— Ah! monsieur Navarre, monsieur Navarre!...

— Qu'y a-t-il?

— Ah! monsieur, quel malheur!

— Pour Dieu, Ned, parlez!... Où est Vilmorin?... Où est Jeannine?... Pourquoi cette maison a-t-elle l'air d'un tombeau?...

Il avait pris le bras du valet de chambre et le secouait de toutes ses forces.

— Non, monsieur Navarre, vous raconter ces choses-là, cela ne m'est pas possible... Venez, suivez-moi, d'un seul coup d'œil vous saurez tout...

En tremblant, Martial obéit. Ned le conduisit au premier étage, ouvrait la porte d'un petit salon d'été, dont les fenêtres donnaient sur les arbres du jardin, et s'effaça pour laisser passer le jeune homme.

Navarre entra, fit deux pas dans la chambre et recula d'horreur en poussant un cri...

Vilmorin, la tête hideusement ensanglantée, fracassée, méconnaissable, gisait sans mouvement sur un canapé-lit, au fond de la pièce...

On avait fermé les persiennes pour ménager là un peu d'ombre, par un pieux respect pour la mort, dans les jointures filtrait un rayon de soleil, qui divisait la chambre en deux et dans la poussière duquel semblaient se jouer des myriades d'atomes insaisissables. Dans les arbres, tout près des fenêtres, voltigeaient des froufrous

d'oiseaux hardis. Et deux fauvettes, cachées sous les feuilles des hauts marronniers, avaient, dans leur babil gracieux, des notes mélancoliques qui semblaient, au logis lugubre, parler de la félicité des soirs d'autrefois.

Navarre prit la main de l'aveugle. Elle était froide; les membres avaient déjà une raideur cadavérique. Le jeune homme, horriblement pâle, interrogea Ned:

— Que s'est-il passé?

— M. Vilmorin s'est suicidé; il s'est fait sauter la cervelle; c'est tout ce que nous savons!

— Quoi, rien de plus?

— Non...

— Racontez-moi tous les détails... J'ai besoin de tout connaître, rappelez vos souvenirs, Ned.

Le valet de chambre haussa les épaules d'un air attristé:

— Ce que je dirai à monsieur ne le satisfera point, j'en suis sûr, fit-il; enfin, puisque monsieur paraît le désirer... Monsieur n'ignore pas que mon maître était assez triste depuis son accident, depuis le jour où un homme s'est introduit dans la maison pour voler; ses deux bras étaient guéris, soit, et il pouvait même s'en servir déjà sans crainte de rechute, mais il semblait que son imagination eût été frappée... Il n'était plus le même homme... Il avait des tristesses noires... des moments d'abattement et moi, je le dis à monsieur, je commençais à avoir peur pour sa raison... Ce matin, mon maître s'est levé comme d'habitude, à neuf heures, et il n'était ni plus gai, ni plus triste que les autres jours... je lui dis que mademoiselle était levée, elle aussi, qu'elle se trouvait sous la charmille, dans le fond du jardin, et m'avait prié de la prévenir dès que son père serait réveillé et pourrait la recevoir.

« Tu me conduiras auprès d'elle, me dit monsieur aussitôt.

« Ce que je fis quelques minutes après... Je laissai le père et la fille en train de causer amicalement... Ils se promènèrent une bonne heure sous les arbres; même mon maître fuma deux ou trois cigarettes, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps...

« — Bon! que je me disais, il paraît que monsieur est aujourd'hui un peu plus gai...

« Ce n'était pas trop tôt... Je ne sais pas si monsieur Navarre l'avait remarqué comme moi, mais ça devenait sinistre ici...

« Comme ils se promenaient toujours de long en large dans le jardin, je réussis à passer auprès d'eux pour voir si je ne me trompais pas et s'il était bien vrai qu'il y aurait désormais un peu plus de soleil dans la maison... C'est l'intérêt que je portais à mon maître et à sa fille qui me poussait... je les aimais bien, personne n'en doute... J'ai vu Mlle Jeannine qui essayait ses larmes et qui souriait tout en même temps. Quand on pleure et qu'on rit ensemble, c'est qu'on n'a pas de gros chagrins...

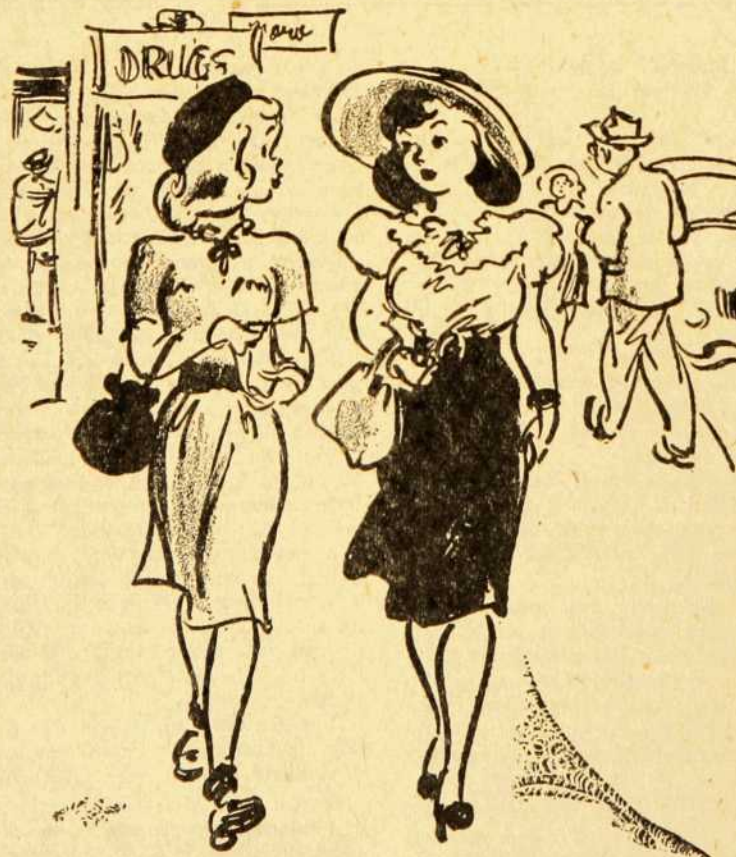
« — Allons, que je me disais, ça va, ça va.

« Mademoiselle est rentrée dans sa chambre et monsieur chez lui...

« Presque aussitôt, — je le tiens de Laurence — mademoiselle a été prise d'éblouissements, de faiblesses et de vomissements; pourtant, elle n'avait rien mangé depuis la veille; elle a bu tout de suite avant de déjeuner deux ou trois tasses de thé très fort, mais l'indisposition ne passait pas...

« Au lieu de se mettre au lit, ce que nous aurions tous fait à sa place, mademoiselle a fait atteler la voiture et elle est partie pour Paris, seule... ce qui est de plus en plus extraordinaire et ce qui ne lui est jamais arrivé...

#### LA VIE COURANTE... par George Clark



— Et toi, comment as-tu dépensé ton billet de deux?

— J'avais tout d'abord envie de m'acheter une ravissante petite anthologie des classiques français. Puis après, j'ai pensé être plus pratique en me procurant un manuel sur l'éducation de la volonté et, finalement, je n'ai pu résister devant une paire de bas de nylon.

« Une heure après, elle était de retour ; je me trouvais justement près de la grille et elle est passée devant moi... »

« Eh bien, monsieur Navarre peut être sûr que de ma vie je n'oublierai la figure qu'avait mademoiselle... Non, quand je vivrais des milliers d'années. Elle était plus pâle qu'un linge blanc, ses yeux étaient comme ceux d'une morte, sans regard, et elle paraissait avoir cinquante ans, tellement elle se tenait courbée, tellement elle avait la respiration pénible. »

Elle se retint d'une main à la grille et se reprit à trois fois pour me demander :

« — Mon père est-il chez lui ? »

« — Oui, répondis-je, il a même témoigné un peu d'inquiétude quand je lui ai dit que mademoiselle était partie... il n'a pas voulu se mettre à table avant le retour de mademoiselle... »

« Mais je crois qu'elle ne m'entendait pas. »

« Elle traversa le parterre et entra... Je la voyais chanceler et, dans la crainte qu'elle n'eût pas la force de monter l'escalier, je m'avançai derrière elle. »

« Elle appuya une main sur mon épaule sans me regarder, et maintenant, quand j'y réfléchis, je suis persuadé qu'elle ne me voyait même pas et qu'elle ne savait pas ce qu'elle faisait. »

« Je la laissai entrer chez son père. »  
« — Encore une mauvaise nouvelle, probablement, me disais-je à part moi... »

« La gaieté du matin s'en était allée ; elle n'avait pas duré longtemps, celle-là ; quand la tristesse est acclimatée quelque part, c'est le diable pour la faire partir. Monsieur Navarre a-t-il remarqué cela ? »

—Après ? après ? fit Martial, haletant.

—Après ? Ah ! c'est que c'est justement là que tout s'embrouille pour moi... Il me paraît que la conversation entre le père et la fille n'a pas duré longtemps, car, comme je descendais à la cuisine pour déjeuner, j'ai entendu se fermer la porte de la chambre de mademoiselle... et j'entendais en même temps, dans la chambre de monsieur, comme un bruit de meubles heurtés... J'ai écouté si monsieur sonnait, s'il appelait, s'il avait besoin de quelque chose, mais rien... le silence...

« Alors, je descendis... »

« On se mettait à table à l'office ; je pris ma place ; je n'étais pas plutôt assis que je me levais, effaré. »

« On aurait dit que la maison s'effondrait... »

« Deux détonations, parties de la chambre de monsieur, avaient fait trembler toutes les vitres. »

« Nous nous précipitâmes... mais il était trop tard... »

« Nous arrivâmes juste à temps pour voir notre pauvre maître tout couvert de sang, se tordre dans des convulsions atroces. Bientôt, il resta immobile... Il était mort ! »

—Et Jeannine... Jeannine ?... »

—Mademoiselle avait entendu comme nous, et, comme nous, était accourue... En voyant son père, elle est tombée raide, évanouie... Il a fallu l'emporter.

« J'ai envoyé chercher le médecin de Neuilly, mais que pouvait-il faire ? Constaté la mort de monsieur. Il n'y avait guère besoin de lui pour cela. Les gens de police aussi sont venus, ont fouillé partout pour savoir si monsieur n'avait pas écrit quelque part les motifs de sa détermination fatale, mais leurs recherches ont été infructueuses ; monsieur n'a rien laissé, n'a rien écrit avant de mourir. Ils ont alors dressé leur procès-verbal et se sont retirés. »

Et Ned ajouta, après un silence :

—Voilà tout ce que je puis dire à monsieur.

Martial, anéanti, s'était laissé tomber sur une chaise, la tête sur la poitrine. Et il murmura :

—Quel est donc ce mystère?... Pourquoi Vilmorin s'est-il tué?... Ah ! Jeannine, sans doute, Jeannine me dira tout.

Ned avait entendu.

—Je n'ai pas vu mademoiselle depuis la visite des hommes de la police, dit le valet de chambre ; mademoiselle doit être dans sa chambre, et Laurence est sans doute auprès d'elle... car la laisser seule n'eût pas été prudent... un accès de fièvre chaude, un moment d'exaltation pouvait causer un malheur irréparable.

—Je voudrais la voir.

—Monsieur peut entr'ouvrir la porte de la chambre où mademoiselle repose. Laurence lui dira s'il peut entrer.

Martial suivit ce conseil.

La porte ouverte montra la chambre vide ; le lit était défait ; ni Jeannine ni la soubrette n'étaient là... Ned, interdit, regarda le jeune homme... Tous deux n'osèrent parler... Ils entrèrent.

Ils avaient bien vu... Le lit était défait, des tiroirs entr'ouverts, des chiffons traînaient, tout accusait la présence récente de Jeannine, mais Jeannine avait disparu.

Ned sortit sur le carré :

—Laurence ! Laurence ! cria-t-il de toutes ses forces, bien que sa voix tremblât.

La soubrette descendit en toute hâte.

—Où est mademoiselle ?

L'étonnement de Laurence ne fut pas joué :

—Chez elle ; mademoiselle m'a renvoyée tout à l'heure, en me disant qu'elle n'était plus malade et n'avait plus besoin de mes services... J'attendais qu'elle me sonnât.

Cette fois, Martial se sentait devenir fou.

On parcourut toute la maison sans découvrir Jeannine. Elle n'était pas non plus dans le jardin. On s'informa aux environs, dans les maisons où elle était connue ; personne ne l'avait vue ; personne ne put donner de renseignements.

—Elle reviendra sans doute, dit Ned ; elle ne peut être loin ; elle est partie à pied, car je vois là-bas le cocher Antoine qui se promène sur la route.

—S'il pouvait nous dire où elle est allée ce matin ? fit Martial.

—Monsieur n'a qu'à l'interroger.

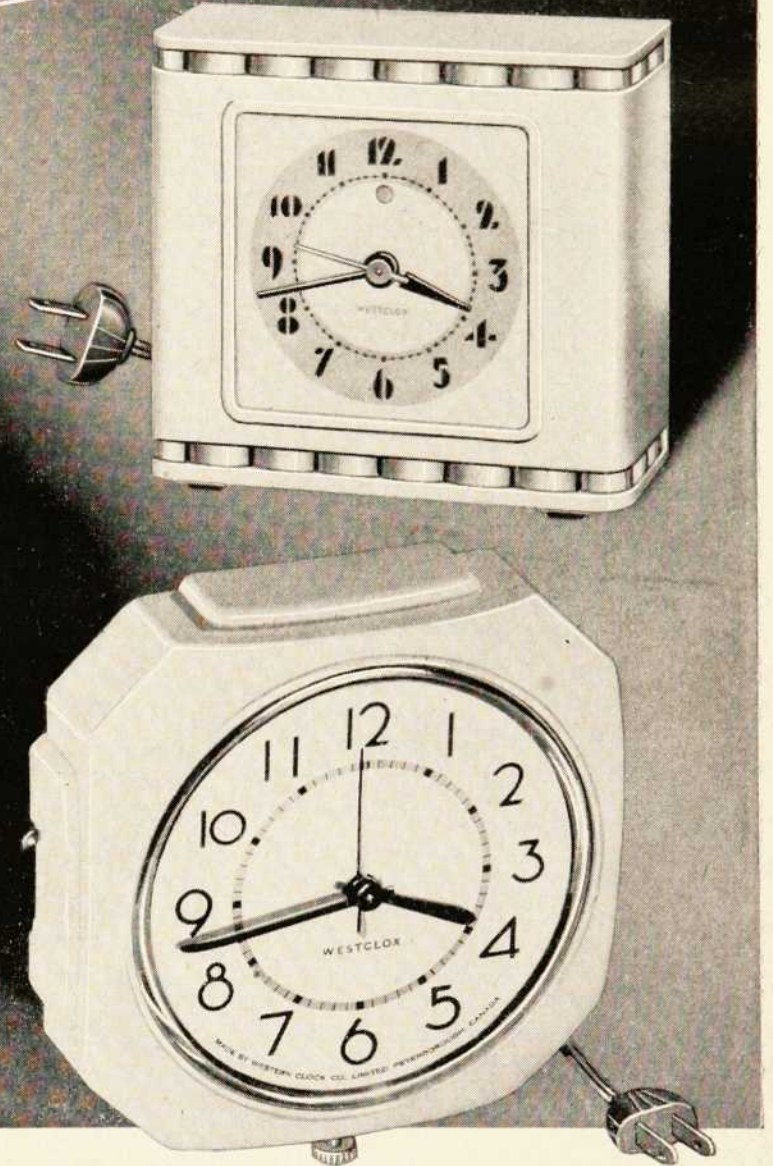
Navarre appela Antoine, qui accourut. Quand le cocher sut de quoi il s'agissait, il secoua la tête :

—Vous voulez savoir où mademoiselle est allée ce matin ? Mademoiselle m'a dit d'atteler. Nous sommes partis. J'ai remonté l'avenue, je suis allé jusqu'à la place de la Concorde, j'ai pris la rue Royale, et là mademoiselle m'a ordonné d'attendre, près de la Madeleine ; mademoiselle est entrée à l'église, mais n'y est pas restée très longtemps ; je l'en ai vue ressortir presque aussitôt ; elle a pris le boulevard des Capucines, et, comme j'allais la suivre avec la voiture, elle m'a fait signe de rester où j'étais... Alors, je l'ai perdue de vue... Mademoiselle n'est revenue qu'environ une heure après... toute malade... si faible et si chancelante qu'elle attirait les regards de tous ceux qui passaient... Elle remonta en voiture et, sans que même elle m'eût dit un mot, je la ramenai à Neuilly. Voilà tout ce que je sais.

—Et cet après-midi, depuis le suicide de M. Vilmorin, l'avez-vous vue sortir de la maison ?

—Je n'ai pas quitté ma chambre. Je viens de descendre seulement. Je n'ai rien vu.

**CE SONT DES WESTCLOX!  
DES WESTCLOX ÉLECTRIQUES!**



Les Westclox Electriques sont en route... en modèles élégants, pour répondre à tous les besoins, dans toutes les pièces de la maison!

Il se peut qu'il s'écoule encore quelque temps avant qu'il y ait abondance de ces pendules électriques renommées. Mais il y en aura bientôt. Et elles valent la peine d'être attendues!



**WESTCLOX**  
*Electriques*  
FAITES PAR LES FABRICANTS DE  
**BIG BEN**  
WESTERN CLOCK COMPANY LIMITED  
PETERBOROUGH ONTARIO

# Muscles des bras sensibles?



Voici du soulagement!



Aidez la nature à expulser

les "acides de fatigue" avec l'Absorbine Jr.

Les muscles sensibles et endoloris sont souvent un avertissement que la nature vous donne, lorsque vous avez fait un surcroît d'exercice. Des acides de fatigue peuvent s'être déposés dans vos muscles, y causant des douleurs. Mais vous pouvez soulager ces douleurs en vous frictionnant les muscles avec l'Absorbine Jr. Vous activerez alors la circulation dans vos muscles endoloris et ce sang frais emportera les acides en même temps que la raideur. Vous éprouerez un bien-faisant soulagement. Ayez toujours de l'Absorbine Jr. à portée. \$1.25 la bouteille, aux pharmacies.



W. F. Young, Inc., Lyman House, Montréal

## Absorbine Jr.

Il fallait attendre. L'anxiété de Martial s'augmentait d'heure en heure. Le soir arriva, puis la nuit, longue, interminable, éternelle. Jeannine ne revint pas. Le matin, puis l'après-midi, puis la nuit se passèrent encore... Pas de nouvelles de Jeannine. Les obsèques de Vilmorin avaient eu lieu, au milieu d'une affluence considérable. Cette triste fin n'avait éloigné ni ses amis ni ses admirateurs. On la mit, non pas sur le compte d'un drame intime, mais sur le compte de l'ennui mortel de cette vie que la cécité rendait inutile.

On plaignait Jeannine; quelques-uns demandèrent à la voir; mais Martial avait donné des ordres et il fut toujours répondu que la jeune fille, malade, alitée, ne pouvait recevoir. Rien ne transpira tout d'abord.

Martial continuait d'attendre et d'espérer.

A la fin, il fallut perdre les dernières illusions; alors, il avertit la Préfecture de police, qui lança de tous côtés ses plus habiles limiers.

Pendant quinze jours, ils cherchèrent les traces, croyant à plusieurs reprises avoir découvert la bonne piste, s'apercevant aussitôt qu'ils s'étaient trompés et que la piste était fautive. Jeannine était introuvable.

La nouvelle fut bientôt connue dans tout Paris; les journaux s'étaient apitoyés sur le sort de Vilmorin, que le désespoir d'être aveugle, disaient-ils, avait conduit tout doucement au suicide. Maintenant, c'était le tour de Jeannine.

La presse entière s'occupait d'elle et chacun voulait pénétrer le mystère de sa disparition. La *Patrie*, le *Constitutionnel*, le *Siècle*, la *Presse*, la *Gazette des Tribunaux* servaient tous les matins à leurs lecteurs des détails nouveaux, chaque jour plus romanesques; d'autres s'emparaient simplement du fait comme d'un thème à chronique et l'ornaient de commentaires.

Des articles parurent, intitulés:

### MORTE OU VIVANTE?

L'un le prenait sur un ton de reproche:

« Il faut revenir à ce sombre et mystérieux drame autour duquel se sont déjà produites et se produisent encore tant de versions diverses et d'informations risquées. On en a parlé, jusqu'à ce jour, d'une façon bien légère. Le besoin de faire croire au public que l'on sait tout avant les autres et mieux que les autres, et que, par une grâce spéciale, on est instruit de première main, pousse parfois à de graves inconséquences, dont on ne paraît pas très bien peser toute la portée. »

Un autre:

« Les renseignements parvenus jusqu'à hier soir à la Préfecture de police ne sont que négatifs, malgré toute l'habileté et le dévouement avec lesquels on agit en haut lieu pour obtenir l'éclaircissement du mystère profond qui entoure l'affaire Vilmorin. Le préfet de police a donné des ordres pour que les investigations fussent poussées avec activité. Malheureusement, tout porte à croire que Mlle Vilmorin s'est suicidée, comme son père, et, d'un jour à l'autre, on peut en être sûr, le cadavre de la pauvre jeune fille sera découvert dans quelque terrain vague, ou roulant dans les eaux de la Seine. »

Un troisième:

« Jusqu'ici, nous n'avons pas cru devoir insister sur les diverses péripéties de ce drame au sujet duquel on n'a su faire que des conjectures; et, cependant, sans avoir une certitude absolue, nous disposons de renseignements incontestablement très complets, nous dirons même aussi complets que possible, comme d'ailleurs on va le voir... »

Un quatrième:

« Suivant une version qui s'est à peu près accréditée pendant quelques jours,

Mlle Jeannine Vilmorin ne serait pas morte; l'histoire du suicide ne serait qu'une fable, et enfin, si le mystère n'était pas dévoilé pour le public, c'est que, pour une raison ou pour une autre, on avait quelque part intérêt à cacher le dénouement. Voilà ce qui s'est dit, sans malveillance préconçue, je veux bien le croire, et sans la moindre intention de pousser le public à greffer sur ce drame une histoire scandaleuse qui lui servirait de prologue et expliquerait tout, à la plus grande satisfaction des impatients... »

Un cinquième avait des détails précis:

« ... C'est alors, et ces détails sont absolument certains, qu'elle se fait conduire sur les bords de la Seine, se donnant, pour écarter les soupçons du cocher qui la conduit, comme une étrangère désireuse de visiter les quais. Au pont de Grenelle, elle descend et reste quelques instants sur le bord du fleuve... C'est de là qu'elle se précipitera, qu'elle emportera son secret, sous cette eau bouillonnante et jaunâtre qui la garde encore... Alors, elle remonte, s'informe à son cocher, lui demande le nom du pont... puis le nom de la rue qui se trouve en face et en forme le prolongement... »

« A cette heure, son plan est fait, et plus tard à la nuit, elle est assurément venue et s'est jetée à la Seine, au pont de Grenelle, après s'être fait conduire quelque part dans cette rue dont elle avait demandé le nom, pour que l'on n'eût point l'intention de la suivre ni le projet de s'opposer à son dessein. Pour nous, le drame s'arrête là, fatalement. Qui en pénétrera jamais les ténèbres?... Nous en sommes émus, nous qui jouissons à Paris de la triste réputation de ne nous émouvoir jamais de ces tragédies parisiennes! »

La vérité, c'est que ni le monde, ni le préfet de police, ni les agents, ni les journaux ne purent savoir ce qu'était devenue Jeannine. Nulle part on ne découvrit de piste. La ville entière fut fouillée; on chercha sur les rives de la Seine, dans un parcours de plusieurs lieues, les indices qui pouvaient faire croire que la jeune fille s'était noyée. Toutes les recherches furent inutiles. Ce fut l'inanité même de ces tentatives qui, finalement, amena chez les agents la conviction, presque la certitude, qu'elle était morte.

— Nous l'eussions retrouvée sans cela, dirent-ils à Martial... Un mort, ça reste dans un coin, ça ne bouge pas, on passe à côté sans le voir, sans se douter même qu'il est là... tandis qu'un vivant ça marche, ça se promène, ça respire, ça boit et ça mange... et alors, ça se fait voir... Si votre fiancée était vivante, nous saurions, à l'heure qu'il est, où elle se tient... Donc, elle est morte.

Martial, désespéré, dans une effrayante prostration ne se tenait pas cependant pour battu. Il continua longtemps les recherches, seul, avec une espérance machinale.

Mais il fallut qu'il se rendit à ce qui était évident: l'impossibilité d'approfondir ce cruel mystère...

Dès lors, il ne fit plus aucune tentative. Seulement, la vie, à Paris, lui était odieuse. Il résolut de quitter la France et fit ses malles. Où allait-il diriger ses pas?

— En Afrique! se dit-il; il me faut des dangers pour me faire oublier Paris.

Le jour qu'il avait fixé pour partir, Philippe annonça la baronne Josépha Nertann. Comme toujours, elle entra aussitôt, sans qu'il eût le temps de défendre sa porte. Elle était violemment émue.

— Je comprends tout ce que vous avez souffert, dit-elle, je vous plains. On m'a dit que vous vouliez quitter la France... Est-ce pour longtemps?

— Qui sait? Pour la vie, peut-être!

— Vous reviendrez, dit-elle, non pas quand vous aurez oublié, mais quand le temps aura adouci vos souvenirs... quand vous serez consolé...

Et elle ajouta, plus bas, presque timidement:

— Je vous aime encore, malgré vous-même, et lorsque vous reviendrez, je vous aimerai toujours.

Elle lui serrait les mains de force à les broyer. Ses yeux brûlaient. Son cœur battait.

— Ne partez pas! dit-elle.

Il secoua la tête douloureusement. Elle ne voulut pas insister. Le soir, il avait quitté Paris.

## DEUXIEME PARTIE

### LE PARALYTIQUE

#### CHAPITRE I

BONJOUR, mame Talbert comment que ça va, ce matin? Et la petite, toujours diablesse?

— Je vais bien, monsieur Frédéric, merci pour votre visite matinale; Diane aussi se porte à merveille, comme toujours... Mais c'est à vous qu'il faut demander des nouvelles de votre santé.

— Oh! moi, mame Talbert, je vais comme le Pont-Neuf et comme Henri IV qui est sur le pont, et ça, grâce à vous, quoi que vous en disiez!

— Encore des histoires, monsieur Frédéric.

— Non, foi de Dieu!... si vous n'aviez pas été là, voyez-vous, comme une bonne petite fée qui arrive à propos, au moment voulu, dans les pièces que nous allons voir au Châtelet, eh bien! je suis sûr que je n'aurais pas, à l'heure qu'il est, celui de vous serrer la main.

— J'ai fait ce que j'ai pu, monsieur Frédéric.

— Plus, mame Talbert, plus! Aussi, dans toute la rue Cardinet, n'y a pas un homme qui ne vous connaisse, pas un ouvrier auquel, sans en avoir l'air, vous n'avez trouvé le moyen de rendre service. C'est une bénédiction qu'une femme comme vous... Moi, ça me touche au cœur... Depuis longtemps, je vous admire, et, puisque ce matin j'ai la chance de vous rencontrer, je vous dirai même...

— Quoi donc, monsieur Frédéric?...

— Que... ma foi, écoutez, c'est drôle, j'étais venu avec l'idée de tout vous dire, et puis, voilà, les mots n'arrivent plus... Ça n'est pourtant pas une mauvaise chose... Seulement, ce qui me retient, c'est que, malgré votre pauvreté, malgré votre vie qui est la même que la mienne, que celle des vieux parents, qui vous aiment, malgré la misère de tout ce que je vois ici, il me semble que vous êtes d'une condition supérieure à la nôtre.

— Mon pauvre Frédéric...

— Oh! je ne veux pas dire que vous jouez à la grande dame, ni à celle qui est incomprise, non, mais dans toute votre allure, dans vos paroles, dans vos gestes, il y a quelque chose qui me dérouté et qui justement arrête ce que je voudrais vous confier...

— Quoi donc? Parlez!

— Certainement, certainement, je vais parler... je ne suis qu'un ouvrier ajusteur, mais quand je veux, je sais encore ajuster un compliment.

— Un compliment à moi, Frédéric?

— Oh! je sais encore ce que vous allez dire... que vous êtes laide... depuis cet horrible accident... que vous nous avez raconté... cet incendie dont on vous a retirée le visage brûlé... avec des plaies atroces... Mais ce n'est l'avis de personne... On vous trouve plaisante quand même... c'est les yeux qui sont superbes...

Marie Talbert se mit à rire à son tour.

— Et les dents! fit Frédéric; c'est dommage que vous ne les montriez pas

plus souvent... Avec un brin de gaieté dans les yeux et un joli sourire qui découvre vos trente-deux perles, je défie bien la rue Cardinet de vous trouver laide.

— Merci, monsieur Frédéric... mais est-ce que c'est vraiment pour me dire tout cela que vous êtes venu ce matin ?

— Oh ! que non, j'ai deux grosses raisons...

— Lesquelles ?

— La première, c'est que c'est aujourd'hui la Sainte-Marie et que je viens vous la souhaiter. Tout à l'heure, ma mère apportera le bouquet. Ça va-t-il ?

— Ça va... Et la seconde ?...

— La seconde... c'est la plus importante.

— Je le devine bien à vos hésitations... Voulez-vous que je vous aide?... que je vous confesse ?...

— Moi ? dit l'ouvrier, stupéfait, mais, pour cela, il faut au moins que vous vous doutiez !

Marie Talbert était devenue sérieuse... Elle tendit les mains à Frédéric et eut pour lui un bon regard complaisant.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, à la taille haute et robuste, aux épaules larges, légèrement bombées, au visage brun, très expressif. Sa barbe blonde, courte, était bien soignée; ses cheveux étaient coupés ras, laissant voir les attaches solides de la nuque. C'était un des principaux ajusteurs de l'usine Cail, et il faisait vivre de son travail son père et sa mère, impotents, qui habitaient auprès de lui, dans la maison où demeurait Marie Talbert. Veuf après deux ou trois ans de mariage, n'ayant pas d'enfant, il n'avait pas voulu se remarier.

Il regardait, étonné, Marie Talbert.

Celle-ci, après un silence, avec une intention :

— Eh bien ! non, mon ami, ce que vous pensez n'est pas réalisable.

L'autre balbutia :

— Quoi donc que je pense, mame Talbert ?...

— Vous êtes un bon fils, on m'a dit que vous aviez été un bon mari et que vous aviez tendrement soigné, jusqu'à la mort, votre femme malade; j'ai pour vous la plus sincère affection, mais...

— Mais ?... Achevez, mame Talbert, n'ayez pas peur ! Vous pouvez m'assommer du coup... j'ai la tête dure...

— Mais je ne veux pas me marier...

— Vous aviez deviné ? dit l'homme gêné... Ou peut-être bien que c'est le père et la mère qui vous ont tout dit !

— Ne les accusez pas, j'ai deviné.

— Et vous me refusez ?

— Oui. Ne me demandez pas les raisons de mon refus... ne me les demandez que si vous entendiez dire un jour que je vais me marier avec un autre. Et restons amis, monsieur Frédéric.

— Amis, oui, mame Talbert, fit l'ajusteur, décontenancé. Ah ! j'avais cru, pourtant, j'avais espéré... que c'est bête tout de même, les hommes ! N'est-ce pas, mame Talbert ?... et que c'est vaniteux !

Il éclata d'un gros rire, pour déguiser son embarras.

— Puisque c'est ma fête, dit-elle, et puisque vous avez pensé à moi, dites à votre père et à votre mère de venir partager mon déjeuner... et accompagnez-les. Acceptez-vous ?

— Je ne sais si je dois, mame Talbert...

— Alors, vous m'en voulez ?

— Moi, mame Talbert, mais je mettrais un doigt dans l'engrenage d'une machine pour vous, et tout le monde sait que lorsque le doigt est pris, tout le corps y passe.

— Alors, c'est convenu ? A tout à l'heure !

— A tout à l'heure... je vous demande pardon, mame Talbert... Que

c'est bête, les hommes, n'est-ce pas ? Ne vous moquez point trop de moi !

Et le grand garçon sortit, les yeux un peu troublés, embrouillant la clef dans la serrure.

Certes, Marie Talbert était connue de toute la rue Cardinet, aux Batignolles. Lorsqu'il y avait un malade, c'était elle qu'on venait trouver, et elle était toujours prête.

— Je suis fleuriste, disait-elle, je ne suis pas garde-malade; je reçois de l'argent pour mes fleurs, mais je n'en reçois pas pour les soins que je donne. Qu'était-ce que Marie Talbert ? D'où venait-elle ?

On ne savait... Elle racontait qu'elle était veuve, que son mari était mort deux ou trois jours après qu'elle venait d'accoucher, la laissant dans une misère atroce, et qu'elle avait connu plus d'une fois les jours sans pain; elle était en province, alors, et aussitôt remise, elle vint demander de l'ouvrage à Paris; elle ne fut pas en peine d'en trouver, heureusement, car elle était habile ouvrière. Le logis où elle demeurait était toujours aussi misérable; une propreté minutieuse était son seul luxe; mais la gêne n'y habitait plus; sa fille grandissait; elle put l'élever, lui donner des jouets, ne rien même lui refuser des premières coquetteries de l'enfance, rubans aux couleurs criardes, bibelots, poupées, etc. Depuis quelques années, elle était dans le quartier des Batignolles, habitant toujours son petit appartement de la rue Cardinet, composé de deux chambres et d'une cuisine.

C'est là qu'elle avait fait la connaissance de la famille de Frédéric, les Corbier, auxquels elle avait rendu coup sur coup deux services.

C'était au temps où l'ajusteur était gravement malade d'une fièvre typhoïde qui le clouait sur son lit dans un délire continu et mettait sa vie en danger. Marie Talbert s'offrit pour le soigner et, plus d'une fois, aida de ses petites économies ce pauvre ménage, dont le chef ne pouvait plus travailler. Le père et la mère Corbier, presque infirmes tous les deux, pleuraient de joie chaque fois que Marie Talbert entra chez eux, et ce fut une fête lorsqu'elle annonça, avec le médecin, que Frédéric allait entrer en convalescence.

Mais les tracas de ces pauvres gens n'étaient pas terminés.

Un jour — c'était la première fois que Frédéric se levait — Marie Talbert déjeunait avec les Corbier; on avait un potage; il y avait aussi une bouteille de vieux vin dont le prix avait fait évanouir quinze jours au moins d'économies; il y avait encore une tarte aux cerises, et Frédéric, dont l'appétit commençait à revenir, s'apprêtait à faire honneur à une cuisse de poulet, lorsque, tout à coup, on frappa deux ou trois coups à la porte.

Ce fut la mère Corbier qui alla ouvrir.

Une femme de trente à quarante ans, hâve, jaune, aux yeux fiévreux, maigre et se tenant à peine, entra, essoufflée, n'en pouvant plus.

Et, d'une voix enrouée, s'y reprenant à trois ou quatre reprises, tant elle suffoquait :

— Pristi ! maman, que c'est haut pour venir vous voir... surtout quand on n'a pas pour deux sous de respiration...

— Laurence ! ma fille ! dit la mère.

Et, au lieu de s'avancer, les bras tendus, elle reculait, toute pâle, et dans ses yeux on lisait de la colère et du dégoût. Tous ceux qui étaient là se relevèrent; Marie Talbert, seule, resta sur sa chaise.

La femme s'était assise, n'en pouvant plus, et, courbée en deux, les mains sur la poitrine, respirait péniblement.

"Nos Personnalités!"



## Maitresse de maints métiers

... et reine de ses deux pièces ! Mariée en temps de guerre, elle n'a pas d'égal pour résoudre les problèmes qui nous occupent aujourd'hui.

L'entretien de son home... le soin du bébé... la préparation des repas... et son mari, un vétérinaire, de retour... espérant retrouver la gaie compagne de ses souvenirs.

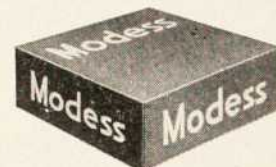
Et ne l'est-elle pas ! Même quand le bébé pleure, les légumes brûlent, et son mari insiste à aller danser !

Durant ses 'jours difficiles' elle trouve les serviettes Modess d'une protection exceptionnelle. Elles lui procurent tout le confort et un peu de luxe... sans autre frais !

D'après des expériences scientifiques, Modess est la plus absorbante de toutes les serviettes annoncées. Elle vous offre le maximum en confort. Sa triple couche protectrice vous assure un nouveau sens de liberté et de sécurité.

Modess

SERVETTES HYGIÉNIQUES



NOS MODERNES EXIGENT MODESS... SOUVERAINES EN CONFORT ET SÉCURITÉ

## IL SOULAGE MERVEILLEUSEMENT si votre nez SE BOUCHE LA NUIT



Une médication spéciale qui facilite rapidement la respiration... AMÈNE UN SOMMEIL RÉPARATEUR!

**S**I VOUS n'arrivez pas à vous endormir parce que la congestion passagère vous bouche le nez et gêne votre respiration—quelques gouttes de VICKS VA-TRO-NOL dans chaque narine vous feront rapidement du bien! Vous sentez cette médication spéciale vous soulager!

En général, ce résultat remarquable est dû à ce que le Va-tro-nol apaise la congestion, corrige

la sécheresse anormale, facilite la respiration—et aide à amener un sommeil reposant et réparateur! **JOUISSÉZ DU BIEN-ÊTRE QUE LE VA-TRO-NOL VOUS APPORTE**—dès ce soir, si vous en avez besoin. Suivez le mode d'emploi.

### VICKS VA-TRO-NOL

Corbier écarta son fils et sa femme, et, maîtrisant l'émotion qui l'envahissait :

— Que venez-vous faire chez nous, Laurence? Ne vous avais-je pas défendu de remettre les pieds dans cette maison?

— Dame! qu'est-ce que vous voulez? dit Laurence, à moins de mourir à l'hôpital — ce qui n'est pas gai — ou de crever comme un chien sur le pavé, il fallait bien me souvenir que j'avais une famille...

— Tu es malade?

— C'te bêtise!... Regardez-moi, s'il vous plaît, et vous verrez que je ne vous ennuierai pas longtemps... Tranquillisez-vous!

En effet, elle n'avait plus qu'un souffle.

Les Corbier la regardaient; une pitié remplaçait peu à peu leur colère. Ils n'avaient jamais pardonné à leur fille de les avoir quittés quinze ou vingt ans auparavant. Tout ce qui était humainement possible, ils l'avaient fait, pour qu'elle rentrât au logis paternel.

Mais, après être restée deux ou trois ans en service, tout à coup, Laurence s'était lancée dans la galanterie et avait roulé, de débauche en débauche, jusqu'aux vices les plus ignobles.

Maintenant, tout était fini; la santé était épuisée; la beauté avait disparu; elle avait maigri, la fièvre avait remplacé l'éclat limpide de ses yeux noirs, rieurs; les coins de la bouche tombaient tristement, découvrant des dents malades; une teinte jaune se répandait sur ses joues, aux pommettes saillantes, et, sur le front, étaient creusées des rides profondes que la poudre de riz n'effaçait plus depuis longtemps.

Laurence prit pour de l'hésitation la compassion de ses parents. Elle se leva, avec un geste d'indifférence :

— Après tout, dit-elle, je ne veux pourtant pas vous forcer... Si je vous embête, faut pas le taire.

— Reste! dit la mère. En l'état où tu es, nous ne pouvons pas te laisser partir... Nous ne sommes pas riches... ton frère vient d'être longuement malade... cela a mangé nos ressources, et si nous n'avions pas eu Mme Talbert, je ne sais vraiment pas comment nous en serions venus à bout. Heureusement, Frédéric est hors de danger... Dans quelques jours, il travaillera. Toi, quand tu seras guérie, est-ce que tu comptes reprendre ta vie d'ignominies?

Laurence eut un accès de gaieté qui lui amena une horrible quinte de toux.

— Moi, guérie? Mais regardez-moi donc encore une fois!... J'en ai pour huit jours, et si je les dépasse, je veux bien qu'on m'étrangle pour que ça aille plus vite...

Le déjeuner se passa tristement; on s'était serré pour faire une place à la fille; elle essaya de manger, mais ne le put... Elle se trouvait en face de Marie Talbert et ne détachait pas le regard de ce visage criblé de brûlures, où les yeux seuls, bruns, avec des lueurs d'or, rappelaient sans doute une grande beauté, à coup sûr une distinction suprême, supérieure à la position de cette femme.

Et, machinalement, Laurence murmura :

— C'est drôle, j'ai vu ces yeux-là quelque part.

Puis elle n'y pensa plus. Elle eut une faiblesse dans l'après-midi, et il fallut la coucher. Ce fut encore Marie Talbert, la dévouée, qui s'offrit pour la soigner.

D'abord, Laurence s'y était refusée.

— Elle me fait peur, cette femme... avec son visage... et puis, elle ne dit jamais rien, et je n'aime pas les gens silencieux.

A la fin, elle s'y résigna. Le lendemain, comme elle allait un peu mieux, elle voulut se lever, se traîna près de

la fenêtre, par où entraient un chaud rayon de soleil.

Elle était seule avec Marie Talbert; Frédéric était allé se promener doucement le long du boulevard des Batignolles; les deux Corbier étaient chez le concierge; Marie travaillait à ses fleurs, pendant que la malade, affaissée dans un vieux fauteuil de reps rouge, les lèvres largement ouvertes, sentait sa vie s'en aller soufflé à soufflé, et, comme une bête résignée, attendait la mort.

Tout à coup, Laurence dit :

— Vous avez dû être belle, madame Talbert.

Marie sourit tristement et haussa les épaules.

— Vous avez une fille?... Je ne l'ai pas encore aperçue.

— Elle viendra tout à l'heure... Je l'attends pour aller reporter son ouvrage et le mien.

— Je la verrai volontiers.

— Pourquoi?

— Une idée... une idée bizarre... je vous la dirai.

Marie Talbert regarda longuement Laurence, mais celle-ci avait détourné les yeux, essayait de dormir, parut même sommeiller un instant, et ne se réveilla que lorsque la porte s'ouvrit.

Grande, souple, déjà jeune fille, bien qu'elle n'eût guère que quinze ans, elle avait une de ces figures angéliques, inoubliables, les cheveux abondants et fins, massés sur le front, les yeux bruns comme ceux de sa mère, les lèvres ourlées, rouges comme une feuille de piovine.

Elle embrassa Marie et adressa un regard compatissant à Laurence, qui agonisait.

Celle-ci semblait encore plus pâle depuis que la jeune fille était entrée. Une sorte de râle sortait de sa gorge.

— Vous souffrez? demanda Marie Talbert.

Laurence fit un signe affirmatif, et ses yeux dilatés ne quittaient pas la jeune fille.

— A boire! à boire! dit-elle.

Marie lui tendit un verre, qu'elle vida d'un trait; alors, Laurence parut plus calme.

— Dites à votre fille de s'en aller.

Marie Talbert crut n'avoir pas compris, mais la malade répéta. Alors :

— Diane, laissez-nous, mon enfant.

Les deux femmes restèrent seules, et Marie interrogeait Laurence de son regard étonné. Celle-ci semblait en proie à une vive émotion.

— J'en étais sûre! j'en étais sûre! disait-elle.

— Qu'avez-vous, pauvre femme? La vue de mon enfant vous rappelle-t-elle quelque souvenir, quelque tristesse de votre passé?

— Ah! un remords!

— Un remords!

Il y eut un silence... Tout à coup, Laurence se souleva sur son fauteuil, en réunissant toutes ses forces, et, d'une voix basse, qui avait quelque chose d'étrangement suppliant :

— Regardez-moi donc bien, dit-elle, vous ne me reconnaissez pas?...

Marie Talbert la considérait.

— Non, dit-elle, je ne me rappelle pas.

— Ah! c'est qu'en effet je suis bien changée... Vous vous êtes versé du vitriol sur le visage pour qu'on ne vous reconnaisse point, mais moi je n'ai pas eu besoin de vitriol comme vous... la vie que j'ai menée a fait ce qu'ont fait vos brûlures... et vous le voyez, moi j'ai mis tout de suite un nom sur votre physionomie... tandis que rien ne me rappelle à vos souvenirs.

Marie Talbert s'était levée... et brusquement :

— Que voulez-vous dire?

— Rien, sinon que votre fille vous ressemble, mademoiselle Jeannine.

Marie eut un grand cri :

## Fortifiez votre Santé

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

### MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

#### AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE : Les jours de bureau sont : Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL  
6901, Ave de Chateaubriand

Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Province .....



# MES RECETTES

## de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

de l'École Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager de  
LA REVUE POPULAIRE, du SAMEDI et du FILM

### POUDING AUX POMMES

10 à 12 pommes ¼ de tasse de miel  
 le jus et le zeste d'un citron  
 ½ tasse de biscuits soda écrasés 1 tasse de farine  
 6 c. à tb. de beurre  
 ½ tasse de cassonade 1 pointe de cannelle

Faire cuire les pommes dans le four en même temps que le gigot. Pour hâter la cuisson, on peut les couper en quartiers sans les peler et sans enlever le cœur. Il sera bon de beurrer légèrement le plat dans lequel on les fera cuire. Passer en purée. Ajouter le miel, le jus de citron et les miettes de biscuits. Mettre cette purée dans un plat à gratin bien beurré. L'étendre uniformément. D'autre part, émietter le beurre dans la farine et la cassonade. Aromatiser avec une pointe de cannelle au goût et étendre ce mélange qui doit rester sec sur le dessus des 6 pommes. Faire cuire à four chaud 400° F. jusqu'à ce que ce soit gratiné. 8 services.

### CONFITURE DE CITRONNELLE

Couper les citronnelles en tranches d'un ½ pouce. Peler et couper en gros dés. Faire tremper toute la nuit dans une saumure légère: 1 c. à thé de sel par pinte d'eau. Le lendemain, égoutter et faire cuire à feu doux avec de l'eau à l'égalité jusqu'à ce que tendre. Ajouter 2 tasses de sucre, le jus et le zeste d'un citron pour 6 tasses de citronnelle. Cuire jusqu'à transparence. Verser dans des bocaux stérilisés, paraffiner et conserver au frais.

### POTAGE AUTOMNAL

4 tasses de bouillon ou d'eau 1 chou-fleur  
 ½ tasse d'oignon haché finement  
 1 tasse de céleri taillé en filets 4 c. à tb. de farine  
 2 tasses de lait persil frais  
 sel et poivre

Couper le chou-fleur de façon à ne prendre que le dessus des fleurettes. Faire cuire dans le bouillon ou l'eau avec les oignons et le céleri, ½ heure. Délayer la farine avec un peu de lait froid et ajouter au potage en brassant jusqu'à épaississement, puis y mettre le reste du lait. Faire jeter un bouillon. Bien assaisonner de sel et poivre et parsemer de persil frais haché. On peut au goût épaissir plus en ajoutant de la farine ou diluer en mettant plus de lait pour obtenir la consistance désirée. Excellent potage. On pourra utiliser le reste du chou-fleur le lendemain en le servant comme légume. 6 - 8 services.

### GIGOT D'AGNEAU A LA MENTHE

Parer un gigot d'agneau, c'est-à-dire le débarrasser des peaux et de l'excès de graisse qui l'entoure. Introduire sous la peau des filets d'ail. Placer sur un grill dans une lèchefrite à 450° F. Sitôt que le gras commence à roussir, diminuer la chaleur à 300° F. et continuer la cuisson environ ½ heure par livre. Quand la viande est bien brune et que le fond de cuisson est également brun, on peut ajouter de l'eau chaude pour faire la sauce. Mais ne pas arroser la viande avec cette sauce. Servir brûlant dans des assiettes bien chaudes avec une sauce à la menthe.

### SAUCE A LA MENTHE

½ verre de gelée de raisin  
 2 c. à tb. de menthe fraîche finement hachée  
 1 c. à tb. de zeste d'orange râpé 2 c. à tb. de vinaigre

Couper la gelée de raisin qui doit être bien ferme, en cubes. Ajouter la menthe, le zeste d'orange et le vinaigre. Mêler le tout sans s'occuper de faire fondre la gelée et servir aussitôt avec l'agneau.

### POMMES DE TERRE RISSOLEES

Faire cuire les pommes de terre avec la pelure dans un plat couvert avec un peu d'eau dans le four pour profiter de la chaleur. Les mettre au four en même temps que le gigot. Quand elles sont tendres, les sortir du four, les peler et les mettre dans la lèchefrite autour du rôti. Les retourner souvent pour les faire rissoler.

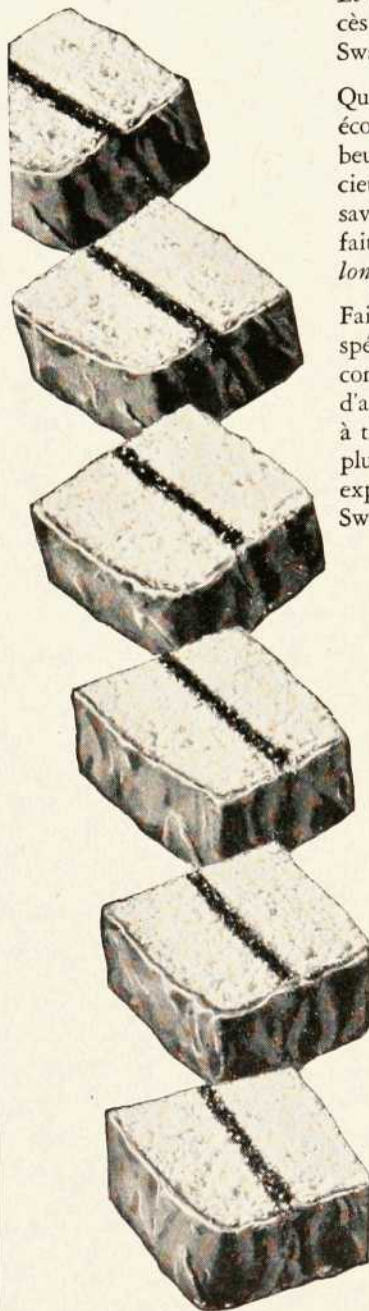


## Succulent GÂTEAU ÉPICÉ! Vous Pouvez le Réussir

Léger et duveteux comme une plume... avec l'arome d'une cuisine de campagne... ce Gâteau Épicé fera sûrement dire au maître de la maison— "Je n'ai jamais goûté à un gâteau aussi délicieux!" Et vous pouvez toujours escompter le même succès complet, si vous employez la Farine à Gâteaux Swans Down.

Que vous vous serviez d'une recette ordinaire ou économique—pour gâteau éponge ou gâteau au beurre—la Swans Down fait des gâteaux délicieusement tendres et veloutés, fondants, moites et savoureux. Et les gâteaux à texture fine qui sont faits avec de la Swans Down se gardent frais plus longtemps.

Faite avec du blé sélectionné pour ses qualités spéciales, son gluten tendre et léger, idéal pour la confection des gâteaux, la Swans Down est moulue d'après un procédé exclusif, tamisée et retamisée à travers de la soie jusqu'à ce qu'elle soit 27 fois plus fine que la farine ordinaire. Débutante ou experte—vous ferez un meilleur gâteau avec la Swans Down.



### GÂTEAU ÉPICÉ VIEILLE MODE

2½ tasses de Farine à Gâteaux Swans Down tamisée  
 2½ cuillerées à thé de Poudre à Pâte Calumet  
 ¼ cuillerée à thé de sel  
 1 cuillerée à thé de cannelle  
 ½ cuillerée à thé de macis  
 ¼ cuillerée à thé de clous de girofle  
 ½ tasse de shortening (avec une partie de beurre, de préférence)  
 1 tasse de sucre  
 2 oeufs, non battus  
 ⅓ tasse de mélasse  
 1 tasse de lait

Tamisez la farine une fois, mesurez-la, ajoutez-y la poudre à pâte, le sel et les épices, et tamisez le tout trois fois. Crèmez le shortening; ajoutez graduellement le sucre et crèmez jusqu'à consistance légère. Ajoutez les oeufs, un à la fois, en battant bien après chaque addition. Ajoutez la mélasse et mélangez. Ajoutez la farine, alternativement avec le lait, très peu à la fois, en battant bien après chaque addition jusqu'à consistance lisse. Faites cuire dans deux moules à gâteau étagé de 9 pouces de diamètre, environ 25 minutes, à four modéré (375° F.). Délicieux si vous le garnissez et le recouvrez d'un glaçage au caramel et le saupoudrez de noix hachées. Ou servez-vous de confiture pour la garniture et de votre glaçage préféré.

### Comment la Swans Down Diffère des Farines Ordinaires:

**PLUS FINE**—comme le sucre à glaçage est plus fin que le sucre granulé!  
**PLUS UNIFORME**—comme les pois triés sont plus uniformes que ceux qui ne le sont pas!  
**PLUS LÉGÈRE**—comme les pommes de terre passées au tamis sont plus légères que les pommes de terre à l'anglaise!  
**BLÉ CHOISI POUR SON GLUTEN LÉGER**—comme vous choisissez les morceaux de viande les plus tendres!

Si un gâteau vaut la peine d'être fait—il vaut la peine de l'être avec de la

FARINE À GÂTEAUX

# Swans Down

MARQUE DÉPOSÉE

Un Produit de General Foods



S-246MF

Recettes  
Essayées  
sur Chaque  
Boîte

LES CRAYONS  
**VENUS**  
**VELVET**  
SONT  
**FORTS**



parce que  
la  
mine  
est

**MISE A L'ÉPREUVE  
DE LA PRESSION**

Cela signifie que la mine est en réalité liée au bois. Vous ne pouvez pas acheter de meilleurs crayons pour le bureau!

**VENUS**

VENUS PENCIL CO., LTD., TORONTO

**FRICTION**

Doux, non irritant, Mentholatum soulage vite les enfants ayant un rhume de poitrine. La friction dissipe la douleur et la congestion, ou l'argent est remboursé. Pots, tubes, 30c.

**Soulage vite, non irritant.**

**MENTHOLATUM**  
réconforte tous les jours

— Mais qui êtes-vous?  
— Eh! Laurence, votre ancienne femme de chambre.

Marie Talbert était en proie à une émotion si violente qu'elle se trouvait mal. Et Laurence elle-même, tout affaiblie par les efforts qu'elle venait de faire, râlait dans son fauteuil; une chaleur brusque l'étouffait; dans une convulsion, elle se raidit.

— Ah! je vais mourir, dit-elle, c'est fini.

Elle ferma les yeux. La faiblesse la prenait.

Par bonheur, les Corbier rentrèrent. Les deux femmes semblaient mortes. Un peu d'eau fraîche fit revenir à elle Marie Talbert, mais pour Laurence, il fallut appeler un médecin. Il y en avait un dans la maison, heureusement... Il arriva aussitôt. Après un examen rapide, il tira sa montre:

— Cette fille en a pour deux heures à vivre, dit-il... Elle est usée jusqu'à la corde.

— Reprendra-t-elle connaissance?

— Peut-être... Juste à temps pour se voir mourir.

Au bout d'une heure, Laurence s'agitait dans son lit, rouvrit les yeux, regarda ceux qui l'entouraient.

— Ah! dit-elle, je vais... y... passer!

Elle reconnut son père, sa mère, chercha Frédéric, mais l'ajusteur n'était pas rentré.

Son regard s'arrêta sur Marie Talbert.

Elle essaya encore de parler, ne le put; elle étouffait toujours.

Pourtant, elle parut réunir ses forces; elle fit signe aux Corbier, qui s'éloignèrent du lit, et, d'une voix rauque, inintelligible:

— Penchez-vous! dit-elle à Marie Talbert... autrement... vous... ne... m'entendez... pas...

Marie Talbert obéit.

— N'est-ce pas?... Je... ne... me... suis... pas... trompée?... Vous êtes bien mademoiselle... Jeannine... Jeannine Vilmorin... C'est inutile... à quoi bon nier? Est-ce que... vous avez... peur... que je vous... fasse du mal? Je vais dépasser... Je ne me... repens guère... de la... vie... que j'ai menée... C'est Paris... voyez-vous... c'est Paris... Mais il y a quelque chose que je voudrais... que je voudrais bien vous confier... avant de mourir... parce que ça m'est... resté... sur le cœur... comme un poids... depuis quinze... ans... Seulement... avant tout... il faut que je sois sûre...

— Dites... Est-ce vous?... mademoiselle Jeannine?...

Alors, Marie Talbert, si près de l'oreille de la moribonde qu'elle la touchait presque:

— Oui, Jeannine, c'est moi!

— Je le savais... je ne me... trompais pas... Et cette enfant... que vous appelez Diane... elle est à vous... et vous n'êtes pas mariée... Donc... je suis sûre... oui, je suis sûre... que... c'est la nuit... la nuit où l'on est venu... où vous étiez si profondément... endormie... que j'ai été obligée... de vous porter... oui, c'est cette nuit-là... Votre fille a quinze ans... et il y a quinze ans... de cela...

— Parlez! parlez!... dit Marie Talbert, si émue que ses yeux se fermaient comme s'ils ne pouvaient supporter plus longtemps la lumière, et qu'elle fût obligée de s'asseoir; ses jambes se dérobaient sous elle... Parlez, Laurence... Que savez-vous?

— Je sais tout... c'est moi qui l'ai introduit auprès de vous... la nuit... et c'est moi aussi qui... lui ai donné les moyens... de s'enfuir... sans être vu...

— Ah! malheureuse! malheureuse!

— Oui, je ne suis qu'une... misérable... je ne me fais pas d'illusions

là-dessus... Et ça ne m'a guère profité... comme vous le voyez...

Effrayante, Marie Talbert, penchée au-dessus d'elle, les yeux dilatés, pleins d'éclairs, semblait vouloir retenir ce souffle de vie qui s'en allait.

Ah! si elle avait pu lui donner un peu de son sang pour la faire vivre une heure de plus!

— Cet homme, Laurence, vous allez me dire qui il est... vous le connaissez... vous savez ce qu'il est devenu... J'ai, depuis quinze ans, usé ma vie à le chercher... Il a bien fallu, à la fin, que le découragement vint; je n'avais qu'un indice, et cet indice, m'a été inutile... ce crime est resté impuni... et peut-être, à l'heure qu'il est, est-il même effacé de la mémoire de celui qui l'a commis... mais mon désir de vengeance est aussi vif... Ah! Laurence, dites-moi son nom, et Dieu vous pardonnera, comme je vous pardonne le mal que vous m'avez fait...

Laurence essaya une seconde fois de parler, mais ne le put... Marie Talbert eut peur:

— Reposez-vous, dit-elle, reposez-vous. Ne faites pas d'efforts. Tenez, buvez... Attendez qu'un peu de forces vous revienne...

Et, toute tremblante de voir lui échapper cet espoir suprême qui, depuis quinze ans, la faisait vivre, elle continua:

— Et c'est pour être plus sûre de ma vengeance, pour être certaine que je ne serais pas reconnue, pour passer inaperçue au milieu de ceux qui me connaissent, m'avaient vue brillante et parée, que je me suis défigurée affreusement... Ah! la perte de ma beauté n'était rien... je ne m'en sou-

ciais guère... j'aurais gaiement donné ma vie... en échange de ce nom que j'ai demandé à tous les coins de Paris... vainement.

Laurence se soulevait, péniblement:

— Je vais vous le dire, moi...

— Laurence! Laurence! fit Marie Talbert.

Et ses mains se serraient convulsivement. Sa respiration s'était arrêtée; le sang était remonté au cœur; les yeux de la moribonde et ceux de la vitriolée se croisèrent.

— Vous rappelez-vous?... ah! penchez-vous encore... plus près... je n'en peux plus...

— Parlez, Laurence, au nom de tout ce que vous avez aimé... de tout ce qui vous a été cher... parlez.

— Vous rappelez-vous... la baronne Josépha Nertann?...

— Oui!

— Vous savez ce qu'elle est devenue depuis quinze ans?... Vous devinez à quoi je fais allusion?

— Oui, dit Marie Talbert d'une voix altérée... la baronne est maintenant la préférée de Martial Navarre...

— Votre ancien fiancé.

— Mais quel rapport?

— Un rapport direct... Celui à la recherche duquel vous avez sacrifié votre vie...

— C'est?

La moribonde s'arrêta encore... mais une rage passa dans ses yeux, une épouvante de mourir sans le soulagement suprême de cet aveu.

Alors, elle eut un cri sourd, et par deux fois:

— C'est... Nertann! c'est Nertann!

Une convulsion lui tordit les membres... elle se retourna sur le ventre, raidit les bras... essaya de se lever,

**QUI EST-IL, QUI EST-ELLE?**



**SITA RIDDEZ**, (voir page 16), considérée, à juste titre, comme la grande dame de notre radio et de notre théâtre. Lauréate du Conservatoire de Paris, elle a joué en France aux côtés du grand Pierre Richard-Willm. Mlle Riddez, qui est la fille de feu Jean Riddez de l'Opéra de Paris, est une interprète spécialisée des classiques français. Elle dirige aussi des classes brillantes de phonétique.

puis retomba, la tête pendante hors du lit... La bouche était toute grande ouverte... les yeux vitreux... L'immobilité complète... elle était morte...

Et près d'elle, Marie Talbert, la tête dans ses mains, une folie au cerveau. Marie Talbert murmurait :

— Nertann ! Nertann !

Les Corbier s'étaient approchés du lit et agenouillés, devinant que Laurence avait trépassé. Mais Marie ne les voyait pas, ne faisait pas attention à eux. Elle était à cent lieues de là, et bien qu'elle regardât la morte maintenant, son esprit était autre part... Elle évoquait ces quinze années de souffrances volontaires endurées pour fuir le monde, pour fuir la honte qui eût rejailli sur elle... après la naissance de l'enfant... Elle évoquait, tout au bout de ces quinze années-là, l'effroyable nuit d'où ses misères étaient parties...

— C'est le baron Nertann !... Malheur ! malheur !

Elle rentra chez elle ; elle avait besoin de se recueillir. Diane était là, travaillant.

— Cette pauvre femme semblait bien malade, dit la jeune fille.

— Elle vient de mourir !

— Voulez-vous, ma mère, que j'aie priez auprès d'elle ?...

Marie Talbert eut comme un rugissement :

— Toi ! toi ! toi !

Une effroyable haine éclatait dans ses yeux, et Diane, effrayée, recula...

— Mon Dieu ! qu'avez-vous ?... Qu'ai-je dit, qu'ai-je fait, mère ?...

Diane, sa fille, allant prier pour cette femme, dont le crime avait favorisé l'ignoble débauche de Nertann, son père ! pour cette femme qui avait préparé à Nertann la nuit effroyable d'où elle était née, elle, l'innocente ! Cela lui paraissait une monstruosité.

Elle, Jeannine, avait pu jeter son pardon sur le cadavre de Laurence, mais Diane, jamais !...

— Non, ma fille, cette femme n'a pas besoin de prières... Eloigne d'elle ta pensée... Viens... accompagne-moi !

— Vous n'êtes pas malade ?

— Non... un peu de fatigue seulement... j'étouffe et j'ai besoin de prendre l'air...

## CHAPITRE II

**R**APIDEMENT, en quelques lignes, nous devons dire quelle avait été la vie de Jeannine depuis le suicide de Vilmorin.

Et d'abord, pourquoi Vilmorin s'était-il tué ?

C'est que Jeannine, qui, la veille encore, après avoir entendu les promesses de Martial, aimant quand même, aimant toujours, renaissait à l'espérance, Jeannine avait eu une révélation terrible...

Elle était enceinte...

Elle avait voulu en avoir la certitude... avait couru chez un médecin... et elle en était revenue en se disant que, cette fois, c'en était fait de son bonheur et de sa vie, et que c'était la honte jusqu'au dernier jour... Ce nouvel aveu, tombant sur Vilmorin au moment où la dernière conversation de Navarre, rapportée par sa fille, lui faisait croire encore à des jours plus calmes, enleva ce qui lui restait de courage...

Il eut un accès de folie, pendant lequel il ne réfléchit point que sa fille allait se trouver dans un isolement affreux, déshonorée et abandonnée, et il se brûla la cervelle...

Jeannine, après avoir vu son père sanglant, était restée une heure évanouie...

Quand elle revint à elle... quand elle comprit quelle allait être sa vie désormais... elle s'enfuit, erra dans Paris plusieurs jours, soutenue par la fièvre, sans pensée fixe, et ce fut seu-

lement lorsque la faiblesse la prit, et une immense fatigue, que sa surexcitation s'apaisa et qu'elle devint plus calme.

D'abord, la misère l'effraya...

Elle songea à retourner à Neuilly, dans cet intérieur confortable, au milieu de ce luxe auquel elle était habituée. Mais la honte fut la plus forte.

Elle était courageuse ; elle avait une énergie mâle ; ce découragement ne dura guère.

— Retourner à Neuilly, se dit-elle, retrouver là tous ces souvenirs vivants pour ainsi dire autour de moi... voir la pitié d'abord, tant que mon déshonneur ne sera pas connu, l'ironie ensuite et le délaissement lorsqu'on saura tout... Non, c'est plus fort que moi... je ne pourrais pas... je ne pourrais pas...

Elle allait d'hôtel garni en hôtel garni, vivant de la vente des bijoux qu'elle avait emportés.

Des mois s'écoulèrent ; elle accoucha d'une fille.

Quand elle fut remise, ne craignant plus maintenant d'être malade, elle se fit cette horrible opération qui l'avait défigurée. Les souffrances furent atroces. On voulut l'envoyer à l'hôpital. Elle s'y refusa. Un mois après elle était guérie. Elle changea de quartier, pour se faire oublier de ceux qui l'avaient vue... Elle voulait recommencer une vie nouvelle, maintenant que, sur son pauvre visage déformé il n'y avait plus rien de commun avec la Jeannine d'autrefois. Elle voulait aussi, maintenant qu'elle était à l'abri de tout soupçon, remuer Paris pour trouver l'infâme, faisant naître les occasions, attendant un hasard, avec la patience du sauvage. Habile de ses mains, elle trouva de l'ouvrage... elle en trouva beaucoup... elle ne souffrit donc point et put élever la petite Diane, malade et souffreteuse, qui demandait des soins constants...

Ah ! le drame funèbre des premiers temps de cette enfance, qui le dira ?

Quand la petite vint au monde, des idées sanglantes passaient dans la tête de la mère... la haine vouée au père inconnu retombait sur l'enfant... et cela, d'instinct... sans raisonnement...

Quand le petit être cria, elle eut un soubresaut, et les mains sur les oreilles, presque debout sur son lit :

— Emportez-le... emportez-le... Je ne le veux pas... Ce n'est pas à moi...

Et cette réflexion horrible :

— S'il pouvait mourir !

Les premiers temps, elle refusa toujours de voir sa fille... refusa même de lui donner à boire.

Mais l'enfant naît de la femme encore plus que de l'homme ; ses entraillures maternelles finirent par s'é-mouvoir, et après bien des répulsions, des luttes douloureuses, le berceau de Diane, ce furent les bras de Jeannine... Ce ne fut pas le chaste embrassement où il semble que l'enfant n'a qu'une seule âme, une seule chair avec la mère... ce ne furent pas les tendresses sans arrière-pensée, les sourires, les regards brillants d'amour de toutes les mères... Ce fut comme une affection inquiète où il y avait une immense pitié pour cet être né d'un crime, voué au malheur par sa naissance ; ce fut parfois aussi une affection dont les témoignages avaient quelque chose de farouche... Même dans ses épanchements, on devinait la haine, non pour la petite, mais pour celui que ses yeux ne pouvaient s'empêcher de voir, derrière ce sourire d'innocence s'essayant aux premiers babils.

L'enfant grandit, au milieu des pré-occupations de la mère, dans cette vie désolée, comme une fleur délicate au milieu de l'aridité nue d'un roc ; et souvent Jeannine se surprenait à chercher sur ce jeune visage la ressemblance qu'elle attendait, espérant que

# Porteurs De Dentiers

La brosse ne  
chasse pas  
L'Odeur De Denture



## Trempez votre pont ou dentier dans Polident pour le garder inodore et hygiénique



Laissez tremper votre dentier quinze minutes ou plus dans Polident... rincez-le... et il est prêt à servir. Un bain quotidien au Polident atteint les fissures inaccessibles à la brosse et conserve votre dentier propre et inodore.

L'odeur de denture est un sérieux problème social. Elle peut rendre votre contact désagréable pour vos amis ou vos proches et inspirer une "répulsion" à des indifférents qui autrement ignoraient que vous portez un "râtelier". L'odeur de denture ne se dissipe pas au "brossage".

C'est que le brossage avec pâtes, poudres ou savons ordinaires risque d'égratigner votre dentier, 60 fois plus délicate que les dents naturelles. Les particules d'aliments et la pellicule qui s'attachent à ces crevasses invisibles cause cette vilaine ODEUR DE DENTURE.

Avec Polident, pas de brossage ni odeur de denture. Un simple bain quotidien le rend absolument inodore, propre, hygiénique. Essayez Polident aujourd'hui. Revient à moins de 1¢ par jour. Polident se vend dans toutes les pharmacies en formats de 40¢ et 75¢.

Employez **POLIDENT** Tous les Jours  
POUR GARDER VOS PONTS ET DENTIERES  
PROPRES... INODORES !

## Pour les DENTIERES LÂCHES

Nouvelle crème qui tient fermement, même les dents inférieures

Les fabricants de Polident ont créé une nouvelle crème qui assujettit fermement les dentiers. Sa force adhésive est si remarquable qu'on vous rembourse le double du prix d'achat si elle ne maintient pas votre dentier plus fermement et plus longtemps que tout ce que vous avez essayé jusqu'ici.

Si vous avez déjà fait usage d'anciennes poudres adhésives, applicables 3 ou 4 fois par jour, désagréables au goût et salissantes, alors Poli-Grip vous évitera ces inconvénients.

Commode, propre, économique. Avec Poli-Grip vous pouvez rire, chanter, manger sans crainte.

Rappelez-vous que Poli-Grip maintient solidement les dentiers, peu importe comment ils s'ajustent.

En tubes de 40¢ et 75¢, à toutes les pharmacies.



GARANTI PAR POLIDENT

POURQUOI LA PLUPART  
DES CAMIONNEURS  
PRÉFÈRENT  
**LES BOUGIES  
CHAMPION**



**ELLES  
SONT FIABLES**

FAITES COMME  
LES EXPERTS... SERVEZ-  
VOUS DE CHAMPIONS

FABRIQUÉES  
AU CANADA  
DEPUIS 1919

**DÉ-GERCEZ  
VOS LÈVRES GERÇÉES**

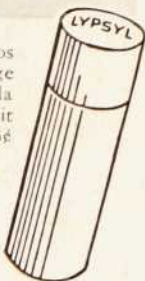


avec le nouveau, adoucissant  
**LYPSYL**



Une application de Lypsyl sur vos lèvres sèches, gerçées, soulage rapidement. Lypsyl contient de la Pommade de Benjoin. Lypsyl agit vite, efficacement. Seulement 25¢ aux comptoirs de pharmacie.

EMPLOYEZ  
**LYPSYL** (se prononce "Lip-Sil")  
CONTIENT L'ÉMOLLIENTE  
POMMADE DE BENJOIN



Si vous avez aux alentours de Montréal...

**PROPRIÉTÉ, TERRE OU TERRAIN  
à vendre**

Adressez-vous à

**ROMEO AUGER**

CR 9363 7662, rue St-Denis, Montréal

**Avez-vous des cadeaux à faire ?**



Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT

la nature aveuglément féroce se servirait ainsi de la fille pour permettre à Jeannine de se venger du père.

Mais non; Diane aurait, cela était certain maintenant, tous les traits de la mère; chaque année ajoutait une indication qui enlevait un espoir à la fille de Vilmorin; elle retrouvait en Diane ses cheveux à reflets de bronze et son teint blanc, et ses lèvres ourlées, d'un carmin pareil à la fraîcheur d'une feuille de rose caressée par l'humidité de la nuit; et ses yeux bruns, au fond desquels miroitaient comme des paillettes d'or.

Et les années s'écoulaient.

Elle ne voulut confier à personne le soin d'instruire Diane; c'était pour elle une distraction et une joie de former ce jeune cœur.

— Puisqu'elle me ressemble, se disait-elle, puisqu'elle est, au physique, l'image frappante et singulière de ce que j'étais moi-même.

Et Diane répondait à ses soins.

Jeannine n'avait aucun souci de l'avenir pour l'enfant.

— Elle connaîtra maintenant la pauvreté, se disait-elle encore, mais plus tard elle sera riche...

En effet, la fortune de Vilmorin devait lui appartenir; Jeannine, elle-même, aurait pu la réclamer, se faire reconnaître... mais tels n'étaient pas ses projets.

— Quand je reviendrai dans ma famille, se disait-elle toujours, j'y rentrerai vengée et je pourrai dire ce qui s'est passé, sans crainte d'un rougeur, d'une honte, d'une défiance. Je reprendrai ma place la tête haute, non comme une fille-mère, mais comme une victime dont toute la vie a été consacrée à punir un coupable.

Elle n'ignorait pas que, bien qu'elle passât pour morte, cette fortune lui appartenait toujours et qu'elle aurait le droit, longtemps encore, de la réclamer.

Des années, l'espoir l'avait soutenue; elle avait reconstitué dans ses souvenirs les scènes qui précéderent l'attentat; elle avait cherché, rôdant aux alentours des hôtels, à chacune de ces fêtes où jadis elle allait... cherchant sur tous ces visages d'hommes, qu'elle examinait d'un œil perçant, la cicatrice indélébile de la déchirure qu'elle y avait faite.

Elle songea bien à Nertann; elle l'avait vu, la dernière fois, cette nuit-là du crime, chez Mme de Villemeureux; mais la nouvelle s'était répandue dans Paris qu'à cette fête justement le baron avait été frappé d'une attaque d'apoplexie et qu'il était paralysé. Ce ne pouvait donc être lui.

Et comme, depuis quinze ans, Nertann n'avait pas bougé de son fauteuil, elle ne songeait plus à lui, cherchait autre part, mais vainement.

La révélation de Laurence fut foudroyante.

Pendant deux jours, égarée, comme folle, Jeannine s'en allait, se parlant à elle-même, répétant:

— Nertann!... C'est Nertann!...

Et, tout à coup, une pensée lui vint:

— Mais il doit être mort!...

Elle courut avenue d'Eylau et n'eut pas de peine à apprendre, sous le premier prétexte venu, que Nertann vivait toujours. Ah! cet homme, elle voulait le voir, elle voulait se trouver à côté de lui, coûte que coûte...

Elle s'informa auprès des domestiques s'il ne serait pas possible de trouver de l'ouvrage dans l'hôtel. On l'adressa à Caroline, la femme de chambre de Josépha, qui répondit:

— Non, toutes les places sont prises, même à la cuisine... nous n'avons besoin de personne...

Jeannine s'en allait, quand Caroline, subitement, après réflexion, la rappela:

— Pourtant, dit-elle, si vous voulez que je vous conduise à madame.

— Puisque c'est inutile, dites-vous...

— C'est que, il y a peut-être un moyen... Vous m'intéressez, voyez-vous; vous êtes si laide que vous ne devez pas facilement trouver de la besogne... C'est un accident?

— Une brûlure, oui. Mais quel est ce moyen?

— Ça vous répugnerait-il d'être garde-malade?

— Non... je suis pauvre... il faut que je gagne ma vie... je n'ai pas le droit d'avoir des répugnances...

— Je comprends cela... C'est que nous avons un malade ici, un paralytique... La garde, chargée de veiller sur lui, nous a quittés ces jours-ci, et, dame! si vous voulez et si madame y consent...

— Je n'ai pas d'objection à faire, si ce n'est qu'en le gardant, je demande à travailler quand même de mon état de fleuriste...

— C'est votre affaire; je vais prévenir madame.

Caroline sortit et la vitriolée attendit, les paupières abaissées, pour cacher l'éclat fiévreux de ses yeux.

Cinq minutes après, la femme de chambre rentra.

— Venez, dit-elle, madame veut vous voir; mais je crois que l'affaire est arrangée...

Jeannine la suivit.

Depuis quinze ans, c'était la première fois qu'elle allait se trouver face à face avec cette femme, qui avait été sa rivale autrefois, et qui, maintenant, était aimée de celui qu'elle, Jeannine, avait tant aidé jadis, à ce point que l'amour couvait encore en son âme comme un feu mal éteint; elle ne tremblait pas; sûre de passer là inconnue, elle se tenait droite et immobile devant Josépha qui la regardait et qui n'avait pu se défendre d'un geste d'horreur.

A trente-cinq ans, la baronne était plus belle encore peut-être qu'à vingt ans; elle était restée souple; sa démarche était toujours élégante et majestueuse; sa taille riche crevait l'étroitesse de son corsage et ses hanches larges saillaient en lignes voluptueuses et robustes sous les plis d'une robe de bal d'une richesse inouïe. Elle se disposait à sortir. Malgré la réputation que lui inspira Marie Talbert, l'affaire, selon l'expression de Caroline, fut bientôt arrangée.

La vitriolée regardait la baronne, et ce regard était si étrange que Josépha en fut frappée:

— Pourquoi m'examinez-vous de la sorte?...

Marie Talbert baissa la tête humblement:

— C'est que je n'ai pas toujours été aussi laide, dit-elle, et je regardais madame, parce que j'ai été presque aussi jolie qu'elle...

Josépha eut un orgueilleux sourire. Sur ce visage pâle, pas une ride ne se voyait; les yeux avaient la même limpidité, le même éclat; les lèvres, les mêmes tons éclatants de chairs sanglantes; le front, la même pureté; les tempes, la même jeunesse... Et son sourire découvrait ses dents merveilleuses et ses gencives rouges...

Et Marie Talbert sortit, murmurant:

— Ah! elle est belle, elle est bien belle! Est-ce que Martial l'aime comme il aimait... d'un amour aussi profond... aussi vrai?

Quand elle sortit du dernier salon dans l'antichambre, quelqu'un venant du dehors entra... Elle se rangea, et machinalement leva les yeux... Et elle eut un cri sourd de douleur et d'angoisse...

C'était Martial Navarre.

Elle s'y attendait un jour ou l'autre... elle se croyait préparée à cette rencontre... et pourtant elle venait d'être surprise... Depuis qu'elle vivait misérablement, elle avait essayé de le

voir, ignorait qu'il était resté de longues années hors de Paris.

Puis elle avait lu les journaux qui annonçaient son retour... une fois, elle l'avait aperçu, devant l'Opéra, donnant la main à Josépha... Le coup avait été si rude qu'elle était tombée évanouie... Depuis ce jour-là, plus rien... plus rien que cette rencontre brusque dans l'antichambre de l'hôtel...

Martial lui jeta un regard distrait et entra.

Elle s'était laissé choir sur une banquette, et ses deux mains s'appuyaient sur sa poitrine; son cœur soulevait par soubresauts violents son fichu de laine noire... et elle sentait que les forces lui manquaient...

Si Martial avait deviné cette faiblesse, s'il s'était approché d'elle, elle eût perdu tout son courage... Mais il ne vit rien.

Et Jeannine, hébétée, restait là, immobile, écoutant, la tête penchée, le bruit des pas de son fiancé, assourdi, dans les salons, par l'épaisseur des tapis...

Ce fut Caroline qui, passant, la réveilla:

— Eh bien! dit-elle, à quoi pensez-vous?

Et elle, écoutant toujours, dit tout haut:

— Comme il a vieilli...

— Qui cela? fit la femme de chambre, étonnée.

— Rien, dit Marie Talbert se levant, je rêvais.

Elle prit, le lendemain, possession de son nouveau poste; elle arriva dès le matin et Caroline lui montra sa chambre.

— Voilà, dit-elle; vous coucherez ici provisoirement, mais je crois que madame a l'intention de faire préparer au fond de l'hôtel un petit appartement, que vous habiterez et où on relèguera le paralytique; comme ça, vous ne le quitterez que le moins possible, et quand il aura besoin de quelque chose, vous serez là...

Quand elle fut installée, Caroline lui dit:

— Venez, je vais vous conduire auprès de monsieur.

Marie Talbert eut un frisson; mais il fallait marcher, il ne fallait pas montrer de l'hésitation; ce n'était pas qu'elle eût peur, non, mais elle n'était pas sûre d'elle-même.

Arriverait-elle à se contraindre?

En se trouvant face à face avec ce maudit qui avait empoisonné sa vie, qu'elle recherchait avec une ténacité étrange depuis quinze ans, aurait-elle assez de force, aurait-elle assez d'empire sur elle-même pour ne point se trahir?

— Allons, dit-elle, je vous suis.

Elles traversèrent l'hôtel, montèrent l'escalier de service jusqu'au dernier étage, et s'arrêtèrent au bout d'un étroit corridor, où demeuraient les gens de la maison.

— C'est là, dit la femme de chambre.

Elle ouvrit et entra la première. Une odeur forte et nauséabonde les frappa, les fit reculer.

— Ah! dit Caroline, monsieur a besoin d'être soigné.

Les rideaux épais, tombant sur les fenêtres, empêchaient Marie Talbert de distinguer autour d'elle.

Caroline les fit glisser sur les tringles, et, d'un geste brusque, suffoquée, ouvrit les fenêtres toutes grandes; l'air vif entra et la lumière emplît la chambre.

Dans un fauteuil, le dos tourné vers elles, un homme était assis, les mains sur les genoux.

Marie Talbert, dont le cœur battait si douloureusement qu'elle en était incommodée, fermait les yeux pour ne pas voir.

Et, pendant cela, la femme de chambre disait au paralytique, criant près de son oreille :

— C'est une garde-malade pour monsieur.

Puis elle sortit.

— Voilà, dit-elle, la présentation faite... Maintenant, débrouillez-vous comme vous l'entendez.

Et Nertann et Marie Talbert restèrent.

La vitriolée ne bougeait pas, immobile comme le paralytique; celui-ci remuait le bout des doigts, le seul geste qu'il pût faire; il voulait voir sa nouvelle gardienne.

Alors Marie Talbert, faisant deux ou trois pas, comme si elle eût été mue par un ressort, se trouva devant lui, et ses yeux se rencontrèrent avec ceux de ce mort-vivant.

Oui, c'était Nertann, elle le reconnaissait, malgré les terribles changements apportés par l'âge et la souffrance dans sa physionomie.

C'était lui, bien que ses cheveux fussent tout blancs, longs, négligés, broussailleux et sales.

C'était lui, malgré ses yeux ternes en ce moment et pareils à ceux d'un mort... et cette paupière si lourde qu'elle semblait un poids énorme qu'il ne relevait qu'avec peine.

C'était lui, malgré ce front chargé de rides...

Malgré cette bouche distendue, ignoble, où restait immuablement comme un rire.

Le visage était jaune et rude, repoussant, et tout ce corps d'une effrayante maigreur.

Oui, c'était bien le baron Nertann... c'étaient ses restes plutôt, mais ses restes vivants... Sous les décombres, il devait se trouver un corps, une âme... et si la paralysie empêchait Marie Talbert de torturer ce corps, au moins il lui était permis de rendre à cet homme souffrance pour souffrance, coup pour coup.

Car Laurence ne l'avait pas trompé, c'était lui, l'infâme, elle le voyait...

Sur une de ses joues était le stigmate de la déchirure impitoyable qu'elle lui avait infligée; la cicatrice était bien visible, — d'un blanc exsangue au milieu de l'épaisseur de la barbe qui avait poussé autour.

Et, toutes ses répugnances s'en allant, chassées par la haine, elle s'approcha encore et ses yeux plongèrent dans les yeux du paralytique.

Celui-ci regarda. Ses doigts remuaient toujours. Il abaissa et releva la tête pour échapper à ce regard vengeur de femme, se repaissant de sa haine.

Il essaya de parler.

— Ra! ra! ra!... disait-il.

Il n'avait pas prononcé une seule parole depuis le jour où l'apoplexie l'avait foudroyé.

Pourtant il avait peur; il était facile de le voir; il avait peur instinctivement, sans reconnaître Jeannine.

Et Marie Talbert, très bas, disait :

— Oui, je suis votre garde... on m'a chargée de veiller sur vous... et ne craignez rien... je ne faillirai pas à ma tâche. Vous me trouverez toujours quand vous aurez besoin de moi.

Il souleva les paupières, comme si ces paroles, malgré le ton dont elles avaient été dites, l'eussent tranquilisé.

Mais elle continuait, avec un rire haineux :

— Je ne vous quitterai jamais... Je ne vous abandonnerai pas... J'aurais trop peur de vous perdre... maintenant que je vous ai enfin trouvé... Ah! je finissais par désespérer... Mais non, le hasard m'a servie.

Et, après un silence :

— Vous ne comprenez pas, vous ne pouvez comprendre ce que je dis là... vous ne pouvez non plus me reconnaître... mais attendez... je vais rapeler vos souvenirs, je vais les pré-

ciser... Votre vie finit le jour où cette paralysie vous a condamné à une immobilité complète, à une mort cent fois plus terrible que la mort; eh bien! c'est de ce jour-là que je veux vous parler, de cette nuit-là, plutôt... Sans doute, vous n'avez pas perdu la mémoire... Le médecin prétend que votre intelligence est restée aussi saine qu'autrefois, et qu'aujourd'hui comme il y a quinze ans, vous pouvez percevoir avec la même lucidité tout ce qui se passe autour de vous... Je ne crains donc pas de n'être point comprise.

Les doigts du malade remuaient toujours; ses paupières battaient; dans ses yeux se lisait une anxiété... ils disaient clairement :

— Quelle est cette femme? Où veut-elle en venir?

— Patience, fit-elle, saisissant cette lueur et ne s'y trompant pas... Ah! je l'avoue, je suis une garde-malade étrange... et personne ici ne se doute du langage que je vous tiens?... Est-ce vous qui le répétez, dites?... Vous vous demandez à quoi je fais allusion?... Vous me regardez avec épouvante et vous cherchez à mettre un nom sur mon visage déformé, qui vous est inconnu... Avez-vous oublié votre lâche et infâme attentat de Neuilly, baron de Nertann?

— Ah! ah!... râlait le paralytique.

— Vous avez cru sans doute que le crime était enseveli dans l'oubli éternel? Détrompez-vous! Vous avez cru aussi que personne, jamais, ne viendrait vous le reprocher... Une seule femme savait votre nom, Laurence, et elle avait intérêt à ne pas le révéler... Et voilà que votre crime se lève tout à coup devant vous!...

Et lui renversant la tête sur le dossier du fauteuil, pour l'empêcher de fuir son regard :

— Je suis Jeannine, Jeannine qui vous haït, dont les années n'ont fait qu'accroître et surexciter le désir de vengeance... Je suis Jeannine Vilmorin, dont le visage est horrible aujourd'hui, parce que de cette beauté je ne savais que faire, parce qu'elle me gênait, me troublait, pouvait attirer sur moi l'attention, me faire reconnaître et me forcer à la honte... Je suis Jeannine Vilmorin, que vous avez salie... et qui a laissé cette tare sur votre visage infâme... Maintenant, me reconnaissez-vous?

— Ah! ra! ra! râlait toujours le misérable.

Et tout à coup il ne bougea plus. Il était évanoui.

Marie Talbert, secouée par un tremblement, restait debout devant lui, transfigurée par la colère satisfaite, les bras croisés, la respiration rendue pénible par une émotion intense. Sa robe noire de deuil faisait ressortir encore ce qu'il y avait d'étrange dans la pâleur de son visage, ce qu'il y avait de repoussant dans les boursoufflures du vitriol. Des flammes passaient dans ses yeux, et ses narines dilatées indiquaient la violence contenue... les efforts pour se dominer... rester maîtresse d'elle-même...

Elle fut sa première entrevue avec Nertann.

La mort de Laurence ne changea rien à sa situation vis-à-vis des Corbier; au contraire, l'entrée de Jeannine à l'hôtel Nertann ne fit que resserrer les liens d'amitié qui existaient déjà, car elle fut obligée de leur confier Diane, voulant que sa fille vint la retrouver, dans les premiers temps, le moins souvent possible.

Il lui fallait d'abord s'habituer à ses nouvelles fonctions, se faire connaître des gens de l'hôtel, attirer leur confiance... Après quoi elle serait à peu près libre et l'enfant du crime pourrait venir avec elle... rester auprès d'elle, auprès de cet homme qui était son père et pour lequel la vitriolée al-



LA FEMME PEUT-ELLE CONNAÎTRE UN

# État Parfait?

Les autorités en la matière disent que non! La Nature n'est pas toujours très clémente à l'égard de la femme—même envers les femmes les plus belles et les mieux douées. L'aspect physique de la femme est tel que dans bien des cas elle se trouve en proie à certains symptômes douloureux.

C'est ainsi, par exemple, qu'à certains jours du mois, vos fonctions périodiques peuvent vous causer des douleurs, de la nervosité, de la fatigue, vous rendre irritable, impatiente avec vos enfants et votre mari. Si tel est votre cas, ne manquez pas d'essayer le Composé végétal Lydia E. Pinkham pour le soulagement de tels symptômes. Vous le trouverez très efficace!

Fait Spécialement pour femmes et jeunes filles

Le Composé Pinkham—fait spécialement pour les femmes et les jeunes filles—fait plus que soulager telles douleurs menstruelles. Il soulage AUCSI la nervosité, l'irritabilité, la fatigue et la tension qui en résultent. Toute femme sensée tiendra certainement à en faire l'essai!

Des milliers et des milliers de femmes ont déclaré que le Composé Pinkham leur a fait du bien. Voyez s'il ne vous donne pas, à vous aussi, d'excellents résultats. Il vaut certainement la peine d'être essayé!

COMPOSÉ VÉGÉTAL

Lydia E. Pinkham's



## NOUS AVONS FAIT L'ESSAI VITAMINIQUE DE SOIXANTE JOURS

**"Pas un sou à payer si vous ne vous sentez mieux"**

Il y a des gens qui ont besoin de plus de vitamines que d'autres, et vous êtes peut-être parmi ceux-là. Alors, pourquoi ne pas en faire l'essai chez-vous? Demandez à votre pharmacien de vous vendre un paquet de Capsules Multivitaminiques, marque ONE-A-DAY, au prix de \$2.50. Chaque capsule contient six vitamines. Il y a 60 capsules en tout dans le paquet, et vous n'avez qu'à prendre une capsule par jour pendant 60 jours. Vérifiez-vous alors! Vous devriez vous sentir mieux et paraître mieux. Cependant, si vous n'avez pas la conviction que les Capsules Multivitaminiques, marque ONE-A-DAY, vous ont fait du bien, retournez le paquet vide à votre pharmacien et il vous remboursera le prix entier.

**CAPSULES MULTIVITAMINIQUES**



**Femmes, Jeunes Filles...**

**ANTALGINE** est une prescription pour calmer les **Malaises Féminins**. **ANTALGINE** soulage rapidement les **douleurs, maux de tête, lassitude**, et vous permet de vaquer à vos occupations habituelles.

**ANTALGINE** est l'**antidouleur** favori de milliers de femmes et jeunes filles.

Faites-en l'essai et jugez de son efficacité.

82 En vente partout 25c et 75c



**Avez-vous des cadeaux à faire?**

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines: **Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film.**

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT

lait inventer des raffinements de vengeance.

Car elle l'avait déclaré à Nertann: — Vous expiez cruellement votre crime... Je n'aurais rien trouvé de plus horrible pour vous punir... mais cette punition n'est pourtant pas complète... souffrir dans votre corps n'est rien... Souffrir dans votre âme est mieux... et vous expiez, minute par minute, jusqu'à la fin de votre vie, l'atroce nuit d'il y a quinze ans...

A quoi songeait-elle? On le saura bientôt.

Ce fut pendant deux ou trois ans une vie étrange, une vie de damnés... que celle de ces deux êtres, enchaînés l'un à l'autre.

Ce fut une misérable existence passée côte à côte avec des jouissances pour Jeannine, d'infamale torture pour Nertann.

Ah! Vilmorin, le suicidé, l'avait dit un jour:

— La haine a du bon quelquefois.

### CHAPITRE III

**M**ARTIAL NAVARRE, après la disparition de Jeannine et le suicide de Vilmorin, s'était expatrié.

Il resta cinq ou six ans en Afrique et en Asie, revint en France au bout de ce temps, mais sans toutefois s'installer à Paris. Il s'occupa de ses intérêts et passa un an ou deux en province à visiter ses propriétés, ses fermes modèles, chasser à tir et à courre, menant un peu partout, sur les bords du Zambèze, dans l'Himalaya, ou dans ses terres, la même vie ennuyée et sans but.

Le souvenir de Jeannine resta longtemps vivace dans son cœur; longtemps, sur son front, il y eut une ride profonde causée par cette tristesse; quelques années l'avaient vieilli étrangement.

Puis le temps finit par adoucir cette douleur cuisante, étendit comme un voile sur les scènes poignantes qui avaient brisé cette jeunesse; et en même temps que le souvenir de Jeannine avait moins d'amertume, Martial se sentait pris d'une grande lassitude de la vie désolée qu'il menait. La solitude lui pesait.

Paris le tentait, avec le tourbillon énorme de sa vie fiévreuse. Il s'y jeta à corps perdu.

Non qu'il oubliait cette figure délicate et fine, aux grands yeux bruns, qu'il avait évoquée plus d'une fois, au milieu des périls de ses voyages; l'oublier complètement lui eût semblé criminel; mais cette pensée n'amenait plus chez lui de la tristesse, seulement un peu de mélancolie, douce et tendre.

A Paris, les hasards de la vie mondaine le mirent bientôt en présence de Josépha.

En lui promettant, lorsqu'il était parti, de l'aimer toujours, la baronne ne mentait pas. Elle l'aimait encore. Elle avait conservé, en un coin de son âme, le souvenir de Martial; les résistances du jeune homme, sa fuite, son absence si longue n'avaient fait que l'irriter; certes, pendant ces six ou sept ans, elle avait eu des aventures; mais elles restaient ensevelies dans l'obscurité des galanteries mystérieuses; personne ne put jamais nommer ses admirateurs.

Elle n'eut pas pour eux, du reste, cette passion que Martial avait excitée chez elle; ses faiblesses de jolie femme pouvaient être mises sur le compte de l'ardeur de son tempérament comme elle pouvaient être attribuées à l'ennui; mais, même dans ses débordements, son cœur ne trahissait qu'au nom de Martial; de loin, comme jadis de près, il avait conservé sur elle le même empire.

C'était un blasé du nom de Négroni qu'elle avait pour soupirant quand elle se retrouva tout à coup en présence de Navarre.

Elle n'hésita pas longtemps.

Le premier soir, son parti fut pris.

Négroni l'aimait, pourtant; il retrouvait auprès d'elle une fièvre de jeunesse qu'il ne connaissait plus depuis longtemps, les fatigues d'une vie à outrance l'avaient vieilli avant l'âge. Elle congédia Négroni.

Un mois après, Navarre tombait dans ses filets. Il s'y laissa choir par insouciance, par faiblesse. Cette liaison n'était pas amenée par de l'amour, au moins de son côté; Josépha était toujours splendidement belle; elle s'offrait; il la prit pour amie, négligemment, avec la même indifférence qu'il eût pris une fille de l'Opéra.

Josépha, du reste, heureuse de lui appartenir, jalouse de le conserver, n'ayant plus rien à craindre maintenant, lui laissait sa liberté... écartait avec soin toutes les occasions où il eût pu s'apercevoir du peu d'amour qu'il avait pour elle... lui faisait enfin sentir ses chaînes le moins possible.

Entre eux quelquefois passait le souvenir de Jeannine.

— Elle est morte, la pauvre enfant, murmurait Navarre.

Et Josépha aussi pensait:

— Oui, elle est morte.

Cependant, au milieu de ses amours triomphantes, une terreur la prenait.

— Si jamais Martial apprend que c'est mon mari qui a perdu Jeannine... si jamais il sait la part que j'ai prise à ce crime... je suis perdue... bien perdue.

Elle haussait les épaules.

Deux personnes seules pouvaient tout dire.

Nertann?

Mais la paralysie le clouait sur son fauteuil, lui fermait à jamais les lèvres.

Laurence?

Mais elle lui avait donné une fortune; et cette fille avait disparu; elle n'avait plus entendu parler d'elle; peut-être était-elle morte... et, après tout, où aurait-elle trouvé des preuves pour lui nuire.

Elle était donc bien tranquille!

Et si Jeannine n'était pas morte?

Cela était encore moins admissible; car, pourquoi cette disparition? Pourquoi, depuis quinze ans, se serait-elle tenue cachée?... Non, décidément, rien à craindre.

Et, depuis longtemps, toute crainte était bannie de chez elle, quand elle reçut la visite de Marie Talbert.

Nos lecteurs ont vu qu'elle n'avait eu aucun soupçon.

Dans l'antichambre, Martial lui-même n'avait pas reconnu Jeannine sous les traits horriblement défigurés de Marie Talbert.

Et comment l'eût-il pu? Jeannine avait voulu se rendre méconnaissable... et y avait réussi.

La pauvre femme avait-elle prévu le supplice qui commencerait pour elle à partir du jour où elle habiterait pour elle à partir du jour où elle habiterait l'hôtel Nertann, c'est-à-dire à partir du jour où le hasard la mettrait, malgré elle, en présence de Martial?

Elle y avait songé, oui, mais peut-être croyait-elle son cœur mieux défendu contre les souvenirs de sa jeunesse; peut-être croyait-elle que son ancien amour n'existait plus; et qu'elle pourrait, sans trouble, retrouver cet homme, auquel elle avait failli appartenir, devenu l'ami de son ancienne rivale?

Elle le voyait presque tous les soirs. Et chaque fois, bien qu'elle n'eût plus maintenant de surprise et qu'elle s'y attendit, quelque chose lui broya le cœur et elle eut une faiblesse.

Martial, dans les premiers temps, n'y prêtait point d'attention; cependant, il finit par s'en apercevoir.

Un jour, il aperçut, dans une glace qui lui renvoyait ce qui se passait derrière lui, les yeux de Marie Talbert



## "Je Sais Ce Dont Vous Souffrez"

"Je le sais, parce que j'en ai souffert moi-même. J'ai été tellement affectée de fatigue chronique que je pensais de ne pouvoir jamais m'en délivrer. Cependant, j'ai constaté que la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs m'a vite fortifiée et donné un nouvel entrain; elle m'a remise sur pied."

La Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs soulage promptement la fatigue, l'indigestion et l'insomnie.

Demandez la nouvelle bouteille de forme économique de

**Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs**

60 pilules—60 cts  
180 pilules—\$1.50



**CAT'S PAW**  
Talons et Semelles de Caoutchouc anti-dérapants  
**QUALITÉ AVANT TOUT**

COUPON D'ABONNEMENT

**LE SAMEDI**

Canada		Etats-Unis	
1 an.....	\$3.50	1 an.....	\$5.00
6 mois.....	2.00	6 mois.....	2.50

**IMPORTANT** — Indiquez d'une croix ( ) s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée  
975, rue de Bullion, Montréal 18, P.Q.

attachés sur lui avec une étrange fixité...

Il se retourna brusquement et leurs deux regards se rencontrèrent. Marie Talbert se troubla. Elle était devenue toute pâle, mais la pâleur, sur ce pauvre visage, ne se pouvait voir.

— Qu'avez-vous à me regarder ainsi? dit-il.

— Pardon, pardon, fit-elle humblement...

Et elle courbait la tête, comme si elle eût voulu laisser passer au-dessus d'elle les duretés que Martial allait sans doute lui dire.

Mais il s'était contenté de faire un mouvement ironique des épaules et il était sorti. Ce mouvement détacha de sa boutonnière un bouton de rose qui tomba sur le parquet.

Elle le vit, attendit quelques minutes, pour être sûre que personne ne viendrait, ne la surprendrait, furtivement le ramassa et le porta à ses lèvres.

Elle avait les yeux tout humides, et si, en ce moment-là, Martial était apparu brusquement, elle n'eût peut-être pas eu assez de courage pour ne rien lui laisser soupçonner.

Ce fut sa seule faiblesse.

Son émotion, chaque fois, n'était pas moins grande, mais elle se contint davantage.

Son cœur était double, pour ainsi dire, partagé entre cet amour pour Martial et sa haine quasi-sauvage pour Nertann. Celui-ci endurait des souffrances plus cruelles que la mort; Marie Talbert ne le quittait pas, et toujours les yeux du paralytique, qui pouvait à peine détourner la tête, rencontraient le visage de la femme qui lui reprochait son crime.

Diane n'était pas encore venue à l'hôtel; un matin, sa mère l'emmena, pour qu'elle passât la journée et travaillât auprès d'elle.

Mais elle ne l'introduisit pas auprès du baron; elle la laissa dans une pièce dont la porte du côté de la chambre du malade était condamnée; puis elle entra chez Nertann.

En la voyant, le misérable témoignait de l'épouvante qu'elle lui inspirait par l'exclamation rauque qui lui était habituelle:

— Ra, ra, ra...

Et ses mains s'agitaient sans que le bras changeât de place. Seulement, on devinait bien dans ses yeux son atroce frayeur; alors que toutes les autres facultés étaient mortes, sa vie semblait se condenser parfois dans son regard; celui-ci peignait si bien l'état de son âme que Marie Talbert pouvait y lire comme dans un livre ouvert.

Ce jour-là, il ferma les yeux et fit semblant de dormir; mais elle lui frappa rudement sur l'épaule; Nertann la regarda; elle se mit à rire et lui montra du geste la muraille, derrière laquelle Diane paisiblement travaillait, ne se doutant pas du drame terrible qui se passait à côté d'elle.

Puis, à voix basse, lentement:

— Ecoutez bien, dit-elle, car je ne vous ai pas encore tout dit... Là, derrière ce mur, dans une petite chambre où tout à l'heure j'irai la rejoindre, est une jeune fille, presque une enfant... Entendez-vous?

— Ra, ra, ra... disait le malheureux.

— Elle a quinze ans et elle s'appelle Diane... Vous ne la connaissez pas... ne l'avez jamais vue...

— Ra, ra, ra... continuait Nertann, dont les doigts s'agitaient convulsivement.

— Vous ne la connaîtrez pas... vous ne la verrez jamais... et cette enfant, qui est la mienne, qui n'aura jamais qu'un nom, celui de sa mère, parce que sa mère est une fille et qu'elle ne se mariera jamais... devinez-vous quel est son père... Nertann... le devinez-vous?

Cette révélation fut telle qu'elle parut galvaniser le paralytique... Il se souleva presque sur les bras et, distinctement, elle l'entendit qui criait, d'une voix rauque et pâteuse:

— Non! non! non!

Elle eut un éclat de rire:

— Je le jure sur Dieu! dit-elle, vous êtes le père de ma fille!...

Les yeux du baron étaient horriblement dilatés et il y avait dans son regard une épouvante inexprimable.

Il essaya de parler, fit de vains efforts; les sons qui sortaient de sa bouche redevenaient inintelligibles.

Et, implacable, Marie Talbert continuait:

— Oui, Nertann, votre crime a donné naissance à une fille... et cette fille sera votre dernier tourment... Ah! si je vous avais retrouvé bien portant, heureux, jouissant de tous les bonheurs de la vie, comme autrefois, je ne vous eusse pas torturé de la sorte... je vous aurais tué... parce que, vivant, vous êtes de trop... Mais la paralysie vous rend pareil à un mort, et je ne veux pas vous tuer... Le supplice d'entendre tout ce que je vous dis là... sans pouvoir répondre... sans pouvoir même d'un geste témoigner de votre frayeur... de votre repentir... si vous en avez... sans pouvoir me demander pardon, si vous êtes las de vivre et si depuis quinze ans que vous côtoyez la mort face à face avec votre crime, vous en avez enfin compris l'horreur... ce supplice est abominable... je le sais bien... mais n'attendez pas que j'aie pitié de vous... car vous n'avez pas eu pitié de moi...

Le paralytique la regardait, comme si les yeux de Marie Talbert eussent été deux aimants desquels il ne pouvait se détacher. Et, machinalement, il la suivait dans tous ses mouvements... comme s'il eût craint je ne sais quelle nouvelle invention démoniaque pour le faire souffrir.

— Oui, dit-elle, parlant plus bas, car la haine, en débordant de son cœur, lui avait fait hausser le ton, oui, Nertann, vous avez une fille, et votre fille est belle comme je l'étais moi-même autrefois... plus belle... et l'enfant est là... auprès de vous... dans cette chambre, qui n'est séparée de la vôtre que par ce mur... Si elle parlait... si elle chantait... vous pourriez l'entendre...

Elle s'arrêta, frappée par une idée subite:

— Ah! dit-elle, vous allez l'entendre...

Elle sortit, et, du seuil, cria:

— Diane!

— Mère? dit l'enfant dont la voix claire résonna distinctement dans la chambre voisine...

— Chante, pour distraire notre malade...

Et Diane, innocente, ne sachant pas à quel terrible supplice elle servait, Diane, doucement, sur un ton plaintif, chanta des couplets d'un naïf et touchant poème de la Saintonge, que sa mère lui avait appris autrefois:

*Quand le marin revint de guerre,  
Tout doux!*

*Tout mal chaussé, tout mal vêtu:*

*— Pauvre marin, d'où viens-tu?*

*Tout doux...*

Le paralytique avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine et restait dans une immobilité de mort:

*— Madame, je reviens de guerre,  
Tout doux!*

*Qu'on m'apporte ici du vin blanc,*

*Que le marin boive en passant,*

*Tout doux...*

La voix de Diane avait une douceur pénétrante, et la muraille qui la séparait du paralytique, en la voilant, semblait l'éloigner; on eût dit que le chant, assourdi, venait de très loin:

[ Lire la suite au prochain numéro ]

## EN MOINS DE 2 SECONDES



Moins de deux secondes après avoir dépassé le redouté Shady Corner aux Courses Olympiques du Lac Placide, les équipes de traîneaux atteignent la surprenante vitesse de 70 milles à l'heure...

Moins de deux secondes après que vous l'avez avalé, le véritable Aspirin commence véritablement à agir, à vous procurer le



FAITES VOUS-MÊME CETTE EXPÉRIENCE!

## PROMPT SOULAGEMENT DE LA DOULEUR!

Les courses en traîneau sont remplies d'émotions—mais vous ne pouvez pas en jour quand vous souffrez de douleurs névritiques ou névralgiques. Ayez donc toujours de l'ASPIRIN sous la main pour être vite soulagé. N'oubliez pas qu'en laissant tomber un comprimé d'ASPIRIN dans un verre d'eau, vous avez l'indéniable

preuve que l'ASPIRIN commence à se désagréger en deux secondes. Ce qu'il fait dans l'eau, il le fait aussi dans votre estomac... il commence à agir presque instantanément. Vous êtes alors soulagé remarquablement vite. Achetez de l'ASPIRIN aujourd'hui.

Demandez toujours le véritable

# ASPIRIN

Plus Bas Prix que Jamais!

Petite boîte de 12 .....	18c
Flacon économique de 24 .....	29c
Gros flacon de 100 .....	79c



## Etes-vous déprimée? Nerveuse? Sans énergie?

Délaissée? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur? de vertiges? de migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

## Traitement Sano "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO "A".

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO Eng.,  
Mme CLAIRE LUCE,  
Case Postale 2134 (Place d'Armes), Montréal, P. Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous:

Votre nom .....

Votre adresse .....





No 6150  
\$5.00

SI vous préférez un portefeuille à fermeture-éclair, en voici un, d'une conception ingénieuse, qui comblera vos désirs. Il est pourvu d'un porte-monnaie, de trois porte-cartes vitrés, détachables, et de plusieurs compartiments. Fait de cuir de Perse d'excellente qualité, noir ou brun—\$5.00. Autres modèles, depuis \$2.25. Écrivez à H. Perkins & Sons (Canada) Ltd., 1191 rue Université, Montréal, P.Q. pour obtenir GRATIS un catalogue détaillé.



**Challenger**

LA MONTRE DE PRÉCISION PROTÉGÉE

**BIRKS**  
BIJOUTIERS

COUPON D'ABONNEMENT

**LE SAMEDI**

Canada		Etats-Unis	
6 mois	2.00	6 mois	2.50
1 an	\$3.50	1 an	\$5.00

IMPORTANT — Indiquez d'une croix ( ) s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE  
975-985, rue de Bullion Montréal 18, P.Q.

## UN EVENEMENT SOCIAL : LE MARCHÉ

[ Suite de la page 8 ]

Les routes qui rayonnent de la place du Marché ont aussi des magasins, la plupart relativement récents et qui souvent sont des branches de grosses maisons de commerce à succursales multiples. Malgré leurs devantures à garnitures nickelées et leur publicité très étudiée, ces magasins modernes n'ont pas fait partir les vieux magasins de famille dont les propriétaires sont personnellement connus de la plupart des gens qui viennent au marché. Ces vieux magasins de mémoire d'homme ont toujours été là, leur nom en lettres d'or mat se détachant sur la peinture foncée de la devanture; en vérité, la beauté de leurs vitrines plus ou moins encombrées est un des premiers souvenirs d'enfance de la première visite au marché des gens des alentours; si leur apparence et leur étalage n'ont pas changé c'est parce qu'ils s'accordent aux conditions dans lesquelles ici l'on vit et l'on travaille.

Vers dix heures du matin le marché bat son plein. La circulation routière est peu animée, à part l'arrivée de l'autobus local. Les bestiaux sont toujours bruyants, mais leurs cris révèlent plus d'inquiétude que de crainte, à l'exception des cochons, qui poussent toujours des cris à croire que leur dernière heure est venue. En temps normal, on avait plaisir à voir les boutiques en plein vent avec leurs légumes et leurs fleurs, avec leurs grands paniers couverts d'un linge d'une blancheur éblouissante sous lequel il y avait les œufs et le beurre aussi frais que la rosée matinale, sans oublier les fromages de la région empilés les uns sur les autres. Il y a l'éventaire d'herbes médicinales que surveille le petit herboriste à la barbe en pointe — de fait, il vend ses bons vieux remèdes aux fils et aux filles des campagnards qui jadis les découvrirent; il y a l'étalage du libraire, à présent encombré d'hebdomadaires aux couvertures flamboyantes que les clients peuvent échanger; et celui des faïences et autres ustensiles de cuisine: casseroles, etc. Il y a aussi d'habitude la boutique en plein vent où sont exposés des bibles, des tracts religieux et des citations des Saintes Ecritures à la mode victorienne, et, à même le trottoir, l'étalage de l'"ami du fermier". Ce dernier étalage est toujours resplendissant: cordes neuves, harnais bien astiqués, brosses de toutes formes et pour tous usages, canifs, bâches, bottes, chaînes et cadenas, tout ce qui peut tenter le fermier. L'"ami du fermier", comme il

s'intitule, est à l'ordinaire un gros homme haut en couleur dont la forte voix à l'accent du pays domine toute la place.

A midi le marché est suspendu. Le fermier va déjeuner au "pub" (à l'auberge), après quoi il fait des achats dans quelques magasins ou peut-être il va au cinéma. Le marché reprend l'après-midi, mais l'ambiance y est différente. C'est une agitation de départ: les bestiaux montent dans les charrettes pour être transportés ailleurs, les automobiles démarrent, quelques boutiques en plein vent commencent à être démontées. L'"ami du fermier" fait maintenant feu de tout bois, content de vendre au petit bonheur ciseaux, couteaux et produits à nettoyer; il a perdu sa belle animation du matin et manque de stimulant car, parmi les quelques personnes qui s'arrêtent encore pour l'écouter, il voit peu de gens de connaissance.

Pendant ce temps, dans la salle de conseil, quelques fermiers et un pasteur de village sont réunis pour affaires administratives. Le jour de marché est, évidemment, un bon jour pour une réunion du "Rural District Council", organe administratif qui s'occupe des affaires publiques d'un certain nombre de paroisses. Ce corps constitué est élu démocratiquement, bien qu'en fait les élections soient rares car la plupart de ses membres sont réélus sans opposition. Le bourg a, généralement, sa propre municipalité ou bien c'est le siège de l'"Urban District Council"; de toute façon, c'est le centre civique de la région.

A mesure que la soirée s'avance, les automobiles et les charrettes reprennent le chemin du logis. Des habitants rentrent chez eux plus lentement en autobus, où ils font la causette avec le conducteur (qui fait aussi fonction de receveur). Ils disent au revoir à madame Waldron, à Ponds Lane, à Georges Farrow, à Edgefield Corner, à Mary Wilber, à Huxtable Cross, puis ils descendent à leur tour pour regagner à pied, par le sentier sombre, leur maison. Ils sont contents: ils ont fait des affaires et ils ont rencontré des amis campagnards comme eux.

Les ministères peuvent réglementer les prix, les conseillers scientifiques peuvent faire des conférences et des démonstrations pratiques afin d'encourager l'accroissement de la production agricole. Le fermier et sa femme continueront à venir au marché une fois la semaine: cela fait partie de leur travail et de leur existence.

## EN PENSANT A NOS MORTS

[ Suite de la page 9 ]

de la fête des morts. Au Canada français, nous avons conservé cette tradition. Souvent le cimetière voisine avec l'église et on y fait un pieux pèlerinage au sortir de la grand-messe, du moins dans la belle saison.

Les deux plus célèbres cimetières que l'on connaisse sont italiens et ils sont renommés pour des raisons bien différentes:

Le cimetière de Gênes est sans doute celui qui possède les plus beaux monuments de marbre sculpté et les plus artistiques statues.

A Palerme, tout au contraire, le cimetière est une sorte d'immense caveau où les cadavres sont restés suspendus sans avoir jamais été inhumés. On ne peut imaginer assemblée plus macabre! Il arrive parfois qu'un daguerrotype à moitié effacé ou une photo pâle nous rappellent l'aspect qu'avaient jadis ces corps desséchés. Ajoutons que depuis un demi-siècle, on a défendu, au nom de l'hygiène, cette exposition de squelettes.

## GARÇONNETS ET FILLETES! Projecteur en Plastique GRATIS!



Le fier possesseur d'un Projecteur est toujours recherché. Quand vous sortez avec vos amis, le soir, on vous prie d'être le premier. Tout le monde compte sur vous. Un projecteur est tout ce qu'il y a de pratique la nuit sur la route; pour travailler autour de la grange, dans le grenier ou dans la cave. Vous serez enchanté d'avoir ce projecteur moderne et pratique. Offert **Gratuit** et envoyé **Franco** si vous vendez pour \$5.50 de nos superbes cartes de Noël et du Jour de l'An. Écrivez-nous aujourd'hui. N'envoyez pas d'argent. Nous avons confiance en vous. Offre d'une prime supplémentaire pour la promptitude.

Les Gens de la Médaille d'Or, Dépt. B-5  
129, avenue Van Horne, Montréal, P.Q.



## Et votre récréation, Madame?..

De tous les membres de la famille, c'est la mère qui reste le plus souvent à la maison. Monsieur va quelquefois à son club de quilles ou à son cercle, Mademoiselle va au thé ou chez des amies, le fils aîné a ses camarades, et les petits, leurs jeux. Mais vous, Madame, puisque, plus souvent qu'à votre tour, vous montez la garde du foyer, vous avez bien droit, vous aussi, à quelques moments de loisir, n'est-ce pas? Alors, le moyen le plus pratique de goûter, chez vous, un bref moment de détente, c'est encore la lecture de votre magazine préféré.

## La Revue POPULAIRE

Lisez notre roman de novembre

## LA TOUR SARRAZINE

Par CLAUDE JAUNIERE

COUPON D'ABONNEMENT

## La Revue POPULAIRE

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$1.50	1 an	\$1.75
2 ans	2.00	2 ans	2.50

Important — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. ....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE  
975-985, rue de Bullion, Montréal 18.



# LE MYSTÈRE DU RANCH



## CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — CINQUIÈME ÉPISODE



1 — Deux jours après que Marc eut échappé aux bandits, il se promenait dans la montagne, lorsqu'il remarqua sur le sol des traces de sabots de forme étrange. Il descendit de cheval et se mit à les examiner de plus près.



2 — Quelques secondes plus tard, il entendit un bruit de sabots et se releva juste à temps pour apercevoir un étranger, portant la barbe, s'avancer près de lui. "Dis donc, mon garçon, peux-tu m'indiquer où se trouve le ranch de M. Valois?" demanda l'étranger.



3 — Ignorant qu'il parlait à Gus Cordeau, le contre-maître de son père, qui dissimulait ses traits sous une fausse barbe, Marc pointa du doigt dans la direction de la ferme en question. "Ce n'est pas très loin!" ajouta le jeune homme.



4 — "Merci!" dit l'étranger. "J'espère trouver du travail à ce ranch. J'ai entendu dire que le fermier a besoin d'un contre-maître." Pendant qu'il s'éloignait, Marc demeurait les yeux fixés sur lui. "Je suis certain que je connais cet homme!" murmura-t-il. "Qui peut-il être?"



5 — Pendant quelques minutes, il chercha à se rappeler où il avait déjà vu l'étranger. Enfin, abandonnant ses réflexions, il remonta à cheval. Après avoir parcouru une certaine distance, Gus Cordeau se retourna et regarda le jeune Durand.



6 — Marc était à la recherche de bétail égaré et avait parcouru une assez grande distance, lorsque, tout inquiet, il aperçut Françoise qui galopait vers lui, poursuivie par les deux bandits masqués qui l'avaient attaqué, quelques jours auparavant.



7 — "Les bandits en veulent maintenant à Françoise!" murmura Marc. Alors, poussant son cheval au galop, il enleva son chapeau et, le faisant tourner dans l'air, il cria: "Je viens, Françoise! Nous ne laisserons pas les bandits nous capturer!"



8 — "Vous n'auriez pas dû venir, Marc," dit Françoise, pendant qu'ils galopèrent ensemble. "Pourquoi risquer d'être capturé vous-même!" "Ne craignez rien, Françoise!" dit Marc en riant. "Nos montures valent beaucoup mieux que celles des bandits!"



9 — Gus Cordeau avait arrangé cette poursuite de Françoise afin d'entrer dans les bonnes grâces de son père. Ignorant que Marc était avec elle, il s'avança soudain à leur rencontre et leva la main. "Je vous sauverai!" s'écria-t-il. [Suite au prochain numéro]

# LE LIMIER PASSE-PARTOUT

## EPISODE NUMERO QUATORZE

Le détective Jos Bédard rend visite à son collègue McCarthy, après avoir rapidement trouvé le voleur d'un tableau de valeur. Il lui fit croire qu'il n'était sur aucune piste...



# RIEN DE SÉRIEUX

— Jules, s'écria Mme Pié en rentrant de sa promenade, j'ai acheté pour \$50 un amour de petit chien griffon. Regarde comme il est beau.

M. Pié considéra l'animal avec méfiance et répliqua que c'était une horreur de petit chien griffon.

Ce qui vexa Mme Pié.

A partir de ce jour, l'existence de M. Pié devint un enfer auprès duquel celui de Dante n'était plus qu'un insinifiant erzatz.

Il fallait sortir l'horreur de petit chien griffon, se lever la nuit pour lui donner à boire, entendre ses hurlements continuels, brosser sans arrêt pardessus et vestons (à cause des poils que perdait le chien), etc...

Au bout de huit jours, M. Pié, devenu enragé, décida, à l'insu de son épouse, de se débarrasser du griffon. Pour ce faire, il l'attacha à la porte de la maison au moyen d'une ficelle et l'abandonna en songeant :

— C'est bien le diable si on ne le vole pas !

Mais quand il revint, deux heures plus tard, le chien était toujours là... Seulement, on avait volé la ficelle !

Charlotte est très fière de la composition de sciences usuelles qu'elle vient de terminer.

— Je serai sûrement première. Les questions n'étaient pas difficiles !

— ???

Ainsi, on a demandé de citer trois armes à feu.

— Et tu as répondu ?

— La pelle, les pincettes et le soufflet, naturellement !

— Vois comme tu t'arranges ! il va falloir mettre un fond à ta culotte neuve.

— Papa, pour réussir, faut d'abord une première mise de fonds.

Crouick... la porte des « premières » a glissé mal ; avec sa belle casquette galonnée, M. le contrôleur entre.

— Billets siouplait !

Il est très pressé, M. le contrôleur. Rapidement, il consulte sa grande feuille, arrache un coin de ticket, bougonne un merci, puis redemande :

— Billets siouplait !

Mais le vieux monsieur à qui il s'adresse cette fois, — un vieil universitaire, — n'est pas pressé, lui.

Avec componction, il toussé, renifle, fait un calembour, se mouche, prend une note, et enfin fouille dans son paletot.

Puis dans les deux poches de son pantalon.

Pour revenir au paletot, mais aux poches intérieures cette fois.

Enfin de son gousset, il tire un billet jaune.

M. le contrôleur s'en saisit, le déchire... quand, ayant reconsulté sa feuille, il va pour ouvrir la bouche :

— Ma...

— Inutile ! dit le vieux monsieur. Je sais très bien que ce n'est pas le bon. Vous voyez bien que je cherche toujours ; je vous ai donné celui-ci pour vous faire prendre patience.

Elle. — As-tu lu cet article, dans le journal, pour la conservation des manteaux de fourrure ?

Lui. — Oui, mais cela ne t'intéresse pas, puisque tu n'en as pas !

Elle. — C'est justement ce que je voulais te faire remarquer !

Lecture du journal en famille chez les Berlureau.

Madame. — Encore un centenaire qui vient de mourir ; il en meurt beaucoup depuis quelque temps.

Monsieur. — Ce n'est guère fait pour encourager à le devenir.

## LA VIE COURANTE . . . par George Clark



— Croyez-vous qu'un "double-double" de whisky soit un peu trop fort pour nous, garçon ?

— ??? ?? C'est selon !...

— C'est bizarre, mon mari me dit toujours que c'est ce qu'il y a de plus inoffensif comme apéritif !

Mme Taupinois est d'une jalousie féroce. L'autre soir, après dîner, ces messieurs se sont retirés dans le fumoir. Chacun évoque ses impressions de voyage.

— Moi, dit M. Taupinois, j'ai conservé le meilleur souvenir de Florence et de Constance...

Entre Mme Taupinois :

— Je vous y prends, s'écrie-t-elle, à parler encore des femmes !

Galuchet a envoyé une communication à un journal du matin avec prière d'insérer.

Le lendemain, il achète le journal dans un kiosque, le parcourt des yeux et n'y trouve pas sa note.

— Voilà qui est bizarre ! s'exclame-t-il.

Et poursuivant son chemin :

— Voyons si je serai plus heureux dans un autre kiosque !

Dans un des casinos de la côte normande, un jeune substitut danse interminablement, follement.

— C'est fort curieux, remarque Berlureau en s'adressant à son voisin. A voir sauter ce jeune homme, on se fait difficilement à l'idée qu'il est attaché au parquet.

Dumolard est appelé au téléphone par un inconnu.

Il est très embarrassé pour trouver une formule polie, invitant son correspondant à dire qui il est.

A la fin, Dumolard croit avoir trouvé :

— Il me semble que je vous ai déjà vu quelque part ; cependant, voulez-vous me rappeler votre nom ?

Madame qui attend la nouvelle bonne partie depuis deux heures pour une course tout à côté :

— Enfin, vous voilà !... Je vous avais pourtant dit, ma fille, de revenir le plus vite possible !

— Oui ! mais vous ne m'aviez pas dit de me presser pour y aller !

— Comment, mon enfant ! vous n'avez pas fait vos problèmes ?

— Non ! monsieur. J'pensais que c'était pas la peine, puisque vous en connaissez toujours les résultats.

Dans un Etat d'Amérique, un missionnaire dit à un nègre veuf :

— Vous vous acheminez vers l'enfer, mon ami, pensez que votre femme vous regarde du paradis et est anxieuse pour vous.

— Croyez-vous sérieusement que ma femme soit au paradis ? demande le nègre.

— Mais certainement.

— Alors, quel avantage aurais-je à y aller moi aussi ?

— Ces fleurs, de votre coiffure, sont-elles naturelles ?

— Oh ! non, Monsieur, artificielles.

— Mais, comme elles vont bien avec vos cheveux !

— Sincèrement, je ne vous ennue pas !

— Non, cher monsieur, il y a des moments où l'on est si triste qu'on est content de recevoir n'importe qui...

Au premier coup de rasoir, un perurquier fait à son client une entaille à la joue.

Emoi du patient.

— Ce n'est rien, déclare l'opérateur ; j'ai là un élixir contre les coupures : avec une seule goutte, il n'y paraîtra plus...

Et, cherchant partout :

— Où donc est le flacon que j'ai entamé ce matin ?

Le garçon, tranquillement :

— Il n'en reste plus, monsieur !

Le Père. — Non, monsieur, je n'ai pas élevé ma fille avec tendresse pour la voir vivre ensuite avec un imbécile.

Le Soupirant. — Je suis de votre avis, monsieur. Voilà pourquoi je vous demande sa main.

## LA VIE COURANTE . . . par George Clark



— Bien sûr, vous travaillez fort, mon brave ami, je comprends ça, allez ! Mais ne croyez pas que nous non plus, directeurs de compagnies, nous ne sommes pas exténués lorsque nous revenons de ces interminables conventions...

Saveur Délicieuse

# THÉ ET CAFÉ "SALADA"

## SI ON VOUS DEMANDAIT...

Lire les questions sur la colonne de gauche en prenant soin de couvrir celle de droite qui contient les réponses. Indiquer, après ce test, les réponses manquées pour ensuite les graver dans la mémoire. (1)

QUESTIONS	REPONSES
Quelle est l'unité monétaire du Mexique ?	— Le peso.
De quel petit animal l'éléphant est-il mortellement effrayé ?	— D'une souris.
A combien estime-t-on la population nègre dans le monde ?	— 302,785,000.
Quels sont les trois états baltes ?	— La Lituanie, l'Estonie et la Lettonie.
Le sang qui sort du corps est-il un désinfectant ?	— Il détruit les germes de maladies.
Combien de pattes a une mouche de maison ?	— Six pattes.
Les microbes ont-ils la vie dure ?	— On a pu en maintenir six mois vivants, par un froid de 230 degrés sous zéro.
Quel avantage a le papier buvard noir ?	— De ne pas laisser paraître les signatures que pourraient imiter les faussaires.
Quel est le métal le plus abondant que l'on trouve sur la terre ?	— L'aluminium.
Quel poisson rapporte le plus d'argent pour sa grosseur ?	— L'esturgeon dont les œufs servent à faire du caviar. Ses œufs se vendent jusqu'à \$400.
Quel est le climat de la lune ?	— Cent degrés centigrade aux endroits exposés au soleil, et cent-dix sous zéro dans les parties non éclairées.
Qu'a de particulier l'arbre japonais gingko ?	— Très populaire aux Etats-Unis, cet arbre n'a aucune maladie connue ou insectes qui l'attaquent.
Toutes les bactéries sont-elles nuisibles ?	— Il y en a d'utiles, comme celles qui aident à la fabrication du vinaigre.
Quel continent contient la moitié de la population du globe ?	— L'Asie, qui contient la Chine, les Indes, le Japon, pays très peuplés.
Qu'est-ce que la tarentelle ?	— C'est la danse nationale des Napolitains.
Quand un lieu, une personne, une chose sont-elles tabou ?	— Quand ils sont sacrés, qu'on n'y peut aller, ni les toucher, comme chez une certaine secte religieuse de la Polynésie.
Qu'est-ce que la simonie ?	— C'est le trafic des choses saintes, allusion à Simon le Magicien offrant de l'argent à Saint Pierre pour obtenir le pouvoir de faire des miracles.
Pourquoi les rayons X portent-ils ce nom ?	— Leur découvreur, Roentgen (1845-1922), n'en connaissant pas la nature, les appela X, symbole de l'inconnu.
Qui fit la statue de la Liberté ?	— Un statuaire français, Auguste Bartholdi; elle fut installée dans le port de New-York en 1886.

(1) Les jeux de cartes ENCYCLOPEE No 6 viennent de paraître avec un texte nouveau. Il y a six jeux différents se vendant séparément \$0.35 chacun, plus 10% pour frais de port, chez les libraires, ou chez l'auteur, l'abbé Etienne Blanchard, église Notre-Dame, Montréal. Les six jeux franco pour \$2.10.

## PREMIERE NUIT DE MILLIONNAIRE

[ Suite de la page 10 ]

Doucement, doucement, il risqua un œil, pour se rejeter aussitôt dans le fond : il avait vu, braqué sur lui, l'effroyable regard du bandit tapi sur sa propre couchette, la tête en dépassant, au guet!...

Le doute n'était plus guère possible! Crier? La gorge desséchée, Grinchard n'aurait pu proférer un son. Bondir sur la sonnette d'alarme? la peur le paralysait. Et puis, le malfaiteur attendait certainement qu'il sortit de sa couchette pour l'abattre à coup sûr, rapidement, avant même, devait-il penser, que Grinchard lui eut prêté des intentions criminelles!

Il était à la merci de cet homme! Il n'avait même pas une arme! Il eut tout à coup la pensée que, sans même se déplacer, l'autre pouvait le tuer rien qu'en tirant un coup de revolver juste au-dessus de lui: la balle traverserait la couchette et son corps... Alors il se recroquevilla davantage, tourné de côté, pour offrir le moins de surface possible... Ah! si Grinchard avait eu lui-même un revolver! En passer le canon un peu en dehors de la couchette eût peut-être suffi à intimider la bête féroce qui le tenait entre ses griffes! Cette pensée donna une heureuse inspiration au nouveau millionnaire qui était en passe de payer de sa vie sa chance à la Loterie nationale. Il tira, sans trop bouger, sa pipe de sa poche et en examina le miroitement dans la pénombre de la lampe en veilleuse; à distance, on pouvait s'y tromper...

Grinchard étendit le bras, laissant dépasser dans le vide le tuyau brillant de sa vieille « bouffarde ».

Le stratagème avait dû réussir, car, en bas, l'autre avait bougé. Allait-il bondir sur lui ou tirer de son abri? Grinchard avait peine à se maîtriser pour que le tuyau de sa pipe ne fût pas agité d'un tremblement convulsif. Le silence, puis, tout à coup, le bruit léger d'un revolver à barillet que l'on vérifie... Ah! l'odieuse « tic, tic, tic, tic » du barillet qui tourne! Le silence de nouveau, l'affreux, l'affolant silence! Combien de temps dure-t-il? Une heure peut-être! Qu'attend le voleur, l'assassin? Probablement un moment qu'il a fixé d'avance, un point de la ligne particulièrement propice pour disparaître sans encombre, une fois son coup fait... Attendre dans cette angoisse est intolérable, pire, peut-être, que la plus horrible réalité!

Et puis, circonstance aggravante, après la fatigue du voyage et l'émotion de toucher son million, Grinchard, recru de fatigue, engourdi par l'immobilité qu'il s'impose depuis plusieurs heures dans le fond de sa couchette, sent fréquemment le sommeil le gagner. Il se raccroche à un dernier espoir: puisque, malgré sa folle terreur, il doit lutter pour ne pas s'endormir, pourquoï son ennemi, qui n'a pas autant de raisons d'être inquiet, ne finirait-il pas par s'assoupir si l'heure qu'il a prévue pour son crime est encore lointaine?... Peut-être le ferait-il plus volontiers s'il croyait que Grinchard, de son côté, s'est endormi. Il ramène le tuyau de sa pipe, ne fait plus un mouvement.

L'effroyable silence toujours!

Tout à coup, le bruit d'une respiration régulière. Un petit ronronnement... Plus d'une demi-heure se passe, pendant laquelle Grinchard a la joie de s'accrocher de plus en plus à la conviction que ses prévisions se sont réalisées, que l'homme dort... Enfin, comme il l'avait prémédité, avec la souplesse d'un félin, il se glisse hors de sa couchette, calcule son élan pour sauter en bas et ouvrir du même coup

la porte du compartiment... Les muscles brusquement détendus comme des ressorts, il saute!

Un hurlement! L'inconnu s'est jeté sur lui! Une seconde ils sont coincés tous les deux dans l'ouverture de la porte dont la vitre a volé en éclats sous les coups qu'ils échangeaient! Mais Grinchard, auquel l'instinct de la conservation a donné une agilité folle, a pu fuir dans le couloir, gagner le lavabo et s'y enfermer sans que le filou l'ait rattrapé! C'est miracle qu'il ne l'ait pas abattu d'un coup de revolver! Il aura craint que le bruit ne fût entendu par des voyageurs ou un employé!

Dans le second lavabo du wagon, à l'extrémité opposée du couloir, le compagnon de voyage de Grinchard est également enfermé, suant de peur et glacé de froid. Lui aussi est venu du Midi — d'une autre ville — toucher un lot de la Loterie nationale — cinq cents mille francs seulement — et pour le même motif est reparti aussitôt. En sortant du Pavillon de Flore, il a passé plusieurs heures à la terrasse, presque déserte, d'un grand café, par crainte des voleurs. Dans le Métropolitain, il a rencontré un quidam à mine patibulaire qui l'avait heurté à la porte du ministère des Finances. Il l'a retrouvé au buffet et, montant dans le train juste avant le départ, pour plus de sûreté, il a découvert sur sa couchette louée, que l'autre était caché au-dessus de lui...

Voyant le canon d'un revolver miroiter dans la demi-obscureté, n'étant pas armé lui-même, il a imité, au moyen de trois pièces de monnaie entrechoquées, le dé clic d'un barillet de revolver, pour intimider l'adversaire.

Lorsque Grinchard a sauté de sa couchette, le second voyageur, croyant sa dernière heure venue, s'est élancé vers la porte pour fuir et c'est ainsi qu'ils se sont bousculés pour sortir et se sont tout naturellement sauvés dans une direction opposée pour se réfugier aux lavabos.

Le contrôleur du train, passant dans le couloir, s'est inquiété de voir le désordre des deux couchettes, une glace brisée, puis les deux lavabos longtemps occupés. Il a ouvert l'un, entendu le récit d'une « victime » et, alors qu'il croyait découvrir l'agresseur dans le second lavabo, a éclaté de rire en entendant un récit analogue.

Fort heureusement, les deux gagnants, personnes honorables, ne manquaient point de pièces d'identité. L'employé, riant à perdre haleine, les présenta l'un à l'autre. Eux-mêmes se divertirent de leur mésaventure et poursuivirent leur voyage en échangeant de joyeux propos, sans plus songer à dormir. A la première station, ils allèrent, avec le contrôleur, sabler le champagne au buffet. Et, bien entendu, chacun des deux gagnants, rentré chez soi, se garda, honteux de sa poltronnerie, de raconter, telle qu'elle s'était passée, cette nuit de terreur. Grinchard, notamment, dit à sa femme:

— C'est vraiment agréable de voyager en couchette de première classe! Figure-toi que je me suis trouvé avec un autre heureux gagnant: durant tout le trajet nous n'avons fait que rire et jouer aux cartes! Mais le « pauvre », il n'avait gagné que cinq cent mille francs!

Tout de même, Grinchard se souviendra de sa première nuit de millionnaire!

## COMMENT TIRER LE MEILLEUR PARTI

- ★ DE L'ESSENCE SUPÉRIEURE
  - ★ DE L'AUGMENTATION DE CONDUITE
  - ★ DES VITESSES NORMALES DE CONDUITE
- ### D'AUJOURD'HUI

Si vos bougies ont été changées pour le type qui s'imposait avec l'essence à "plus faible indice d'octane", la conduite restreinte et les vitesses réduites, il est temps de revenir au type recommandé par l'usine,—ou à un type "plus frais" en cas d'allumage prématuré ou d'usure rapide des électrodes.

Les bougies AC d'aujourd'hui sont fabriquées pour l'essence, les millages et la conduite d'aujourd'hui. Elles vous donnent un démarrage plus rapide. Elles durent plus longtemps et se conservent propres plus longtemps. Et les AC neuves épargnent jusqu'à 1 gallon d'essence sur 10.

Les bougies AC ont été d'équipement d'origine sur plus de 2 de tous les 4 autos, autobus et camions neufs depuis 1932. Grâce à leurs perfectionnements d'aujourd'hui, elles sont plus que jamais la bougie pour le plus haut degré de sûreté.



LE PLUS HAUT DEGRÉ DE SÛRETÉ

# BOUGIES

FAITES AU CANADA

### Autres lignes UNITED MOTORS SERVICE bien connues

Pompes à essence, indicateurs et vélocimètres AC • Filtres à huile AC • Roulements à billes NEW DEPARTURE • Roulements à rouleaux HYATT • Lampes GUIDE • Démarrage, éclairage, allumage DELCO-REMY • Thermostats HARRISON • Radiateurs HARRISON • Avertisseurs KLAXON • Câble PACKARD • Freins hydrauliques DELCO • Amortisseurs DELCO

**DIVISION UNITED MOTORS SERVICE**  
DE LA GENERAL MOTORS PRODUCTS OF CANADA, LIMITED

M346F-AC

## NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Une maladie nerveuse des peuples orientaux est la myriachite qui contraint ses victimes à imiter la voix et les actions des autres.

server ses trésors en les dispersant dans des retraites campagnardes. Comme on sait, l'agression n'eut pas lieu et l'exposition fut un succès.

Superstitions météorologiques : lune rousse et saints de glace. La lune rousse est celle qui commence après Pâques. Comme Pâques ne peut tomber avant le 22 mars ni après le 25 avril, la lune rousse est, ou bien à cheval sur mars-avril, ou à cheval sur avril et mai, c'est-à-dire qu'elle se présente, selon l'année, à des périodes de climat sensiblement différentes. Cette lunaison intéresse le public agricole parce qu'elle compromet souvent les semis et les plantations. S'il y a des froids durant cette lunaison, ils sont plus malfaisants parce qu'à ce moment beaucoup de plantes viennent de germer, les plants sont encore jeunes et délicats et s'il fait froid, ils sont roussis. Ajoutons que la lune en elle-même n'est pour rien dans l'affaire. Ce qui rend la lune rousse désastreuse, c'est que cette lunaison se produit au moment où la terre n'est pas assez réchauffée. Si le ciel est clair, sans nuages, la température peut très bien, la nuit, par rayonnement, s'abaisser assez pour geler les jeunes plants. Au total, la crainte de la lune rousse est la crainte des gelées pouvant se produire du 15 avril au 15 mai en moyenne. Quant aux saints de glace, ils se nomment: Mamert, Pancrace et Servais (11, 12 et 13 mai). Georges, Marc, Eutrope (23, 25 et 30 avril). Philippe, Nicolas et Urbain (1er, 9 et 25 mai). Le proverbe assure qu'aux jours des saints de glace, les risques de gelée sont plus considérables. Remarquons que l'idée des saints de glace n'a rien à faire avec la lunaison. Selon l'année, ils tombent ou ne tombent pas dans la lune rousse. La sagesse populaire est incohérente. Ici, elle explique tout par la lune; là, la lune n'est plus rien, et ce sont les saints qui opèrent.

Le domaine de Longwood où habita Napoléon captif avait été donné à la France par la reine Victoria. Parmi les pâtures et les plantations de chanvre, au creux de la fraîche et verdoyante vallée dont l'illustre prisonnier avait fait son but de promenade favori, la grande pierre blanche, vierge de toute inscription, sous laquelle la dépouille de l'empereur reposa durant dix-neuf ans, est demeurée telle qu'on la voit sur les estampes. Une grille de fer l'entoure. Mais les saules pleureurs popularisés par tant d'images sont morts. En revanche, la maison de Longwood est dans un piteux état. Certes le long rez-de-chaussée et sa véranda sont toujours debout derrière les parterres soigneusement entretenus d'un petit jardin à la française formé de haies taillées d'hibiscus rouges. On peut encore visiter le salon où Napoléon rendit le dernier soupir, la salle de billard, la chambre à coucher et la salle de bain où subsiste la baignoire. Mais on ne voit plus, disséminées dans les pièces, que quelques répliques des meubles qui servirent à l'empereur. Les termites se sont chargés de faire disparaître les originaux comme ils sont en train de menacer dangereusement toute la charpente extérieure et intérieure de l'habitation. Voici une dizaine d'années, le gouvernement français avait envoyé à Sainte-Hélène un éminent spécialiste qui par un traitement énergique enraya le fléau. Petit à petit, les terribles fourmis blanches ont repris leur offensive et leur audace. On envisage maintenant une collaboration technique franco-anglaise pour exterminer radicalement les fourmis blanches sur toute la surface de l'île historique.

**IL N'A JAMAIS ÉTÉ CONNU QU'AU-CUN OISEAU OU INSECTE SOIT MORT D'AVOIR MANGÉ DES CHAMPIGNONS VÉNÉNEUX.**



Quel roman-fleuve se comparerait à l'ouvrage que le Service historique de l'armée française a consacré à la guerre de 1914-18 sous le titre: les Armées françaises dans la Grande Guerre? Cette publication comporte vingt-six volumes de texte et quatre-vingts de pièces justificatives et de cartes. Avant 1939, on pouvait se procurer cet encombrant ouvrage pour 15,000 francs. C'était une des raisons pour qu'il demeurât très confidentiel.

Il s'est tenu, en mai dernier, au Musée national d'Art moderne, une grande exposition de la Tapisserie française, du Moyen-Age à nos jours. A l'étage inférieur, on avait retracé par l'image et l'objet l'histoire de la tapisserie. Des artisans des manufactures nationales y travaillaient à leurs métiers, sous le regard même du public. Au rez-de-chaussée, on exposait environ deux cents ouvrages anciens, tandis qu'à ce considérable ensemble de tapisseries médiévales correspondait, au premier étage, une importante collection des Ecoles de tapisseries contemporaines.

En 1942, pour le 150e anniversaire de l'hymne national français, l'érudit suédois, D. Fryklund, exposa à Helsingborg plus de 6,000 documents relatifs à la Marseillaise. Les Allemands étaient à Elsenaur, et la Suède méridionale s'attendait à une agression dont les préparatifs étaient activement poussés, de sorte que M. Fryklund était partagé entre le désir de narguer les Allemands en exposant et le désir de pré-

Thomas Mann, vers 1935, disait à des amis américains les craintes que lui inspirait Hitler: — Bah! fit un de ses amis, c'est plus un rêveur qu'un homme d'action! — Peut-être, riposta Thomas Mann, mais je trouve que c'est un rêveur qui a le sommeil bien agité.

# Protégez votre moteur maintenant



Voici un tuyau pour l'hiver ! Si vous voulez que votre auto ait la meilleure huile à moteur qui soit pour les longs mois d'hiver qui approchent et pour rouler par les temps les plus froids, demandez à votre marchand la nouvelle Mobiloil Arctic\* — sa fluidité exceptionnelle et ses qualités extraordinaires vous aideront à faire des démarrages rapides et à assurer à votre moteur toute la protection nécessaire après son réchauffement. La nouvelle Mobiloil Arctic offre des caractéristiques merveilleuses pour le nettoyage du moteur, résiste exceptionnellement bien à la formation du carbone dur. Evitez les ennuis, l'usure et les réparations — épargnez de l'argent avec la nouvelle Mobiloil Arctic.

\*Si vous achetez votre huile à moteur en indiquant le numéro de sa catégorie, la Mobiloil Arctic équivaut à S.A.E. 20. Si vous voulez S.A.E. 10, demandez alors la Mobiloil Arctic Special.


Faite par les fabricants  
des Lubrifiants  
Industriels et  
Marins Gorgoyle.



contre  
l'hiver  
avec la

**NOUVELLE**  
**MOBILLOIL**

*— garde votre moteur "Mobiloil Propre" —*

EN VENTE PARTOUT AU CANADA PAR  IMPERIAL OIL ET AUTRES VENDEURS IMPORTANTS